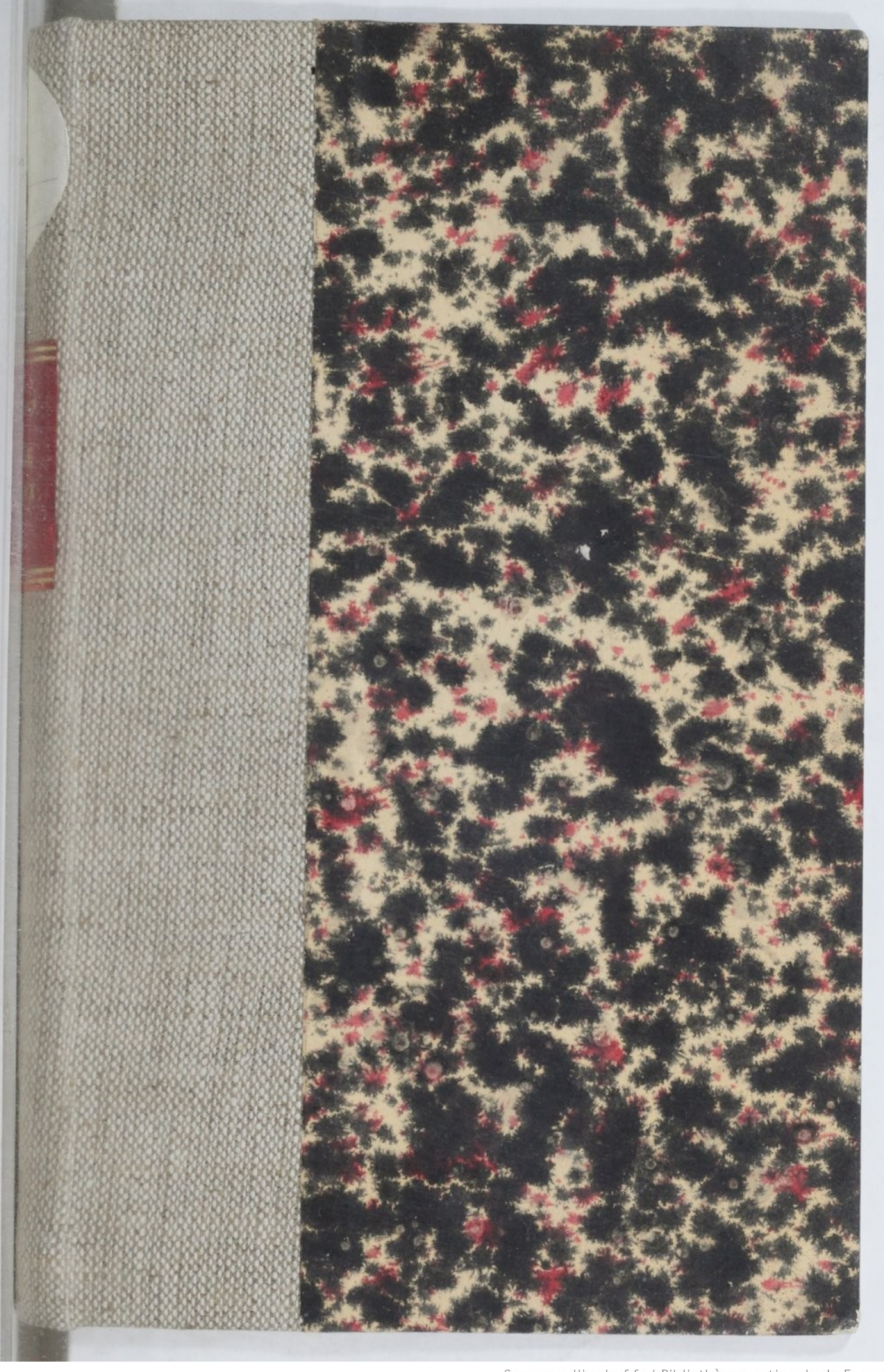
Le Mystère d'un vieux château, par G. de La Châtaigneraie







COLLECTION SAINT-MICHEL

LE MYSTÈRE D'UN VIEUX CHATEAU

PAR

G. DE LA CHATAIGNERAIE.



PARIS

G. TEQUI LIBRAIRE-ÉDITEUR.
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
85, Rue de Rennes, 85.

—

1884

LE MYSTÈRE

D'UN VIEUX CHATEAU

Paris. — Imp. G. TEQUI, 92, rue de Vaugirard.

COLLECTION SAINT-MICHEL

LE MYSTÈRE
D'UN VIEUX CHATEAU

PAR

G. DE LA CHATAIGNERAIE.



PARIS
G. TEQUI LIBRAIRE-ÉDITEUR.
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
85, RUE DE RENNES, 85.

—

1884



A MA MÈRE

PRÉFACE

O débris, ruines de France,
Que notre amour en vain défend,
Séjours de joie ou de souffrance,
Vieux monuments d'un peuple enfant !

. . . .

Oui, je crois, quand je vous contemple,
Des héros entendre l'adieu.

. . . .

Je demande, oubliant les heures,
Au vieil écho de leurs demeures,
Ce qui lui reste de leurs voix.

(Victor Hugo. — *Ode III.*)

Les riches plaines du Bourbonnais venaient d'être parcourues par un jeune voyageur. Il s'était arrêté ici et là, cherchant quelques souvenirs historiques. Le dernier qui reçut sa visite, le laissa mécontent et intrigué. Las de ne pouvoir se renseigner à son sujet, il allait s'éloigner, lorsque le souvenir d'un ami de collège, fixé dans cette contrée, l'arrêta soudain, et il résolut d'aller le surprendre.

Après les premiers épanchements, son ami le présenta à une vénérable parente, qui, malgré un

âge fort avancé, ne paraissait souffrir d'aucune infirmité.

Elle reçut l'étranger avec bienveillance ; la netteté et l'enjouement de sa conversation annonçaient que son esprit ne s'était pas éteint sous le poids des années.

Une charmante famille l'entourait avec empressement.

Bientôt un jeune père vint lui apprendre qu'il était né une enfant à l'aînée de ses arrière-petites-filles.

La pieuse femme remercia Dieu, qui lui permettait ainsi de bénir sa quatrième génération.

— Quel nom lui donne sa trisaïeule ? demanda-t-on.

— Le vôtre, dit-elle à l'une de ses filles.

— Geneviève ! firent plusieurs voix.

Et l'on sourit d'un air qui voulait dire :

« Nous comprenons. »

Le voyageur se souvint d'avoir vu le nom de Geneviève gravé sur une plaque de marbre, dans la tour ruinée de cet ancien château sur le passé duquel nul n'avait pu l'instruire.

— Après-demain, continua la vieille dame, nous ferons le baptême ; vous savez que j'ai plus de motifs de chérir ce jour-là que celui même de ma naissance. Dans trois jours en revient le centième anniversaire.

Cent ans! Elle avait traversé tout un siècle!

Doucement émue, la digne femme fit d'autres allusions aux événements d'autrefois ; le mot de Sérigny se trouva sur ses lèvres.

Le voyageur tressaillit. C'était ce nom-là qui suivait celui de Geneviève, sur l'inscription des ruines.

— Vous connaissez ces lieux? demanda-t-il avidement.

— J'y ai vécu près de vingt ans, répondit la centenaire.

— Cette Geneviève de Sérigny?

— Geneviève de Sérigny fut ma protectrice, ma seconde mère, l'une des trois marraines qui entourèrent mon berceau. Elle a été la plus sainte, la plus éprouvée de toutes, et aussi la plus dévouée à la pauvre orpheline.

— Et vous connaissez le mystère de cette tour surnommée la *Maudite?* interrompit le touriste curieux.

— Je le connais. Jetée par une circonstance providentielle au milieu des acteurs de ce drame, j'y ai joué un rôle inconscient.

Un geste de surprise échappa à l'étranger.

— J'ai cent ans, Monsieur, reprit-elle doucement, et alors je ne comptais que des semaines. Je n'ai su toute la vérité que beaucoup plus tard,

quand je suis devenue Mme Hubert Larrey.

Vous voudriez bien la savoir aussi? interrogea-t-elle, et une pointe de malice brilla dans ses yeux encore vifs. Soit ; je vous conterai tout. Il m'est agréable de satisfaire l'ami de mon petit-fils ; et d'ailleurs, j'éprouve un orgueil bien légitime, toutes les fois que je donne un admirateur de plus à la sainte qui fut Geneviève de Sérigny.

Le froid récit qui va suivre ne peut rendre le palpitant intérêt qui s'attachait aux causeries de la centenaire. Durant huit soirées consécutives, ses paroles charmèrent le voyageur.

Elle avait connu tous ces personnages, elle les faisait tous revivre.

Ce n'était plus une vieille femme, sur le seuil de la tombe, remuant les souvenirs du passé, c'étaient tous les héros de cette tragédie domestique, reparaissant à l'heure du crépuscule, comme reparaissait, au dire des superstitieux, Sévig-le-Terrible, le héros de la fantastique légende de Sérigny.

LE MYSTÈRE

D'UN VIEUX CHATEAU

I

L'Encens...
Comme un nuage au loin qui dans l'air se balance,
S'élevait lentement...
(Ph. de la Renaudière — *La Fête-Dieu.*)

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
(Victor Hugo. — *Les feuilles d'automne.*)

On était en l'année 1723, et au dimanche qui a reçu dans l'Église, le doux nom de Dimanche du Bon Pasteur.

Les solennités du jour allaient se terminer dans la chapelle de l'opulente abbaye de Sainte-Croix. Les chants du salut vibraient avec un accent de joie pieuse; l'ostensoir d'or étincelait sur

l'autel qu'inondaient les feux de deux corbeilles de lumière ; l'encens montait lentement vers les voûtes, symbole visible de cet invisible encens de la prière, qui montait, lui aussi, de toutes ces âmes vers le Dieu créateur.

Une voix jeune et pure entonna l'invocation à la Vierge Sainte : *Sub tuum*.

Les plus anciennes novices, les quelques pensionnaires de l'abbaye n'oubliaient jamais de raconter à leurs nouvelles compagnes, la touchante histoire de celle qui avait composé la musique de ce Sub tuum.

C'était une belle et noble Italienne : réfugiée au monastère, elle y avait vécu dans les larmes, et la mort seule avait fini ses chagrins. Sa fille, nommée comme elle Ludovica, était demeurée à Sainte-Croix ; et c'était elle dont la voix magnifique interprétait l'œuvre de sa mère.

Le chant pieux débutait largement, avec une lenteur pleine de prières, et une grande sobriété de notes.

C'était presque à voix basse qu'on entendait murmurer les premiers mots : *Sub tuum... præsidium... confugimus... confugimus...* mots que le chœur reprenait ensuite.

Tout à coup, la voix et la musique devenaient solennelles et imposantes à la fois, pour saluer de

son titre auguste la Vierge-Mère : *Sancta Dei Genitrix*.

Après ce superbe élan, la supplication revenait encore ; seulement, ce n'était plus la plainte timide des premières notes. Tantôt le chœur implorait seul, tantôt la même voix vibrante le dominant, semblait vouloir s'élever au niveau des besoins de la pauvre humanité.

Il y eut un solo : *Sed a periculis cunctis libera nos semper* (Mais délivrez-nous toujours de tous les dangers), qui fit tressaillir l'assemblée, tant était ardente et presque déchirante l'invocation qui s'échappait des lèvres de cette enfant.

A la fin, l'accent devenait un accent d'espérance : *Virgo gloriosa et benedicta*, dans ses notes suaves et harmonieuses, était moins un titre de gloire à la Vierge glorifiée, qu'une hymne d'actions de grâces.

Celle qni venait de se faire entendre avec un si rare talent, descendit aussitôt les degrés de la tribune, pour aller se placer sur le dernier banc, devant les postulantes ; puis elle cacha son front entre ses mains.

Un regard ami suivait avec anxiété chacun de ses mouvements.

C'était celui d'une autre jeune fille agenouillée dans la chapelle des étrangers, et qui avait paru

écouter avec une émotion profonde le chant du Sub tuum.

Sans doute l'expression inaccoutumée donnée par la chanteuse à cette belle œuvre, avait été pour l'étrangère tout une révélation. Sans doute, cette interprétation si fidèle de la suppliante prière lui révélait une souffrance intime.

Maintenant, ses yeux cherchaient la confirmation de ses craintes. Ils voyaient la pose affaissée, le sévère costume noir, le béguin de mousseline blanche retenant une épaisse chevelure brune.

Ils voyaient plus loin la mutine physionomie d'une enfant de seize ans, presque élégante dans sa robe d'uniforme.

De ce rapprochement naissait un contraste, qui fit soupirer l'observatrice.

Aussi, quand toutes ses pensées se furent de nouveau tournées vers Dieu, quand les mains sacrées du prêtre élevèrent au-dessus des fronts penchés, ce Dieu qui bénit et qui exauce, elle le supplia de faire grâce à l'innocence qu'affligent la pauvreté, le dédain, l'abandon, tandis que devant elle les heureux de ce monde étalent insoucieusement leur bonheur.

Le salut était fini. L'écho des Alleluia de Pâques ne résonnait plus; les flambeaux s'éteignaient; les religieuses, quittant une à une leurs

places, s'éloignaient lentement par la grande porte du fond.

La brune chanteuse les suivit. Déjà sa sémillante compagne avait disparu ; l'étrangère seule demeurait, inclinée dans une muette adoration.

La lampe d'argent, unique clarté qui restât dans la petite chapelle, envoyait sur le visage fier et pâle de la jeune fille, ses reflets vagues et doux.

Ce visage, d'une pureté de lignes parfaite, et même un peu sévère, était encadré d'une masse de cheveux blonds ; l'expression calme et profonde des yeux bleus eût imposé, alors que la bouche, au dessin si ferme, n'eût prononcé aucune parole. Une dignité suprême était empreinte dans chacun des gestes de cette jeune personne.

Mais telles étaient la gracieuse affabilité qui régnait en elle et la suave impression qu'elle gardait de cette heure de prière, que, malgré sa taille majestueuse, sa démarche de reine, on aurait cru voir, quand elle s'agenouilla en passant devant l'autel, une de ces femmes modestes que l'éclat mondain effarouche, et qui n'ont d'autre ambition, ici-bas, que de servir le pauvre et d'aimer Dieu.

Au moment où elle passait devant la plus reculée des chapelles, une dame avancée en âge, d'un aspect plein de noblesse, allait en sortir. Elle vit

la jeune fille, hésita, puis, lui faisant un léger signe, gagna avec elle le perron qui conduisait dans la cour extérieure du monastère.

— Je suis ici incognito, ma chère Geneviève, dit-elle d'un ton, qui, malgré son extrême douceur, commandait le silence : mais c'était trop peu pour moi de vous avoir aperçue...

Et, de ses lèvres, elle effleura le beau front qui se penchait vers elle.

— Le comte Gaëtan est de retour, reprit-elle. Combien cet heureux fiancé m'envierait une telle rencontre ! Mais tous deux nous vous reverrons demain, je l'espère. A bientôt, ma fille.

Elle monta en voiture, pendant que Geneviève, toute préoccupée, rentrait au couvent et s'engageait dans les cloîtres.

— La marquise de Ponsac ici... secrètement... Dans quel but ? murmurait-elle.

Une main mignonne, qui se posa soudain sur son épaule, interrompit à la fois sa marche et ses réflexions.

— Est-ce toi, Ludovica ? demanda-t-elle, en se rapprochant d'un vitrage, qui laissait passer un dernier rayon de crépuscule.

A cette lueur indécise, elle reconnut aussitôt Berthe de Saint-Priest.

— Je cherchais Ludovica, ma petite, fit-elle en

souriant. Je suis bien aise de vous voir ; mais le temps me presse... Pouvez-vous m'indiquer où e trouverai mon amie ?

— Vous ne la trouverez plus ! répondit Berthe, essayant de prendre un air sérieux et grave : morte au monde ! Morte aux vanités terrestres ! Morte aux pompes de Satan ! Cachée à jamais aux yeux des profanes !

— Que me racontez-vous là, charmante étourdie? Me croyez-vous de force à deviner vos énigmes?

— Énigmes !... O très noble dame, je n'oserais vous en proposer. Je n'ai dit que l'exacte vérité. Pourtant, si vous ne goûtez pas mon style de couvent, je puis vous traduire le fait en vile prose. Or donc, depuis ce matin, Ludovica notre compagne a partagé tous les exercices de la communauté. Une cellule et une place au réfectoire se préparent pour elle. L'ingrate m'abandonne, avant que j'aie eu le temps de l'abandonner moi-même ! Aussi, le croirez-vous ? Non, vous ne le croirez pas ! J'ai chanté None et Vêpres, moi, Berthe de Saint-Priest. Je suis morte de fatigue et d'ennui !

Elle riait, la folle enfant, tandis que Geneviève, comprenant enfin, gardait le silence.

— Mais vous n'avez pas l'air de me croire, belle madone de marbre, reprit l'espiègle. En ce cas, regardez-moi . . . mais regardez-moi donc ! Ne

voyez-vous pas que cette journée de solitude et d'oremus m'a toute changée ? Ludovica aussi est pâlie, je vous le jure... Bon, justement la voici ! On va vous convaincre, ô vous qui fermez les oreilles à la voix de ceux qui vous annoncent les éternels décrets !

Et le plus franc des éclats de rire retentit encore une fois sous les voûtes, tandis que la fillette s'élançait vers l'ombre découverte au loin.

Geneviève la suivit ; avec une affectueuse autorité, elle mit son bras sous celui de la jeune postulante, et l'obligea doucement à marcher près d'elle le long de la galerie.

— Ludovica, lui dit-elle, je suis venue, dérobant quelques heures aux mille soins importuns qui m'assiégent, faire à l'asile aimé de notre jeunesse un triste adieu, et te rappeler ta promesse.

— N'y compte plus, répondit Ludovica. Tu sais si ma fervente prière demandera ta félicité ; mais n'exige pas que j'assiste à ton mariage. C'est impossible.

— Et pourquoi cela ? Quelle peine t'est survenue ?

— Une peine !.. Qui te l'a dit ? repartit vivement la postulante.

— Qui a chanté avec une expression révélatrice, le Sub tuum composé par ta mère ? Va, je ne me

suis pas trompée, un chagrin t'éprouve : ne le confieras-tu pas à ton amie ?

— Geneviève, reprit doucement Ludovica, tu es dans l'erreur ; il ne peut y avoir, il n'y a eu en moi que l'ébranlement qui suit toute grande résolution... Mais le calme reviendra, car cette résolution a été prise devant Dieu, avec son secours ! Nos deux destinées se décident ensemble : à moi, pauvre orpheline sans nom, on offre pour toujours le cloître qui jusqu'ici m'a abritée... Félicite-moi et reçois mes adieux.

— Mais tu me dois ces quelques jours promis, souviens-t'en ! Oh ! ne m'échappe pas ainsi !... Me priver, en de telles circonstances, de ma meilleure amie, de ma sœur d'adoption ! Y as-tu bien songé ? Et ce pèlerinage que nous avons juré d'accomplir ? Ce site pittoresque, ce vallon de Ste-Procule que tu désirais tant visiter, te laissent-ils indifférente ? D'ailleurs, un vœu te lie, ma chérie.

La jeune Italienne ne répondit rien.

Toutes deux, continuant leur promenade, se retrouvèrent bientôt à la place où elles s'étaient rencontrées. L'insoucieuse Berthe les y attendait, tout en faisant vibrer sous ses doigts les vitrages coloriés.

Une sœur tourière apparut et se dirigea de leur côté.

— Ma très révérende Mère recevra volontiers Mlle Geneviève de Sérigny, dit-elle ; nous sommes toujours heureuses de la voir parmi nous.

— Merci, ma bonne Sœur, je vous suis.

— Sœur Ambroisine, Sœur Ambroisine, interrompit la maligne Berthe, il nous sera demandé compte de nos paroles inutiles, vous le savez bien? Et nonobstant, vous ajoutez un commentaire aux ordres de madame l'Abbesse.

— Mlle de Saint-Priest, dit la Sœur, c'est l'heure du silence.

— Mais pour moi, il n'y a plus de silence, plus de règle, plus rien ! s'écria joyeusement l'étourdie. Mes vacances de Pâques se prolongeront indéfiniment. J'ai seize ans, et je vais vous quitter, ma pauvre Sœur Ambroisine. Mais ne pleurez pas ; je reviendrai vous voir comme Geneviève, en somptueuse robe de damas. Comme alors vous m'admirerez !... Au revoir, Geneviève ; à bientôt, ma jolie comtesse !

Et Berthe rejoignit en courant la Sœur qui s'éloignait.

— Ne veux-tu rien me dire, Ludovica? demandait rapidement et à voix basse, Mlle de Sérigny.

— N'insiste plus, répondit l'orpheline. Que t'importe de connaître mes secrets sentiments? Nos voies sont différentes ; laisse-moi suivre la mienne,

et pour la dernière fois, adieu...

Son bras quitta brusquement celui de Geneviève, puis elle se dirigea vers l'intérieur du monastère.

Tout à coup, prise de repentir, elle revint sur ses pas ; la mobilité de son ardente nature avait banni tout mauvais sentiment de son âme, plus rapidement que le vent du sud ne chasse une feuille flétrie.

— Pardonne, murmura-t-elle avec une charmante humilité, pardonne à mes caprices d'enfant. Je suis troublée, mais je ne saurais me plaindre de mon sort. Reviens-nous, après ce jour de fête où tout mon cœur te suivra, et, je te l'affirme, tu me trouveras toute autre.

— Au revoir, fit brièvement Geneviève : tu tiendras ta promesse, je veux l'espérer.

— Je suivrai les conseils de ma Mère, répondit simplement la postulante, car Berthe et la Sœur étaient proches.

Elles se séparèrent. On appelait Mlle de Saint-Priest au parloir. Geneviève suivit Sœur Ambroisine près de celle qu'elles nommaient du doux nom de Mère. Ludovica, demeurée seule, entr'ouvrit une petite porte, et se glissa furtivement dans le cimetière de l'abbaye.

II

De tous les affligés elle devint la mère :
Doux nom qu'avaient souvent rêvé ses mauvais jours.
(Mme Janvier)

Oh! ne plaignez-vous pas la mère infortunée
Qui tombe avant la fin de sa courte journée...
(Elise Moreau — *Rêves d'une jeune fille*)

L'abbesse du monastère de Sainte-Croix, Mère Madeleine-Marie, reçut Mlle de Sérigny dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait habituellement de cabinet de travail.

Un bureau de bois noir, une petite table, deux étagères chargées de livres, un tableau représentant la pécheresse de l'Evangile aux pieds du Sauveur, quelques pieuses images sur la cheminée, un magnifique crucifix d'ivoire appendu en face, un fauteuil de paille et plusieurs sièges symétriquement échelonnés le long du mur : voilà tout ce qui s'offrait à l'œil dans cette austère retraite.

Et pourtant, malgré le cachet de simplicité, de pauvreté monastique que présentait cet ensemble, il obtint de l'élégante visiteuse un regard ami, un regard joyeux, décelant une sainte envie, peut-être.

L'abbesse écarta la table qui supportait devant elle une rare et superbe édition du NouveauTestament, l'un de ces chefs-d'œuvre d'enluminures qu'a produits le moyen âge; puis elle offrit à Geneviève un tabouret placé près d'elle. La jeune fille s'y assit avec une satisfaction confiante et filiale, et leva son beau regard limpide vers le calme visage de la vénérable abbesse.

Mère Madeleine-Marie avait atteint cette époque de la vie qu'on nous permettra de nommer le printemps de la vieillesse : toute la sereine beauté du dernier âge s'y révèle, sans laisser apparaître encore nul signe extérieur de faiblesse, de décrépitude; la taille est ferme, la voix sonore, l'œil brillant; alors, sans hésitation, on s'incline devant cette irrécusable expérience, fruit laborieux de longues années de vertu. C'est un peu le charme indicible qui vous saisit devant ces monuments des anciens âges, antiques, mais vivants, animés, unissant de nobles traces du passé à un présent si plein de sève, qu'il promet l'avenir.

Mère Madeleine-Marie en était là; et ceux

qui, ne connaissant pas son exquise bonté, son mérite transcendant, ne pouvaient partager ni l'amour, ni l'universelle vénération qu'elle inspirait, l'écoutaient toujours avec un respect attendri, comme on écoute l'hymne sacrée qui vibre magnifiquement, mais qui va bientôt finir.

Les yeux gris de l'abbesse s'attachaient sur Geneviève avec une douce autorité, tandis que ses mains serraient affectueusement celles de la jeune fille.

— Est-ce bien ma chère enfant que je retrouve sous ce somptueux appareil ? dit-elle enfin.

— Oh ! oui, ma Mère, c'est toujours votre Geneviève. Si sa condition lui impose toutes ces vanités qu'elle méprise, son cœur, vous le savez bien, demeurera éternellement le même... Vous aurais-je mécontentée, ma Mère ?

— Je voudrais le dire, que ma conscience protesterait. Et pourtant, mon enfant, j'ai des reproches à vous adresser. . . Non pas, certes, sur ces questions mondaines, dont vous ne faites sagement que l'accessoire de votre vie, lorsque tant d'âmes frivoles en font le but principal, unique, mais sur un sujet autrement grave, où la pureté de vos intentions ne peut entièrement vous absoudre. Il s'agit de Ludovica, mon enfant.

Ce nom, l'accent presque sévère avec lequel il

fut prononcé, pesèrent d'un poids bien lourd sur le cœur de Geneviève. Elle courba la tête, et la religieuse continua :

— Je conviens que poursuivre l'œuvre commencée par sa mère peut être une action belle et sainte, une action que Dieu bénit. Mais il faut redouter l'entraînement, attendre les salutaires avis, l'inspiration divine, surtout.

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Vous êtes venue au monastère pour les fêtes de Noël. A ce moment, vous luttiez, indécise entre l'obéissance aux ordres pressants du baron votre père, et votre vif désir de vivre parmi nous. Lorsque, Dieu m'aidant, j'eus réussi à vous faire voir, dans la volonté paternelle, la volonté divine elle-même, vous m'avez parlé de l'avenir de notre chère pupille. Vous vouliez donner à Ludovica une famille, un nom et, comme compensation à votre grand sacrifice, la garder près de vous. Ces projets étaient séduisants. Votre générosité croyait pouvoir aplanir tous les obstacles, et M. Albéric de Ponsac, le frère de votre futur époux, était digne, par ses vertus, de la pieuse orpheline. Cédant à vos sollicitations, je permis à Ludovica de faire quelques séjours à Sérigny. Je vous la confiais comme à une mère. Imprudente enfant! vous avez conduit deux infortunés vers une pente fatale.

— Fatale, s'écria Geneviève. Oh ! ma Mère ! Que dites-vous ?

— Quelle autre qualification faut-il donner au courant qui conduit à l'abîme ? Sachez que je viens de voir Mme la marquise de Ponsac ; son fils s'est confié à elle, et elle désirait savoir si les conditions qu'exige impérieusement le marquis seraient remplies : toute union qui ne sera point marquée du double sceau de la noblesse et de la fortune, n'aura jamais le consentement de M. de Ponsac. Sa résolution est inébranlable. La marquise a quitté Sainte-Croix profondément affligée.

— Ma Mère, dit vivement Geneviève, m'est-il permis de vous demander quels obstacles s'opposent à ce mariage ? J'ai entendu souvent affirmer que la noble origine de Ludovica et la donation qu'autorise mon père...

— Devraient trancher la question, n'est-il pas vrai ? Eh bien, non ! Mme de Ponsac connaît vos offres généreuses, elle a trouvé en elles un nouveau motif d'estime pour vous. J'ai déclaré aussi que Ludovica avait droit à un modeste apanage : ses aïeux ont compté parmi les premiers, parmi les plus constants bienfaiteurs de notre monastère ; leur noble nom est inscrit sur la liste de nos fondateurs. Aussi ai-je cru devoir prendre, sur le capital des pauvres, une dot pour leur petite-fille abandonnée.

Notre digne et charitable évêque approuve ce dessein. Mais tout cela est inutile. Si le marquis eût pu fléchir devant la pauvreté, ce qui manque à notre chère enfant le trouve inflexible.

— Des preuves de haute naissance? interrogea Geneviève.

— Précisément. Ces preuves existent, j'en ai la certitude ; mais jamais, sans doute, celui qui les possède ne s'en dessaisira .

Le front de l'abbesse s'assombrit; longuement, tristement, son regard s'arrêta sur la jeune fille assise à ses pieds.

— J'ai dit à Mme de Ponsac ce que j'ai vu, ce qui m'a été affirmé, ce que je crois. Elle sait tout, sauf le nom que devrait légitimement porter Ludovica, nom que cette enfant elle-même ignore; secret terrible, peut-être, et qu'à aucun prix ma bouche ne doit révéler. J'ai narré à la marquise en quelles circonstances vint ici Mme Lunghini. Ces circonstances, vous les connaissez, Geneviève ?

— Bien imparfaitement, répondit la jeune fille, poussée par la curiosité. J'ai entendu raconter tout cela ; mais rien de suivi n'est demeuré dans ma mémoire.

— Je veux bien vous répéter le récit que j'ai fait tout à l'heure à la marquise. Il vous fera discerner

clairement votre imprudence, ma pauvre enfant, et vous montrera combien peu d'espoir nous reste.

Il y aura bientôt vingt ans, — c'était comme aujourd'hui le Dimanche du Bon Pasteur, — notre révérende mère Mecthilde étant assez souffrante, m'envoya quérir pour recevoir à sa place des étrangers qui la demandaient. Il pouvait être environ quatre heures et demie du soir.

Quand le rideau placé derrière la grille, et qu'en certains cas notre règle nous permet d'enlever, eut été tiré par ordre de notre Mère, je vis s'approcher avec empressement un homme qui avait dépassé le milieu de la vie, puis une jeune femme; et tout en leur expliquant l'impossibilité où se trouvait notre Mère de se rendre auprès deux, je cherchai à les reconnaître.

Mon incertitude fut courte. La jeune femme me fut présentée sous un titre et un nom familiers à mon oreille. J'appris qu'elle était Italienne, et venait d'être arrachée, par son noble époux, aux persécutions d'un frère ambitieux. Elle désirait passer quelques jours au monastère, pendant que, dans sa nouvelle demeure, on se disposerait à la recevoir. Ce que tous deux n'ajoutèrent point, mais ce qui était, hélas! bien facile à prévoir, c'était l'irritation probable de l'héritier futur, dont l'arrivée inattendue de la jeune châtelaine ruinait en partie les espérances.

Nul doute que son père et seigneur ne voulût supporter seul les premiers transports de sa colère et les reproches de son ambition déçue, pour commander ensuite qu'un favorable accueil fût fait à la timide étrangère.

Une heure plus tard, il quittait Sainte-Croix. Qui donc, en le voyant si plein de force et de vie, eût pu croire que ses heures étaient comptées?

Trois jours s'écoulèrent. La jeune femme ne parut point les trouver longs; pieusement élevée sur le sol de la chrétienne Italie, elle retrouvait avec bonheur l'atmosphère de foi dans laquelle elle avait grandi. Déjà nous l'aimions comme une sœur, sans savoir que les desseins impénétrables du Maitre Tout-Puissant nous la donnaient en effet comme telle.

Vers le soir du troisième jour, un message arriva dans nos murs. Il venait bien du château de son époux, mais ne lui était point adressé. Celui qui l'envoyait ignorait ou feignait d'ignorer son existence. Il annonçait à notre Mère, en implorant les prières de toute la communauté, que le très noble Seigneur (suivaient ses noms et ses titres) avait été rappelé par Dieu. Ludovica Lunghini était veuve à dix-huit ans...

Je passe sur le désespoir de cette infortunée. Elle sollicita la grâce de se retirer dans la petite

2.

maison qui touche à l'abbaye, et là, elle se livra à l'immensité de sa douleur, n'acceptant aucune consolation, ne voulant qu'être seule et pleurer en liberté son bonheur évanoui.

La naissance de son enfant vint faire trêve à ces regrets excessifs, qu'excusait le caractère exalté de cette fille du Midi.

Pour sa petite Ludovica, elle voulut réclamer ses droits ; mais, dès le premier pas, elle se heurta à d'infranchissables obstacles. Le nouveau seigneur n'eût cédé que devant les décisions d'un tribunal, et nulle preuve n'était demeurée aux mains de la veuve, pour témoigner en sa faveur devant la justice des hommes. Vainement elle s'adressa au fils de celui qu'elle avait tant aimé : il ne lui répondit que par de calomnieuses suppositions, et par une dérisoire aumône, que Mme Lunghini repoussa fièrement.

Dès lors, sans espérance du côté de la terre, elle se tourna vers le ciel. Si notre Mère l'avait permis, elle eût pris notre saint habit, et prononcé nos vœux. Mais notre Mère s'y opposa toujours formellement ; j'ignore pourquoi.

Maintenant, Geneviève, vous devez avoir compris quelle responsabilité m'incombe ? Je sais que Ludovica honorerait la famille dans laquelle elle entrerait, et je ne puis rien prouver.

A l'exemple de sa mère, notre chère pupille est venue me prier d'enchaîner sa destinée au monastère. Je ne m'oppose point à ce pieux désir, mais je tremble ; car je doute que cette enfant ait une sincère vocation religieuse. Je crois plutôt qu'elle a entrevu une autre voie, et qu'elle aspire à y entrer.

Mme de Ponsac a voulu voir notre cimetière. A toute heure, il est permis à Ludovica de s'y rendre. Elle y était ; elle a vu la marquise ; elle a pressenti le but de sa visite, et surtout, elle a été frappée de la froideur de cette noble dame ; froideur affectée qui contrastait visiblement avec sa bonté habituelle.

J'attends les aveux de la pauvre petite. Ils tarderont : tel est son caractère ; mais ils seront la vérité même.

Je lui ai parlé d'une alliance honorable Mme la vicomtesse de Gannat la désire pour son fils, sans exiger ni fortune, ni preuves de noblesse ; mais Ludovica repoussant toutes ses avances, je lui ai permis de s'essayer à suivre notre règle, et plus anxieuse que si j'étais sa mère, je l'examine attentivement et je prie pour elle. L'avez-vous vue, Geneviève ?

— Oui, ma mère, je l'ai trouvée bien triste et toute découragée. Aurais-je donc fait son malheur ?

— Dieu est bon, Dieu est puissant ! fit solennelle-

ment l'abbesse, en considérant avec amour le grand crucifix qui lui faisait face. Ayons foi en sa Providence! Voyez, Geneviève, quelles paroles bénies je lisais lorsque vous êtes entrée. N'ont-elles pas été dites pour inspirer une confiance inébranlable à celui qui ne compte que sur Dieu?

Geneviève se pencha pour lire le verset sacré que lui indiquait la Mère Madeleine.

« *La pluie est tombée, les rivières ont débordé,*
« *les vents ont soufflé et sont venus fondre sur*
« *cette maison, et elle n'a point été renversée,*
« *parce qu'elle était fondée sur la pierre.* »

La jeune fille continua :

« *Quiconque entend ces paroles et ne les met pas*
« *en pratique, est semblable à un homme pru-*
« *dent qui a bâti sur le sable.*
« *La pluie est tombée, les rivières ont débordé,*
« *les vents ont soufflé et sont venus fondre sur*
« *cette maison, qui a été renversée, et la ruine en*
« *a été grande.* »

— La menace est à côté de la promesse, dit la religieuse d'un accent très ferme ; mais pour ceux dont Dieu est le guide, je ne vois que la promesse. Quand il lui plaira, il peut faire la lumière, il peut toucher les cœurs. Attendons tout du ciel.

— Vous avez raison, ma Mère, il faut espérer, il faut prier... Ludovica et moi, nous avons promis,

vous le savez, un pèlerinage à Ste-Procule, la patronne vénérée du petit vallon de Gannat ; nous implorerons l'assistance de la Sainte, et peut-être, quand je vous ramènerai votre enfant, vos soucis et mes remords se seront-ils dissipés.

— Puisse seulement la divine résignation pénétrer dans son âme ! Mais, Geneviève, ne me demandez-vous pas de vous la confier encore ?

— Ma Mère, fit-elle humblement, mon imprudence m'a-t-elle donc entièrement ravi votre estime ?

— Non, ma fille, repartit doucement la religieuse, et je viens de vous le prouver, en vous honorant des plus graves confidences. Je consens à vous donner encore un nouveau témoignage de confiance : Ludovica vous accompagnera au pèlerinage.

— Accordez-moi une autre faveur, ma mère, supplia Geneviève : celle de la garder quelques jours.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, un signe de tête négatif de l'abbesse lui avait répondu.

— Quoi ! vous me la refusez pour ces heures solennelles ? Ma Mère, daignez songer à la tristesse qu'aura pour moi ce jour, où il me faudra prêter à l'homme le serment que je réservais à Dieu, ce jour où ma mère chérie ne me bénira que du ciel. .

Qu'au moins Ludovica, ma sœur d'adoption, me soit laissée, pour que son visage aimé repose mon regard de la morne figure de mon père. Oh ! si vous saviez ! Mais que dis-je ? Vous savez tout.

— Dieu éprouve ceux qu'il aime, ma bien chère enfant, dit la Mère. Le baron de Sérigny ne semble-il pas moins triste, à l'approche de cette union qu'il a tant désirée ?

Geneviève secoua lentement la tête, tandis que deux larmes montaient à ses yeux.

— Plus la date de ce mariage se rapproche, plus mon père est sombre, dit-elle. Les tête-à-tête qu'il aimait, nos douces causeries d'autrefois, tout est supprimé. On dirait qu'il veut s'accoutumer par degrés à me perdre. Il a même des accès de mécontement qui m'épouvantent. Parfois, il abandonne l'administration intérieure du château entre mes mains ; en d'autres moments, on ne doit s'adresser qu'à lui seul, il exige des comptes détaillés, et la plus insignifiante contravention à ses ordres est sévèrement punie. Pas plus qu'une autre, je n'échappe à ses dures réprimandes. Puis, sitôt après, il redouble envers moi de tendresse, comme s'il voulait me faire oublier... Oublier ? Le puis-je, quand je le vois souffrir, quand je m'épuise à chercher la cause de cette souffrance, et que va sonner l'heure où je m'éloignerai de lui, le laissant seul dans sa

vieille demeure déserte. Et il ne songe point à Dieu !.. Et je suis impuissante à l'y ramener, comme je le suis pour tout le reste, comme je l'ai toujours été !

Pourtant il est si bon ! continua-t-elle, pendant qu'un sourire fugitif éclairait son visage. Jamais il de m'a refusé les actes charitables que je sollicitais de lui ; ses élans de générosité dépassent tous mes désirs. Le jour où j'osai lui demander une dot pour ma sœur adoptive, pour cette pauvre et chère Ludovica, je fus bien surprise de l'entendre louer cet acte si simple, en des termes qui me rendaient confuse, et, sans prendre le temps de la réflexion, il me promit que si ce mariage était conclu, il assurerait à l'orpheline la possesion d'une terre, détachée des domaines de Sérigny.

Si attentive que fût l'abbesse à veiller sur chacun de ses mouvements, quel que fût son empire sur elle-même, ses traits prirent une expression indéfinissable, qui n'était pas l'approbation attendue par Geneviève ; un pli énigmatique se forma au coin de ses lèvres, qui se pressèrent fortement.

La jeune fille reprit, sans avoir rien remarqué :

— Tout à l'heure, ma Mère, en écoutant votre récit, une inspiration m'est venue. Ne pourrais-je, profitant d'un moment où mon père paraîtrait m'écouter avec complaisance, le prier de s'employer pour mon amie ? On lui accorde quelque influence.

Il en userait. . il verrait ces héritiers avides...

— Geneviève ! interrompit Mère Madeleine-Marie, mécontente et troublée.

Et elle l'enveloppa de ce regard scrutateur et profond qui savait tout deviner.

Au bout de quelques instants, l'abbesse parut satisfaite ; ses yeux perdirent leur sévère expression ; elle avait compris que l'amitié seule faisait parler la jeune fille.

— Ne fatiguez point les oreilles de M. de Sérigny du nom de votre amie, mon enfant, dit-elle avec douceur, et ne vous effrayez pas trop de son amère tristesse. Tant de morts ont laissé à son foyer des vides douloureux, que je conçois le chagrin qui l'obsède à la veille de vous perdre. Quand devez-vous quitter Sérigny?

— J'ai obtenu de la marquise un assez long délai. J'espère qu'il s'écoulera bien un mois avant que je sois fixée à Ponsac.

— Temps précieux que vous laisse la Providence, pour découvrir à votre père la source de toute consolation.

— Oh ! voir mon père consolé et chrétien, voir la chère orpheline heureuse ! s'écria Geneviève, avec cet enthousiasme calme des natures fortes et tendres, dans lequel se révèle l'indissoluble union des puissances du cœur et de la volonté : quel

sacrifice pourrait me paraître trop grand, si j'atteignais enfin ce but désiré ?

— Courage, ma fille ! murmura l'abbesse. Quel jour comptez-vous accomplir ce pèlerinage ?

— J'avais choisi demain ; mais le comte Gaëtan, que je n'ai pas revu depuis que nous sommes fiancés, a fait prier mon père de le recevoir ce même jour. Je ne serai donc libre que mardi.

— Eh bien, demain soir Ludovica vous sera conduite ; elle assistera à votre mariage, et, sitôt après, Sœur Ambroisine nous la ramènera. Voilà tout ce que je puis vous accorder, ma chère enfant.

Hélas ! Geneviève, si le sort de l'orpheline m'inquiète à ce point, si je crains qu'attirée vers les affections de la terre, elle retourne trop tard aux pieds du Seigneur, c'est que l'heure du repos éternel peut sonner pour moi, et que je crois être seule au monde à connaître le mystère de sa naissance.

Et si plus tard, désabusée, elle revenait ici, on pourrait lui répondre par un refus. Dans nos rangs, on passe sur le manque de fortune, de noblesse, mais jamais on ne tolère un soupçon flétrissant sur la naissance de la plus humble des sœurs.

— O ma pauvre Ludovica ! murmura Geneviève.

L'abbesse continua gravement :

— Avant que je meure, elle aura pris le voile, ou bien son sort sera uni à celui d'un homme

digne d'elle. Il faut qu'il en soit ainsi, quand le ciel daignerait intervenir par un miracle.

— Mon Dieu, fit Geneviève avec une soudaine exaltation, que ne puis-je changer ma part avec la sienne, joindre à son nom étranger le vieux nom de Sérigny, lui laisser tous ces biens qui assureraient sa tranquillité, et venir vivre ici pour vous seul, Seigneur, sous les antiques cloîtres que j'aime !

Ma mère, pardonnez-moi cette réflexion, mais enfin, pourquoi de telles méprises ? A moi une richesse importune, à moi l'ancien nom dont mon père se fait une arme pour combattre mes vœux. A elle, au contraire, la pauvreté, l'abandon, le dédain, lorsqu'elle rêvait peut-être... Oh ! pourquoi, pourquoi ?

— Vous vous êtes blâmée vous-même avant de parler, Geneviève. Vous le savez bien, c'est Dieu qui se charge de répondre à nos pauvres petits pourquoi. Nous restez-vous quelques heures ?

— Hélas ! si je ne veux pas inquiéter mon père, il faut que je vous quitte.

— Adieu donc, ma très chère, ma pieuse enfant. Adieu, accentua-t-elle. Emportez d'ici quelques parcelles de la paix qui y réside, et cachez ce trésor en votre cœur pour les moments difficiles. Ne vous reprochez rien : j'ai dû avertir votre inexpérience, mais Dieu tient compte de la pureté des intentions. Sou-

venez-vous surtout qu'il vous a indiqué une autre voie que la nôtre, voie religieuse aussi, où vous vous sanctifierez comme dans le cloître, et avec plus de mérites, peut-être...

D'un accent ému, Mlle de Sérigny exprima à la vénérable abbesse toute sa gratitude pour son indulgente bonté. A son tour, la mère traça sur le front de l'enfant agenouillée le signe de la croix, puis y déposa un baiser.

Elles quittèrent ensemble le cabinet de travail. La religieuse se dirigea vers la chapelle, afin de recommander au Créateur de l'univers les âmes qu'il lui avait données à garder. Sans doute elle n'oublia pas, dans sa prière, les coupables ambitieux qu'assiège le remords.

Geneviève traversa lentement les corridors silencieux, se dirigeant vers le parloir, où retentissaient de bruyants éclats de rire.

Elle y retrouva Berthe de Saint-Priest en conférence avec Hubert Larrey, spirituel bambin de douze ans que Geneviève nommait son page.

— Savez-vous qu'il est délicieux, votre petit bonhomme, ma chère ! s'écria l'étourdie en apercevant la jeune fille. Imaginez-vous qu'il a eu le pouvoir de me faire rire, au moment où je suis plongée dans la désolation.

Elle apprit alors à Geneviève que le chevalier de

Saint-Priest, son grand'oncle, et Miss Sarah, sa gouvernante, étant malades l'un et l'autre, elle se voyait obligée de rester à Sainte-Croix quinze jours de plus.

Geneviève, comprenant où tendaient ces longues explications, dut offrir la faveur implicitement demandée : le page avait parlé du pèlerinage au vallon de Ste Procule, et le château de Saint-Priest n'étant qu'à une faible distance de l'ermitage, Berthe désirait, espérait...

— Venez me rejoindre demain soir avec Ludovica, dit Geneviève, vous nous accompagnerez à Ste-Procule, si toutefois Mme l'abbesse y consent.

Berthe faillit l'étouffer sous ses caresses. Egayée malgré elle, Geneviève souriait en montant dans son carrosse.

Mais au moment où, dominant le cimetière de l'abbaye, elle y plongea machinalement son regard, elle sentit son cœur se serrer, et des larmes mouillèrent ses yeux.

La lune, « astre des morts », comme dit Victor Hugo, envoyait ses pâles rayons dans le champ du repos.

Et, sur une tombe bien connue, une ombre paraissait prosternée.

Qui pouvait prier là, à cette heure, par cette froide soirée d'avril, sinon la charmante novice que

Geneviève chérissait ?

Mlle de Sérigny, elle aussi, n'avait plus de mère. Comme elle comprenait, comme elle partageait toutes les douleurs de l'orpheline !

Sans le vouloir, sous l'impression d'une profonde tristesse, elle laissa se dérouler devant elle le tissu des malheurs qui avaient obscurci le ciel, jadis si pur, de Sérigny.

III

La mort, monstre inhumain, qui fit pâlir Dieu même,
Enveloppe nos jours d'un réseau de douleurs.
(Elise Moreau. *Rêves d'une jeune fille.*)

Oui, la voix de l'autel va te nommer ma sœur,
Mais ce n'est que l'écho d'une voix de mon cœur
Qui déjà me nommait ton frère.
(Victor Hugo. — *Odes et ballades.*)

Les naïfs propos des femmes qui soignèrent Geviève dans son enfance,lui avaient seuls appris que du jour de sa naissance datait le deuil, qui, dès lors, comme un funèbre voile, ne cessa d'envelopper Sérigny, laissant bien rarement passer quelque

fugitif rayon de lumière.

A la joie qui saluait simultanément l'arrivée prochaine d'un fils de Sérigny et le retour imprévu du grand'père de ce futur héritier, du baron Guy de Sérigny, revenant à l'improviste d'un long voyage, succédait bientôt la consternation.

Une nouvelle fatale circulait : le baron Guy était mort subitement, seul, sans secours, durant la première nuit qu'il avait passée sous son toit.

On le pleura sincèrement. Juste et charitable, il s'était fait aimer de tous.

Au milieu de ces regrets unanimes, on apprit la naissance de Geneviève.

Son père, Hugues de Sérigny, le nouveau baron, frappé à la fois dans sa tendresse filiale et dans ses paternelles espérances, car c'était un fils que souhaitait son orgueil, resta sombre depuis ce jour.

Il fallut des années, il fallut qu'un frère fût donné à Geneviève, pour qu'on vit le front du baron Hugues s'éclaircir un peu. Alors, il se prit à aimer son fils avec passion, avec idolâtrie. Il en fit sa félicité, son dieu ! Il ne vit plus que lui au monde : ses caprices étaient des lois pour ce père insensé.

La baronne tremblait du résultat que pourrait avoir, dans l'avenir, cette inconcevable faiblesse.

Cependant, ni craintes ni chimères ne devaient se réaliser à l'égard de cet enfant.

A peine âgé de dix ans, mais très vif et extrêmement adroit dans tous les exercices du corps, doué en outre de la volonté la plus opiniâtre — la volonté du baron défunt, disait-on, — le jeune Edgard fit, avec l'un de ses compagnons de jeu, un pari d'une étrange audace.

Il s'agissait d'arriver, extérieurement, jusqu'à mi-hauteur d'une grosse tour inhabitée, nommée tout bas : *La Maudite*, et tout haut : *La tour de Sévig*.

On railla ce projet téméraire. C'était ancrer l'enfant dans son idée.

Echappant avec adresse à la surveillance du domestique qui avait l'ordre exprès de ne le point perdre de vue, Edgard prit à son matériel de gymnastique deux longues échelles de corde, les joignit solidement, attacha l'une des extrémités à une corde, et ladite corde à une forte flèche.

Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à faire passer sa flèche au milieu d'un gros anneau scellé dans la pierre, et tout proche d'une étroite ouverture, comme il s'en trouve dans tous les vieux donjons.

La flèche, fortement lancée, entraîna la corde et vint tomber sur le sol ; la corde attira l'échelle, qui fut ainsi fixée solidement ; puis, encouragé par ce premier succès, l'enfant se cramponna aux bar-

reaux et monta hardiment.

Quand le trop crédule serviteur, attiré par les applaudissements des petits camarades, accourut enfin, Edgard était arrivé à l'endroit désigné, et se glissait par l'embrasure dans la tour Maudite.

Tout à coup, on le revoit. Il recule, saisi d'épouvante. Il recule sans songer à l'abîme...

Le pied lui manque. Un instant, il reste suspendu, ensanglantant de ses petites mains crispées la pierre granitique, qui ne lui offre aucune aspérité à laquelle il puisse s'attacher.

Les enfants s'étaient enfuis, en poussant des cris de terreur. Le malheureux valet, demeuré seul, jura plus tard... — mais peut-on affirmer qu'au milieu d'une angoisse si horrible, la vue ne s'est point troublée, l'imagination n'a pas eu le délire ? — il jura donc avoir vu une main sortir de la meurtrière, et s'attacher à un pan de l'habit de soie d'Edgard.

Quelques minutes après, le baron éperdu, fou de douleur, voulait se briser la tête sur le rebord du lit où l'on avait déposé son fils, son héritier, son nom, son sang, sa vie, son orgueil !

Puis suivirent des jours lugubres : plus de jeux d'enfants, plus de rires joyeux, plus de sourires, plus de fêtes. Quand M. de Sérigny eut oublié qu'il voulait mourir, on éloigna de lui le visage en-

fantin qui lui rendait toutes ses colères contre l'implacable destin : Geneviève fut exilée ; elle alla passer à Sainte-Croix les belles années de l'adolescence.

C'est ainsi qu'elle fut rapprochée de Ludovica ; c'est ainsi que naquit et se fortifia l'une de ces indissolubles affections, spéciales à ces natures que nous avons nommées fortes et tendres : affections vives, charmantes, immortelles, bravant l'absence et la mort, et qui, trouvant trop froid le simple mot d'amitié, empruntent à la fraternité leurs plus douces expressions. D'ailleurs, soit par compassion pour l'orpheline, soit en souvenir de l'étrangère qu'elle avait entrevue, Mme de Sérigny traitait Ludovica comme la sœur de Geneviève.

Survint un jour néfaste.

Oh ! qu'ils étaient nombreux, les jours néfastes, au vieux château de Sérigny !

On alla en toute hâte quérir la jeune héritière à l'abbaye ; on lui parla d'un mal subit qui, depuis quelques heures, avait atteint la baronne; on essaya de la préparer au coup qui l'attendait.

Elle trouva sa mère dévorée par la fièvre, en proie à un affreux délire, parlant de fantômes, de crimes, du défunt baron, de mille choses épouvantables.

Elle l'entendit, pendant une minute d'apaisement,

murmurer out bas : « Geneviève, il faudra expier, il faudra réparer ; promets-le moi, je t'en conjure ! »

Et Geneviève promit sans comprendre.

Puis elle vit, immobile et glacée, cette mère bien-aimée que ses cris n'éveillaient pas, et l'atroce sensation d'un malheur irréparable envahit son jeune cœur.

Elle écouta, comme dans un songe, les superstitieuses explications que les subalternes donnaient de cette mort incompréhensible, frappant à la fleur de l'âge, sans que la science pût donner un nom à ses causes.

On rappela cette main mystérieuse de la tour Maudite. On affirma que Mme de Sérigny avait pénétré imprudemment dans ce lieu abandonné et redoutable. D'anciennes traditions furent exhumées et racontées avec terreur :

« Elle a vu le fantôme de la légende, Sévig-le-Terrible, comme le jeune baron l'avait vu ! » disaient avec conviction les gens du château, et, après eux, les paysans des campagnes environnantes.

Qu'importait à Geneviève cette puérile crédulité? Elle l'oublia ; elle finit même par ne plus chercher le sens des mystérieuses recommandations de la mourante. Elle ne savait qu'une chose, une seule : c'est que sa sœur d'adoption et elle avaient tout perdu.

Plus de cette bienveillance maternelle qui rendait presque à Ludovica les joies qui lui furent ravies dès son jeune âge, plus de caresses, plus de soins, plus rien.

Et plus d'espoir de voir s'accomplir jamais les pieux souhaits qu'avait formés Geneviève.

Le baron désira garder sa fille auprès de lui, pour combler le vide que la mort de sa femme laissait à son foyer. Il s'efforça de l'aimer, de la rendre heureuse. Nous savons déjà combien son impiété, son humeur capricieuse et chagrine faisaient souffrir cette tendre fille.

Croyant assurer le bonheur de son unique enfant, il lui ordonna d'accepter pour époux Gaëtan, comte de Ponsac, héritier du marquisat de ce nom, jeune et brillant gentilhomme, qui consentait à doubler son patrimoine en devenant l'époux d'une femme intelligente et belle.

Vainement Geneviève avait tenté de résister, vainement elle avait employé tour à tour la persuasion ou la prière. Aidée des conseils de Mère Madeleine-Marie, elle s'était résignée enfin, et sa vie avait été engagée

. . . .

La lune brillait de tout son éclat: Le carrosse de Mlle de Sérigny roulait mollement sur la route unie Geneviève pensait toujours.

Assis en face d'elle, le petit page s'ennuyait.

Hubert Larrey, cadet d'une famille de magistrats distingués, alliés aux Ponsac, avait été placé, en attendant le moment d'entrer dans une école militaire, auprès du comte Gaëtan.

Le frère de celui-ci, dans l'intérêt de l'enfant, avait obtenu qu'il fût confié à Geneviève; et le lutin, malgré sa légèreté, savait se montrer reconnaissant envers sa protectrice, qui l'instruisait et le gâtait.

Il se fût fait scrupule de ne point respecter sa profonde rêverie ; seulement, il ne se croyait pas tenu, pour cela, de rester tranquille.

Après avoir vu disparaître au loin les clochetons élancés de Sainte-Croix, il avait suivi des yeux, à sa droite, la petite bourgade qui portait le nom du château. Maintenant, fatigué de n'apercevoir partout que de vastes plaines, argentées d'uniformes rayons blanchâtres, il se penchait aux portières, essayait de dormir, se penchait de nouveau, bâillait, s'ennuyait franchement, en un mot.

A un tournant du chemin, il parut tout joyeux, s'avança, regarda Geneviève, s'exclama et s'avança encore, et finalement, se décida à éveiller l'attention de la rêveuse.

— Mademoiselle Geneviève ! fit-il, de ce ton à la fois respectueux, caressant et badin qui lui était propre : Mademoiselle Geneviève !

— Que me veux-tu, mon enfant? répondit doucement la jeune fille, sans manifester aucun mécontentement d'être ainsi arrachée à ses réflexions.

— Là-bas, dit-il d'un air mystérieux, en lui désignant du doigt une ombre immobile, qui s'allongeait gigantesquement sur le sol.

— Je vois, répondit-elle sans frayeur. Crains-tu quelque danger, mon petit Hubert?

— Mademoiselle ne le reconnaît pas?

Et le bambin riait, avec une satisfaction évidente, de lui-même et de sa divination.

— Oh! je le reconnais bien, moi! continua-t-il. Je l'ai si souvent rencontré sur cette route, lorsque je revenais de Sainte-Croix, escortant Mlle Lunghini! Désormais je sais mieux que lui, j'en réponds, quelles sont ses poses habituelles, et sa façon de se draper dans son manteau. Je suis certain de ne pas m'y tromper.

Au moment où la voiture passa devant le cavalier, la voix claire d'Hubert cria :

— Mr Albéric de Ponsac!

— Ah! c'est toi, petit drôle? répondit le jeune homme, qui dut s'approcher. Mademoiselle de Sérigny me permet-elle de lui offrir mes hommages?

Albéric de Ponsac jouissait de l'estime générale. Sérieux, réfléchi, adonné à la science, il diffé-

rait en tous points de l'écervelé Gaëtan. Son généreux mépris des dons de l'opulence était aussi louable que sa persistance à dédaigner les faveurs de la Cour. Oubliant volontairement tout ce qui le séparait de la pauvre orpheline, il aurait voulu lui rendre une famille, la parer d'un noble nom. Son désintéressement lui avait acquis l'amitié de Mlle de Sérigny ; déjà elle le nommait son frère.

— Quel heureux hasard nous permet de vous rencontrer, mon cher Albéric? demanda-t-elle gracieusement.

— Ce n'est point un hasard, repartit le jeune homme. Mon frère est de retour, vous le savez ; et comme je l'ai entendu regretter qu'un prétexte lui manquât pour venir saluer sa belle fiancée, je me suis fait le messager de son impatience. Puis, j'ai rencontré ma mère ; elle m'a dit que vous comptiez revenir ce soir ; et j'ai eu peur, vous sachant seule sur cette grande route, avec cet enfant et votre vieux serviteur... Voilà pourquoi je suis venu.

Geneviève eut bien quelque doute sur le motif réel de cette sollicitude à son égard ; mais, sans en laisser rien paraître, elle parla des dangers chimériques qu'il avait redoutés.

— Les inquiétudes que je vous ai inspirées, continua-t-elle plus sérieusement, me touchent au

moins autant que l'empressement du comte. En lui exprimant ma gratitude sincère pour sa courtoisie, n'oubliez pas que, dans cette gratitude, il y a pour vous large part.

— Gaëtan me fera ainsi une part dans ses joies, comme je lui en ferai une dans mes peines, remarqua Albéric.

Devant cette réflexion inattendue, cette demi-confidence, Geneviève se tut. Que pouvait-elle dire ?

Dans les fréquentes visites que le cadet de Ponsac avait faites à Sérigny, soit tout enfant, soit depuis le mariage projeté, Geneviève avait appris à le connaître.

Elle savait quels trésors de tendresse se cachaient sous cet extérieur réservé, glacial même.

Elle sentait qu'une vive souffrance se révélait dans l'accent triste, dans la phrase amère, et elle n'osait ni ne voulait tenter de consoler cette souffrance si profonde.

Prise de compassion, néanmoins, et unissant dans son esprit l'image d'Albéric à celle de la pauvre orpheline agenouillée là-bas parmi les tombes, elle renouvela sa généreuse prière :

« O mon Dieu, je veux bien souffrir, pourvu que ceux que je chéris soient sauvés et heureux. »

— Mlle de Sérigny, reprit le jeune homme, pendant que la voiture, dont il n'avait pas quitté la por-

tière, gravissait lentement une côte, avant huit jours vous porterez le même nom que ma mère, et j'aurai le droit de vous traiter en sœur. Ceci est bien réel, n'est-ce pas ?

— Oui, mon bon Albéric, tout cela est bien réel.

Courageusement elle étouffa un soupir, soupir de regret, envoyé vers l'asile béni où elle avait espéré vieillir au service de Dieu.

— Eh bien, ajouta-t-il, voulez-vous me promettre, dès maintenant, d'être une sœur dévouée pour le plus affectueux des frères ? Je veux essayer de conjurer la destinée. Elle s'annonce bien terrible : raison de plus pour lutter. N'est-il pas écrit que le ciel devient favorable à qui veut s'aider lui-même ? Je m'aiderai ! Je lutterai ! Serai-je seul, ou serons-nous deux ? Voulez-vous être mon ange protecteur, Geneviève ?

Jamais pareil épanchement ne s'était fait jour à travers l'impénétrable froideur d'Albéric. Saisie de surprise, de pitié, Mlle de Sérigny y répondit par une promesse toute fraternelle, à laquelle pourtant elle ne put s'empêcher de joindre quelques paroles sensées, exhortant à la patience, à la confiance en Dieu.

Toute cette partie de leur conversation avait eu lieu en italien. Mlle de Sérigny le parlait très purement, et, depuis plusieurs mois, le jeune de Ponsac

l'étudiait avec acharnement. Il reprit l'idiome français pour formuler son adieu.

— Quoi ! fit la jeune fille, vous m'abandonnez déjà ? Vous ne venez point vous reposer à Sérigny, Quel démon vous entraîne aux courses nocturnes, mon dévoué protecteur ?

— Vous êtes sur vos domaines et ne courez plus aucun risque. D'ailleurs, poursuivit-il en souriant, je n'oserais passer sous vos sombres tours, avec les pensées presque aussi sombres qui hantent mon cerveau. N'avez-vous pas quelque fabuleux ancêtre, une fantastique légende ? Je ne suis nullement disposé à rencontrer votre terrible aïeul... Sévig, je crois ?

— Ah ! vous connaissez notre légende ? Qu'en dites-vous ? Elle est terrifiante, n'est-ce pas ? Mais la lire n'est rien. Ignorez-vous qu'elle a été convertie en ballade par quelque trouvère du moyen âge, et que Mlle Lunghini la chante à ravir ? Si vous êtes exact demain à notre réunion de famille, nous aurons peut-être le plaisir de vous voir trembler, féal chevalier sans peur.... et sans reproche aussi, accentua-t-elle avec grâce. Allons, au revoir, à demain.

Il la quitta moins triste et partit au galop, ne se doutant guère ,pas plus qu'elle ne s'en doutait elle-même, qu'en plaisantant elle avait prophétisé, et

qu'il tremblerait en effet, lui, le vaillant et l'intrépide.

Onze heures sonnaient au beffroi de Sérigny, quand la voiture arriva près des premiers fossés du château. Le page était plongé dans un lourd sommeil ; Geneviève sentait un grand besoin de repos.

— Mademoiselle, demanda le vieux cocher, dois-je prendre par l'entrée ordinaire ?

— Non, répliqua-t-elle vivement ; prenez le plus court. Cet enfant et moi nous sommes très fatigués.

Le supertitieux serviteur étouffa une exclamation d'épouvante, mais il se soumit toutefois, et engagea le carosse sous une herse toujours relevée, ses chaînes rouillées ne permettant plus de l'abaisser.

C'était le côté des anciennes fortifications du château. En passant par là, on évitait le long parcours de la moderne et magnifique avenue.

Seulement, il fallait passer près de la tour du nord-est, la tour Maudite, la tour au pied de laquelle s'était brisé Edgard de Sérigny.

Le cocher se signa et pressa ses chevaux.

Le petit Hubert, réveillé en sursaut par le bruit des roues sur le pavé, avança la tête.

— Mademoiselle Geneviève, demanda-t-il avec effroi, qui ose demeurer là ? Je vois une lumière....

Instinctivement, Geneviève regarda, reconnut l'endroit, la tour, la meurtrière, et toute frissonnante, détourna les yeux.

— Qui ose demeurer là ? redemanda l'enfant.

—Tu rêves encore, je crois, lui dit-elle, en passant sa main caressante sur les paupières alourdies d'Hubert. Tu sais bien que personne n'habite là depuis longtemps. La lune éclaire en plein la vieille tour : c'est son reflet dans quelque vitrage que tu auras aperçu.

L'enfant, à demi assoupi, n'insista pas.

La voiture s'arrêta, la portière fut ouverte, une main se tendit vers Geneviève pour l'aider à descendre...

Involontairement, elle éprouva une pénible impression : cette main était glacée.

Sans doute, cette impression venait de celle qu'elle avait précédemment éprouvée, en passant sous l'ombre de la tour Maudite.

Elle se la reprocha durement, en reconnaissant son père, en voyant sa tendre sollicitude, en constatant qu'il n'eût pu prendre de repos avant son retour.

IV

> ....Et quand m'abriterai-je
> Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros ?
> (Victor Hugo — *Les feuilles d'automne.*)

Le lendemain, dans la soirée, Sérigny présentait une animation inaccoutumée.

On se souvient que le comte Gaëtan de Ponsac y était attendu.

La présence de tous les parents et alliés des deux familles, auxquels s'étaient joints quelques amis, donnait à cette solennelle présentation un air de fête.

On se trouvait donc réuni, vers neuf heures du soir, dans un vaste salon du premier étage, décoré dans le goût du siècle de Louis XIV, ravissant par mille détails artistiques et brillamment éclairé.

Malheureusement, la gaieté générale n'était pas au niveau des splendeurs qui se manifestaient de

toutes parts; les minutes commençaient à se trainer languissantes, la lassitude gagnait du terrain, l'ennui menaçait de s'établir en vainqueur.

Le comte Gaëtan de Ponsac, jugeant que deux heures d'assiduité étaient chose suffisante, venait de s'éloigner de sa fiancée pour reparaître près de ses amis.

Ceux-ci l'avaient accueilli avec enthousiasme. Ce chevaleresque étourdi, dont les folies avaient émerveillé la cour et la ville, Paris et la province, était un des commensaux les plus recherchés par la jeunesse d'alors. Avec l'ascendant que lui prêtaient ses nobles manières, son nom, son titre, son visage intelligent et beau, la richesse pleine de goût de son costume, et même sa réputation peu enviable, quoique enviée, il obtenait partout une sorte de suprématie.

Ce soir-là, il règna incontestablement.

Ces succès frivoles et éphémères pouvaient-ils flatter cette calme jeune fille, au front sérieux, à l'âme détachée de toutes les mesquines vanités du monde, dont ce joyeux habitué des fêtes élégantes allait devenir le maître et l'appui ?

Nous ne le croyons pas.

Du cercle empressé qui entoure le comte, nous ne détacherons, pour l'esquisser, que Justin-Antoine, vicomte de Gannat et autres lieux.

Aussi noble que pauvre, disait-on, en défaveur auprès des princes sans l'avoir mérité, il supportait sa disgrâce aussi philosophiquement que sa ruine prochaine, et convenait, dans d'originales boutades, de sa mauvaise chance. Fort distrait, peu instruit, doué d'une certaine finesse d'esprit, toujours prêt à mettre sa bonne lame au service du prochain : tels étaient les traits distinctifs de ce personnage. Très désintéressé, du reste, il avait, nous le savons, demandé la main de Mlle Lunghini, bien qu'il fût convaincu qu'elle était aussi pauvre que lui. Cette égalité de fortune ne l'eût pas plus tourmenté que l'inégalité de leur âge respectif : il avait au moins vingt ans de plus que la jeune orpheline. Mais l'insouciant philosophe ne se tourmentait point pour si peu.

Le groupe qui entourait Gaëtan s'était formé vers une porte-fenêtre, ouvrant sur un vieux balcon gothiquement sculpté. A travers les interstices des rideaux, une brise rafraîchissante pénétrait jusqu'à eux, et vraiment, elle était la bienvenue, car l'âtre enflammé répandait dans l'appartement une chaleur intense et désagréable.

Ce feu, plus qu'inutile, avait été jugé nécessaire par le baron ; nul n'eût pu supposer que lui, homme jeune et vigoureux, en sentît le besoin ; et, s'il ne s'en fût approché, on l'eût cru allumé pour la

douairière de Gannat, pour une parente âgée, qu'on nommait familièrement la cousine Nathalie, et pour quelques autres vieillards, dont les infirmités semblaient réclamer cet élément hors de saison.

Geneviève, placée près des fenêtres soigneusement closes qui donnaient sur les jardins, un peu en arrière de son père, épiait, avec l'anxiété de la tendresse, les moindres gestes du baron ; elle écoutait ses brèves réponses, surveillait attentivement son front soucieux, et souffrait elle-même du pénible effort au moyen duquel, de temps à autre, il essayait de faire trêve à sa noire mélancolie.

Ainsi préoccupée, elle ne prêtait qu'une demi-attention aux propos insignifiants des jeunes femmes et des gentilshommes qui l'entouraient. M[me] de Ponsac, assise à ses côtés, et devinant en partie d'où provenaient ses distractions, répondait parfois pour elle, ou bien l'interpellait avec douceur.

Pourtant la marquise avait aussi, ce soir-là, ses préoccupations particulières : quiconque l'eût observée, eût bien vite remarqué que son regard s'arrêtait tristement sur son plus jeune fils.

Le marquis de Ponsac, tout en appréciant à leur valeur les éminentes qualités d'Albéric, blâmait souvent sa façon de vivre, si peu conforme à celle de ses égaux. Cette existence retirée, cette obstination à ne rien ambitionner, lui déplaisaient fort.

Au contraire, le caractère léger du charmant Gaëtan lui agréait.

— Il est du sang de Ponsac, disait-il sans colère, à la marquise, chaque fois qu'elle apprenait un nouveau coup de tête de l'étourdi. Tout ce qu'il fait, je l'ai fait comme lui. Il se réformera, quand il aura comme moi une sainte épouse qui le ramènera aux idées sérieuses. Mais Albéric, Madame, votre favori, a, morbleu, trop de raison ! Ce qui est bon pour une femme ou un moine, ne convient pas à un gentilhomme. Patience ! J'aviserai....

Et le matin même il avait dit à Albéric :

— La vie oisive ne peut produire que de déplorables résultats. Je vous l'avais dit, tout en vous laissant votre liberté. L'événement a justifié mes prévisions... Maintenant il est de mon devoir de couper court à vos rêves. En conséquence, vous allez vous éloigner, pour meubler votre esprit de choses pratiques. Il n'est que deux occupations nobles : la diplomatie et l'épée. Grâce à l'ami puissant qui se charge de solliciter pour vous, vous pourrez choisir; mais la diplomatie, je crois, aura vos préférences? Attendez-vous donc à être envoyé incessamment dans quelque ambassade. Votre exil vous paraîtra moins dur que vous ne le supposez. En outre, une faveur gratuite va vous être octroyée : votre frère, joignant à son nom celui de Sérigny, Sa Majesté vous ac-

corde le droit de porter et de léguer à vos descendants le titre de baron de Ponsac. Dans peu de jours le décret sera signé. Je compte que vous saurez vous montrer digne des bontés du roi. Vous partirez pour Paris le lendemain du mariage de votre frère.

Et, sur cet ordre formel, il l'avait congédié.

Aussi était-il désespéré, ce pauvre Albéric ! Sa mère pouvait s'inquiéter à juste titre. Le malheureux jeune homme sentait la révolte gronder en lui. De folles pensées l'assiégeaient, le torturaient.

Un mouvement se fit dans le salon. On était venu demander Mlle de Sérigny, qui sortit aussitôt. La marquise de Ponsac fit un signe à son fils aîné ; plusieurs personnes changèrent de place, de nouveaux groupes se formèrent.

— Albéric, écoutez donc, très cher ! fit gaiement le jeune comte, en arrêtant son frère au passage. (Il avait compris qu'il s'agissait de distraire le futur exilé.) Ma parole, vous êtes inouïs dans votre vieille province Bourbonnaise ! Je ne suis de retour que depuis deux jours. Eh bien, croiriez-vous que voici la troisième fois que j'entends répéter ces mots, aussi sonores que vides, bons tout au plus à faire frissonner des femmes : « Bruits étranges ! Apparitions terrifiantes ! Voix sépulcrales ! Lumières « fantastiques ! Tour maudite du ciel, redoutée des

« hommes, remplie d'effrayants mystères ! » Que sais-je encore ?

— Mais, Gaëtan, interrompit l'un des auditeurs, je puis vous jurer...

— Que vous n'y croyez pas ? Oh ! pour l'honneur de votre raison, j'admets cela sans difficulté. Au fait, poursuivit-il en riant, vous n'avez peut-être pas tort : il faut bien tuer le temps ! Quand on est las de commenter les événements politiques, ou d'entendre jaser quelques gracieuses beautés, il est tout simple de se rejeter sur le merveilleux. Heureusement que les vieux châteaux sont fort bien approvisionnés en ce genre !

— Vos moqueries ne détruiront pas ce qui est, enragé sceptique, dit l'un des jeunes gens.

— Qui vous parle de merveilleux ? fit un autre.

— Qui ? Je vais vous le dire, et vous reconnaîtrez avec moi que l'inconnu s'appelle Légion. Hier, je veux me donner le luxe inouï d'un lever de soleil, phénomène oublié depuis des siècles. Debout à une heure indue, je m'appuie au parapet d'une terrasse, tout entier au spectacle magnifique qui va s'offrir à moi. J'apercevais l'astre de feu, etc, etc. Si la suite vous intéresse, veuillez la lire dans le premier poète qui vous tombera sous la main. Or donc, j'admire, je me confonds, je m'exalte. Hélas ! deux rustres qui discutent au-dessous de moi, m'arrachent à ma

bienheureuse extase !

Et savez-vous ce qu'ils disent ? Ils parlent d'une armée de gnômes, ou autres individus de ce genre, qui ont audacieusement envahi un vieux logis délabré, propriété authentique du respectable baron, mon futur beau-père.

Le fait d'une aussi étrange invasion m'excite ; je vole pour constater ces choses de mes propres yeux. Désillusion amère ! Je ne trouve devant moi que d'honnêtes valets en chair et en os, arrangeant deux ou trois pièces de l'antique masure. Je ne sais trop dans quel but, par exemple, car l'ensemble m'a paru d'un délabrement complet.

Ce soir, à peine arrivé dans les murs de Sérigny, le petit page Hubert m'entreprend un autre récit effrayant. Il s'agit d'une flamme mystérieuse, entrevue hier par lui, à l'heure sacramentelle de minuit. Pour peu que je le désire, il m'indiquera la meurtrière suspecte. En plein jour, bien entendu !

Enfin, maintenant, ne vous entends-je pas discourir, depuis près d'une demi-heure, sur le compte d'une tour fameuse et maudite, qui n'en peut mais de sa triste renommée ?

Convenez qu'après tout cela, il m'est bien permis de croire qu'ici l'on fait de ces sortes de contes son habituel passe-temps, et peut-être... qui sait ? le but de ses exploits.

— Vous avez acquis dans la capitale une déplorable manière de dénaturer les faits, cher comte, répliqua M. de Gannat, qui, par hasard, l'avait écouté jusqu'au bout. Je conviens qu'il est des imaginations un peu trop vives ; mais il existe aussi des circonstances extraordinaires, dont on ne peut s'empêcher de rechercher avec ardeur la cause... et moi, je l'avoue, tout le premier.

— Ha ! ha ! ha ! interrompit Gaëtan, avec un rire amical. Je ne m'étonne plus, ô très habile chercheur, si l'on cherche encore. Il est clair que si vous étiez le premier... Ha ! ha ! ha ! ha !

Le joyeux groupe et le peu susceptible vicomte lui-même, rirent avec Gaëtan.

— Je crois qu'il faudra vous aider pour déchiffrer tous ces mystères, reprit le jeune comte. Voyons, en résumé, de quoi s'agit-il ? Un fantôme habite une certaine tour, il s'y promène chaque nuit, en prenant la sage précaution de se faire précéder d'un flambeau, et jette un sort fatal à quiconque est assez téméraire pour oser l'approcher. Voyons, me trompé-je, ou est-ce bien cela ?

— Ma foi, affirma M. de Gannat, sauf le mot de antôme... Enfin, tout ceci se répète dans le château, et mon humble opinion, ne vous en déplaise, est qu'il pourrait bien y avoir quelque chose.

· Et l'opinion de ces nobles seigneurs, quelle

est-elle ? demanda ironiquement le jeune comte, en promenant ses regards autour de lui.

Les jeunes gens, humiliés de ses sarcasmes, murmurèrent quelques paroles de dépit, en insistant pour qu'on en restât là sur ce sujet.

— Ils ne l'avoueront pas, reprit M. de Gannat, sans craindre l'orage qu'il allait déchaîner ; ils ne l'avoueront pas, mais je vous assure que pas un seul d'entre eux ne consentirait à passer la nuit dans une chambre de la tour Maudite.

— Le feriez-vous, vous qui nous traitez de lâches ? s'écrièrent avec feu quelques-uns des gentilshommes.

— Vous voyez, fit le vicomte avec un sourire, voilà des braves qui n'attendent qu'un signe pour aller se faire tuer sur quelque champ de bataille, au nom de Dieu et du Roi... des braves qui, bien des fois peut-être, se sont montrés avantageusement sur le terrain, mais qui n'oseraient affronter un fantôme !

— Mais répondez donc, reprirent plusieurs voix impatientes : le feriez-vous ?

— Peut-être, repartit M. de Gannat avec une superbe insouciance. N'est-ce pas, comte, on pourrait se risquer, si un honorable motif était en jeu ?

— Quelles tergiversations ! Ceci n'est qu'une

défaite. Qu'appelez-vous un honorable motif? Expliquez votre pensée, exclama-t-on de tous côtés.

— J'appelle honorable motif, expliqua doctoralement le vicomte, l'assurance positive d'arriver par cette démarche à une solution ; la certitude qu'on pourra donner à tous la preuve irréfragable que le revenant n'est qu'un mythe. J'appelle encore, par extension, honorable motif, quelque pari solennellement consenti. Mais si aucun de ces motifs n'existe, à quoi bon, je vous le demande, aller faire de mauvais rêves là-bas plutôt qu'ici?

— Très bien parlé, ô le plus éloquent des vicomtes ! s'écria Gaëtan. Votre argumentation nous a entièrement convaincus, j'en jurerais. Voici donc, messeigneurs, ce que je propose : il faut qu'un seul se dévoue pour tous ! Le sort va choisir entre nous, et celui qu'il aura désigné pénétrera de gré ou de force dans la tour Maudite, pour y goûter, il peut en être sûr, le plus calme et le plus doux des sommeils. Le lendemain, sa réapparition dans le monde des vivants sera la preuve irréfragable que réclame notre honorable ami. Que dites-vous de mon projet, nobles seigneurs? Qui est-ce qui le désapprouve?

Naturellement, personne n'osa formuler sa désapprobation, mais personne n'approuva, au

M. de Gannat et Albéric. Ce dernier, en dépit de ses chagrins, avait fini par s'intéresser à la discussion.

Le comte de Ponsac jeta un regard de mépris sur la troupe de superstitieux qui l'entourait.

— Au fait, messieurs, dit-il d'un ton léger, je ne vois nullement la nécessité de recourir au hasard.

— Nous sommes trois, riposta M. de Gannat, avec son air sardonique.

— C'est trop, mon cher, un seul suffit. Je suis prêt à me lancer dans cette facile entreprise. Nobles amis, inutile de s'en remettre au sort, qui choisit généralement mal.

Il fut interrompu par les protestations indignées du vicomte et de son frère. Quelques autres, timides encore, se joignirent à eux ; peu à peu, l'enthousiasme gagna de proche en proche, ou plutôt, on feignit l'enthousiasme : la réflexion égoïste que chacun fit en a parte, qu'il n'avait qu'une chance sur quinze d'être désigné, et le regard méprisant du comte Gaëtan produisirent cet effet.

Cinq minutes plus tard, chacun prétendait qu'il ne craignait ni diable ni fantôme, quand il avait sa bonne épée à portée de sa main; puis tous jurèrent qu'ils n'avaient jamais cru aux revenants et autres sornettes. Ils fussent peut-être allés jusqu'à

affirmer que l'idée de détruire cette tenace superstition émanait d'eux, si Gaëtan, profitant de leurs excellentes dispositions, n'eût rapidement organisé son jeu de hasard.

Un carré de papier, sur lequel il avait jeté, en deux traits de crayon, un horrible squelette, et quelques autres carrés semblables, pliés de même, mais parfaitement blancs, composèrent cette loterie d'un nouveau genre.

— Un instant, dit le comte, en arrêtant les mains qui se tendaient vers le vase antique où reposaient les billets. Un instant ; convenons avant tout, si vous le voulez bien, que le jour de la redoutable épreuve sera fixé en grand conseil, par nous tous, aussitôt que nous serons de retour à Sérigny, c'est-à-dire dans trois jours. Je demanderai en outre, pour doubler notre plaisir par le tourment de l'incertitude, que ni l'heureux élu, ni les infortunés déçus dans leurs espérances, ne révèlent leur sort.

Le grand conseil approuva bruyamment, puis on procéda au tirage.

Le comte de Ponsac plongea vivement sa main dans l'urne improvisée. Il regrettait déjà de n'avoir pas gardé pour lui toute la gloire de l'entreprise. Le vicomte et Albéric mirent dans ce mouvement une parfaite insouciance. Les autres essayèrent

plus ou moins bien de déguiser leur inquiétude réelle sous un air fanfaron plein d'indifférence ou de gaieté.

Chacun dévora son fragment de papier d'un coup d'œil rapide, sauf le cadet de Ponsac qui préféra observer les autres, s'inquiétant fort peu de son sort. Au bout d'une minute, il sut à n'en pas douter quel était l'*heureux élu*, comme disait son frère.

Gaëtan paraissait mécontent : donc ce n'était point lui. Le vicomte grommelait qu'il n'avait jamais gagné au jeu ; ce n'était pas lui non plus. Les autres semblaient renaître à la vie, leur gaieté devenait de meilleur aloi, leur visage s'épanouissait. Ils respiraient, les infortunés !

Seul, le petit chevalier du Vernet, frêle enfant de dix-huit ans, orphelin élevé par une grand'mère qui l'avait nourri des plus bizarres superstitions, ne parlait pas et semblait fort impressionné.

Albéric demeura convaincu que le sort, donnant raison à Gaëtan, avait fait le plus mauvais choix possible.

— Maintenant, silence, messeigneurs, fit le comte. Silence, pour que nul ne tente de nous ravir notre gloire, ou du moins celle du mystérieux élu.

Il allait continuer, quand la porte du salon s'ouvrit. Tous se turent. Geneviève rentrait, accompagnée des deux pensionnaires de Sainte-Croix. Quand

elles apparurent en pleine lumière, un murmure admiratif se fit entendre.

Prévoyant le mécompte qu'éprouverait leur coquetterie féminine, en se trouvant soudain au milieu d'une réunion brillante, Mlle de Sérigny avait offert à ses jeunes amies de se rendre d'abord dans son appartement et d'y compléter leur parure avec ses dentelles et ses bijoux.

Ludovica, parée de sa robe blanche, seul luxe de toilette permis à Sainte-Croix, et de sa large ceinture rouge d'uniforme, n'avait accepté des offres de Geneviève qu'une sorte de mantille en dentelle noire, déguisant tout ce qui lui manquait du côté des artifices de la mode, et retenue sur son abondante chevelure brune par des épingles de corail.

Dans sa simplicité, la pauvre orpheline était belle. Plus d'une femme richement parée envia ce soir-là les grands yeux bleus rêveurs, le teint mat, les lèvres vermeilles de la jeune inconnue.

Berthe, qui avait consacré sa journée à combiner ses petites ressources, à essayer l'artistique coiffure alors en usage, enchantée de sa prévoyance, ne s'était pas fait prier pour compléter sa toilette à l'aide des mille riens que Geneviève mettait complaisamment à sa disposition. Un goût instinctif avait présidé à l'arrangement de tout cela. On ne reconnaissait plus en elle la pensionnaire, quand

elle pénétra dans le salon ; c'était déjà la femme du monde, bien novice encore, mais à qui son inexpérience prêtait un nouveau charme. Sa joie se reflétait sur son visage mutin, dans ses petits yeux vifs et spirituels. Elle rougit en entendant les flatteuses salutations qui les accueillirent. Ludovica ne comprit pas qu'on l'admirait aussi.

— Trois personnes ravissantes, trancha Gaëtan de Ponsac, faites pour briller ensemble sans s'éclipser mutuellement. Pas de comparaison possible entre la beauté grave et majestueuse de Mlle de Sérigny, la physionomie spirituelle et mobile de Mlle de Saint-Priest, et la grâce calme et quelque peu hautaine de cette jeune étrangère. Vous la nommez, vicomte ?

— Ludovica Lunghini, lui fut-il répondu.

— Ah ! Ah ! murmura le jeune homme, en lançant à son frère un coup d'œil malin.

Ce coup d'œil fut perdu. Albéric contemplait la réception qui était faite aux jeunes filles.

Le baron avait dû, bien à contre-cœur, si l'on en jugeait par le pli creusé entre ses sourcils grisonnants, venir au-devant des amies de sa fille. Etait-ce fatigue chez lui, ou bien effet des lumières et de l'éloignement ? Son visage parut au jeune Ponsac plus livide que de coutume.

Quoi qu'il en soit, M. de Sérigny s'inclina de-

vant l'humble orpheline, plus bas qu'il ne l'eût fait devant une femme de sang royal. Seulement, les paroles de bienvenue ne passaient qu'à grand'peine à travers ses dents serrées ; sa contenance était embarrassée, ses mouvements brusques et contraints. Le regard qu'il darda, durant deux secondes, sur Ludovica, avait une expression indéfinissable.

Il ne présenta les jeunes filles qu'à sa parente, Mlle Nathalie, et reprit aussitôt, dans une pose de lassitude, sa place au coin de l'âtre. Sa misanthropie allait-elle donc jusqu'à lui rendre pénibles ses faciles devoirs de maître de maison ?

De son côté, la jeune Italienne ressentit une impression de délivrance, quand la main nerveusement agitée du baron quitta la sienne. Elle redoutait cet homme. Jamais un mot de bonté n'était venu de lui à elle ; jamais il ne s'était prêté à l'un de ces entretiens dans lesquels on se courbe complaisamment jusqu'à d'enfantines intelligences. Souvent elle s'accusait d'injustice, elle se reprochait sa répulsion instinctive. Comment pouvait-elle craindre celui qui voulait être charitable envers elle ? Comment se faisait-il qu'elle n'aimât pas de toute son âme le père de Geneviève ?

La pauvre enfant n'avait point fini d'égrener le long chapelet des invisibles froissements. Mme

Ponsac, croyant devoir continuer son système de froideur, l'accueillit avec une politesse glaciale. En revanche, pour cacher son embarras, elle combla Berthe de compliments affectueux, et la retint auprès d'elle.

La jeune étourdie, se voyant encouragée, répondit aux propos de la marquise par d'aimables saillies. Tous ceux qui l'entendirent la déclarèrent charmante. Quelques gentilshommes se rapprochèrent; d'autres les suivirent peu à peu. La jolie pensionnaire, flattée de cet empressement, déploya une grâce et un esprit ignorés jusqu'alors, même par elle. Ses bons mots furent relevés, sa beauté fut délicatement louée : son premier pas dans le monde était un succès.

Si dans ce monde elle était inconnue, sa famille et sa fortune ne l'étaient pas. Tous connaissaient la mésalliance d'un pauvre Saint-Priest avec la fille unique d'un armateur millionnaire. On n'ignorait pas non plus qu'elle était orpheline, et que le chevalier de Saint-Priest, son grand'oncle et tuteur, la laisserait entièrement libre dans le choix de son époux. Aussi, que de rêves ambitieux furent faits autour d'elle ce soir-là !

Quant à Ludovica, elle s'estima trop heureuse en entendant la voix cassée de la vicomtesse de Gannat l'inviter à prendre place auprès d'elle.

Elle s'y installa bien vite, puis elle écouta patiemment la conversation de la vieille dame avec Mlle Nathalie et la douairière du Vernet. Il lui semblait que ce vénérable groupe était pour elle un asile ; elle jouissait d'y être oubliée. Malheureusement, elle avait en face d'elle le visage pâle du baron, qui, s'isolant de tous ses hôtes, regardait fixement devant lui, sans paraître rien voir, ni penser à rien.

Albéric, exaspéré de voir Mlle Lunghini délaissée, était sur le point de se diriger vers les douairières, au risque d'exciter la colère paternelle, lorsque e marquis s'avança vers lui, conduisant une jeune et riche veuve. Désireux d'échapper à un entretien que les projets bien connus de son père lui rendaient particulièrement odieux, il s'éclipsa par la porte-fenêtre juste au moment où le digne abbé Hamelin, son maître et son émule dans les questions scientifiques, allait l'aborder aussi.

M. de Ponsac, en voyant disparaître son fils, fronça le sourcil, hésita un instant, puis continua sa route. Le bon prêtre, lui, s'arrêta désolé devant la draperie encore agitée, et sans oser franchir ce léger rempart, il se livra à un monologue des plus tristes.

M. Hamelin, ancien précepteur du baron actuel, demeuré sans emploi depuis la mort du petit Ed-

gard, était un saint homme à l'âme simple, au cœur droit, à l'esprit cultivé. Pieux et savant, il faisait dire de lui qu'il se délassait du service de l'un de ses maîtres en servant plus activement l'autre. La vérité est qu'il savait concilier la religion et la science, et qu'il était vénéré de tous.

Parmi ceux qui l'aimaient et l'appréciaient le plus, Albéric était au premier rang. De son côté, le digne abbé, fier de l'affection et des progrès de son élève, lui avait voué une amitié spéciale. Que l'on juge donc de sa déconvenue, en voyant son jeune ami fuir à son approche, lorsque, depuis près de quinze jours, ils ne s'étaient point rencontrés.

— Faut-il le suivre, se demandait-il tout perplexe. Mais qu'a-t-il donc ? Ce n'est point un chagrin : il m'eût attendu pour me le confier... L'aurais-je fâché ? Peut-être. J'ai été un peu vif, je me le rappelle, en discutant avec lui l'origine de ce fameux spécimen marin. Il est vrai que j'avais raison ; mais la jeunesse de nos jours est si emportée, si susceptible !

Ses réflexions et les différentes causeries furent interrompues par quelques légers accords de harpe.

Pressée par mille sollicitations, Geneviève allait se faire entendre. Le baron l'écoutait toujours avec plaisir ; dès les premiers arpèges, elle vit s'é-

claircir son front.

Elle chanta avec beaucoup de goût et de sentiment, une romance qu'elle affectionnait. C'était la plainte naïve d'un cœur souffrant qui demande au Seigneur de le conduire par la main, loin, bien loin des humaines misères. Sa voix, peu élevée, était sympathique : elle fut couverte d'applaudissements mérités.

Quelques minutes après, le comte Gaëtan vint la prier de se faire entendre encore. Elle refusa, alléguant la fatigue, et lui conseilla, en riant, de porter à d'autres virtuoses ses instantes supplications.

Berthe, qui se souciait fort peu de faire critiquer son médiocre talent par cette même société qui admirait son esprit, trouva vingt prétextes ingénieux pour échapper au péril. Quelques jeunes femmes, priées à leur tour, refusèrent aussi de se faire entendre, pour des motifs analogues. Bref, Gaëtan revenait à la charge auprès de sa fiancée, lorsque celle-ci lui dit :

— Vous avez fait fausse route ; c'était là-bas qu'il fallait tenter le sort.

Et son regard lui désigna le groupe respectable au milieu duquel s'était blottie Ludovica. Le jeune homme, à qui Berthe de Saint-Priest avait complètement fait oublier sa timide compagne, s'em-

pressa de réparer son oubli.

Mais la démarche qu'il tentait était la dernière. Un pli amer contracta les lèvres de la fière et sensible orpheline, en écoutant les gracieuses paroles qui lui furent adressées, et un refus bien net y répondit.

Déconcerté, le comte regarda du côté de Geneviève. Celle-ci parlait à son père. Chose extraordinaire, une expression exactement semblable à celle de Ludovica passa sur les lèvres du baron ! Gaëtan n'eut pas le loisir de s'en étonner, car Geneviève était accourue à son muet appel.

— Tu te trompes, Ludovica, dit-elle de son plu ferme accent, quand son amie voulut lui affirmer qu'elle ne savait que des chants religieux, lesquels ne procureraient aucun agrément à ses auditeurs. Tu te trompes, ma chérie. Il est une vieille ballade que tu n'as pu oublier, et qui semble avoir été créée tout exprès pour ton talent.

— De quelle ballade veux-tu parler ? demanda Ludovica d'un ton de reproche.

— De la tragique et merveilleuse ballade de Sévig-le-Terrible, fit lentement Geneviève.

— La ballade de Sévig ? s'écria la douairière de Gannat. Oh ! quel contentement j'éprouverais à l'entendre ! Je croirais retrouver ma jeunesse. Vous vous rappelez, baron, du temps où nous vous écoutions !

La question s'adressait à M. de Sérigny, mais il ne parut point l'avoir entendue.

Ludovica dut céder, et permettre au comte de la conduire près de la harpe.

On l'admira de nouveau; elle était en cet instant plus touchante que jamais : une légère rougeur de mécontentement et de timidité s'unissait, sur son visage expressif, à l'air d'inspiration que lui donnait le premier contact des cordes harmonieuses.

— Avec sa blanche robe et sa noire mantille, murmura Gaëtan à sa fiancée, elle m'apparaît comme l'une de ces antiques muses, à la fois déesses et femmes, qui descendent ici-bas pour faire entendre aux mortels une tragique épopée; puis, secouant leur voile de deuil, elles s'envolent vers le séjour des dieux.

Melle de Sérigny le gronda doucement de ses tendances mythologiques ; mais si doucement qu'il sut, à n'en pas douter, que, planant de toute la hauteur de son noble caractère au-dessus des mesquines jalousies de son sexe, elle était charmée des flatteuses remarques dont son amie était l'objet.

Un demi-silence s'établit. Ludovica préluda, tout en enveloppant d'un rapide coup d'œil son auditoire attentif. A sa droite étaient les fenêtres du vieux balcon ; presque toute la société s'était groupée à sa gauche.

Au moment où elle allait commencer, quelqu'un dit à Mlle de Sérigny qu'il allait s'imaginer l'entendre encore, car le regard profond et calme de la belle étrangère avait avec son regard à elle une analogie parfaite. D'autres personnes affirmèrent qu'en effet rien n'était plus exact, et que la constatation de cette vérité était un fort gracieux compliment.

Geneviève répondait qu'elle l'acceptait comme tel, lorsque le baron, que l'on croyait plongé dans une de ses distractions habituelles, prit brusquement la parole.

— Vous lasserez-vous bientôt de prolonger notre attente, Geneviève? fit-il avec sévérité.

La jeune fille blémit. Néanmoins aucune trace de ressentiment ne parut sur son visage. Elle croisa tranquillement ses mains, et l'on vit même sur sa bouche un pâle sourire, qui disait à Ludovica de ne plus tarder.

— V —

Les souvenirs des anciens âges
S'éveillaient . . . . . .
La voix de l'avenir semblait se faire entendre
Dans ses discours pleins du passé.
(Victor Hugo. — Ode II).

La ballade de Sévig-le-Terrible était en vieux français. Ces mots anciens et facilement compréhensibles donnaient à cette œuvre un caractère d'antiquité et de sauvage énergie qui manquera, nous le craignons, à la traduction affaiblie, seul vestige de la légende que nous puissions offrir à nos lecteurs.

Un poétique exorde, les paroles du chanteur au seigneur dont il est l'hôte, en était le début.

« Je chante les malheurs et les fautes des pre-
« miers de ta race, ô très noble baron !... Écoute,
« afin d'écarter de ta route et de celle de tes fils
« l'ambition qui mène au crime ; écoute le chant du
« trouvère... Mais ne l'interroge point sur l'âge

« qu'avait le monde, à l'époque où vécut le grand
« chef du Nord. Qu'importe le jour, qu'importe
« l'année, quand des siècles ont passé ?

Un récitatif, à notes répétées et tremblantes, ne ne s'élevant que pour retomber aussitôt, rendait admirablement bien le sens craintif et prophétique des premières strophes. Après ce récitatif, la musique croissant en force et en harmonie, exprimait énergiquement le dédain de la vie, les impuissantes colères ; puis, se calmant par degrés, elle arrivait à la sereine douceur d'un hymne de paix.

« Contrées du centre des Gaules, vaillants fils
« des Arvernes, vous jusqu'alors à l'abri des bar-
« bares, faites silence et tremblez !

« Entendez-vous ce bruit sinistre, ce sourd gron-
« dement ? Oui, c'est un torrent encore, mais non
« plus celui qui l'an passé dévasta vos plaines.
« Quand le fleuve débordé vous menace, il est un
« refuge sur la montagne ; mais quel lieu peut être
« un refuge contre ces flots multiples, contre ce
« fleuve humain ?

« Tremblez, Gauloises aux yeux bleus, aux che-
« veux d'or ! L'indomptable race qui est née de vous
« va trouver un maître ! Vos époux et vos pères
« tomberont sous le fer de l'envahisseur. Vos en-
« fants traîneront la chaîne honteuse de l'escla-
« vage.

« Le prophète a dit vrai : Aux armes, fils des « Arvernes, et montrons à l'homme du Nord ce que « peut-être il ignore : comment un peuple sait « mourir....

« Lâches, ils ont moissonné la fleur de notre « jeunesse ! Sévig est à leur tête, Sévig l'Impitoya- « ble ! Écoutez le cri que répète l'écho du champ « des morts ; il a dit : Malheur aux vaincus !

« Malheur à toi, ô conquérant féroce !

« Crois-tu donc aux pactes éternels avec la « victoire ? Entends-tu les hurlements des mères, « les malédictions des viellards, les hontes que « te jette la voix balbutiante des enfants ? Quoi, « tu vas assouvir ta rage sur ceux qui sont restés « sans défenseurs ? Malheur à toi, Sévig !

« Sourd aux cris de la douleur, il avance. Le « deuil et la dévastation marquent sa trace. Il « ordonne d'écarter d'importunes suppliantes. Il « avance encore. Soudain on le voit pâlir.

« Quelle femme est à ses pieds ? Tressaillez d'es- « pérance, filles des Gaules. Le guerrier implaca- « ble hésite, son bras s'abaisse avant d'avoir frap- « pé, s'abaisse devant Norva. Norva, la plus belle « et la première d'entre vous, que des vainqueurs « infâmes voulaient arracher à son père, au vieux « chef Ethelgard, tout sanglant de blessures glo- « rieuses.

« Ainsi qu'aux tourbillons furieux du septentrion « succède sans transition une tiède brise, venue des « contrées où le soleil luit toujours, ainsi se trans- « forme le mâle accent de Sévig. Il a relevé sa cap- « tive, et son front orgueilleux s'incline devant « elle.

« — Si tu voulais, ô Norva, plus que tu m'implores « je te donnerais. Oui, je puis te donner plus que la « liberté de ton frère, plus que la vie du vieux chef, « plus que ta vie et ta liberté à toi. De ce peuple « qui pleure, je puis changer les larmes en cris « d'allégresse, je puis lui rendre ses lois et ses « dieux. Mais il faudrait... Ah ! sais-tu quel gage « sacré j'exige pour oublier mes haines ? Il faudrait « que Norva devînt l'épouse de Sévig.

« Le guerrier a cessé de parler, et il attend en « tremblant. Dans le cœur de Norva, les voix gé- « missantes de la foule viennent se confonder avec « une autre voix mystérieuse.

« Paix, vieilles contrées gauloises. Vous vivrez ! » Ainsi finissait le premier chant.

Un tonnerre d'applaudissements couvrit le son des derniers accords ; chacun s'empressa autour de la jeune virtuose.

Celle-ci froide, indifférente, légèrement penchée sur sa harpe, où ses doigts couraient distraitement, n'entendit ni applaudissements ni éloges ; du moins

elle ne sembla pas y prendre garde.

Bientôt son instrument résonna de nouveau, imitant cette fois les sons champêtres d'une musette d'Auvergne. On fit silence, le second chant commençait.

« Belles vallées des Arvernes, soyez témoin des
« innocentes joies, répétez les cris d'allégresse de
« tout un peuple. La paix règne. Huit fois la lune
« a montré aux cieux son arc d'argent, depuis que
« Sévig a déposé sa lance, et que le doux chant
« d'hymen a été dit pour Norva.

« Pourquoi gémissez-vous, femmes aux yeux
« bleus, aux cheveux d'or des Gaules? Les morts
« bien-aimés reposent paisiblement à côté des os-
« sements de leurs pères. Souriez pour les vivants.

« — Trahison ! trahison ! se répètent l'un à l'autre
« les échos des collines. Le sort du vaincu sera
« jugé encore.

« L'époux de Norva n'est plus !

« Il n'est point tombé comme tombent les guer-
« riers. Au milieu du festin, la coupe à peine vidée
« s'est échappée de sa main défaillante. Sept jours
« durant, Norva a refusé de croire la vie à jamais
« exilée de ce corps. Enfin, on a scellé la pierre du
« tombeau.

Ici, Ludovica s'arrêta un instant, brisée de fatigue; sa voix de contralto, si douce à la première

strophe, était descendue, pour la dernière, jusqu'aux tons les plus graves. On n'osa point marquer cette courte halte par des applaudissements. Un frisson avait parcouru l'assemblée, lorsque d'un accent lugubre, la jeune fille prononça ces paroles :
« On a scellé la pierre du tombeau . »

Presque aussitôt, d'ailleurs, elle reprit :

« A qui profite du crime l'injurieux soupçon ?
« Car c'est par un crime que Sévig a péri ! Que sur
« toi se répande l'opprobre, en flots brûlants com-
« me la lave des volcans de Gergovie. Sois
« maudit, toi autrefois le plus brave après lui, toi
« le spoliateur de l'héritage du fils de Norva, toi
« que Sévig nomma aussi son fils !

« Pour ton éternel honneur, saint amour filial,
« disons la vérité. L'ambitieux meurtrier ne fut
« souillé que d'ingratitude : il ne tenait au grand
« chef que par les liens de l'adoption.

« Mais c'est en vain que les vaincus font pleu-
« voir les malédictions sur lui. Sa fidèle armée les
« décime, il se rit de leur impuissance.

« Le jour de la vengeance viendra ! Le jour de
« la vengeance est venu ! Les dieux se lassent en-
« fin.

« L'assassin, saisi de folie, court pieds nus sur un
« sol glacé. Vainement, ses serviteurs essayent de
« le retenir. Il va, il va, invinciblement attiré.

« Il arrive au lieu où s'élèvent aujourd'hui tes
« tours, ô puissant baron qui m'écoutes ! Là est le
« tombeau de Sévig, ton ancêtre et son bienfaiteur.

« Là, une puissance inconnue l'arrête.

« Pourquoi trembler ? L'unique témoin du crime,
« la victime, n'est plus...

« Elle n'est plus ! Et les murs sans issue du sé-
« pulcre s'entr'ouvrent, et un pâle spectre appa-
« raît ! »

L'assistance écoutait palpitante , quand un bruit inattendu, rendu terrible par le profond silence qui régnait alors, et par les émouvantes péripéties de la ballade, se fit entendre. Le chant cessa. Chacun interrogeait son voisin avec inquiétude. Quelques superstitieux crurent un moment avoir ouï le fracas *des murs sans issue qui s'entr'ouvraient.*

Seule, Mlle Nathalie, assez indifférente à la musique et à la poésie, avait vu le simple incident qui venait de se produire.

M. de Sérigny, que ce chant paraissait vivement contrarier, s'était levé eu entendant décrire la folie et la fuite de l'assassin ; puis tout à coup, par un mouvement d'une violence inouïe, après avoir fortement pressé son front dans ses deux mains, il avait rejeté ses bras en arrière, et l'un d'eux, avant de retomber, atteignit un vase précieux qui se brisa en mille pièces sur le marbre du foyer.

Furieux de sa maladresse, confus de se voir le point de mire de tous les regards, le baron acheva de pulvériser sous son pied les fragments de cristal ; puis, se calmant subitement, il poussa les débris dans la cheminée, se rassit, et engagea Geneviève à faire continuer cette *délicieuse ballade*.

— Vos vieux souvenirs se réveillent et vous troublent, cher baron, remarqua le bon abbé. Ha ! ha ! ha ! Je comprends cela... Je crois entendre encore votre fraîche voix de quinze ans nous traduisant avec énergie toutes ces scènes. En écoutant Mlle Lunghini, je croyais vous écouter... N'êtes-vous pas de mon avis, Madame ? demanda-t-il à la vicomtesse de Gannat. Hélas, il n'y a plus ici que nous deux qui puissions parler de ce temps-là.

La douairière trouva qu'il avait raison, tandis que M. de Sérigny, secrètement irrité, semblait vouloir tordre sous ses doigts le bras sculpté de son fauteuil.

— Faites-moi grâce de vos souvenirs, l'abbé, dit-il, n'exhumez pas cette vieille poussière devant une jeune assemblée.

— Allons, allons, reprit le digne prêtre avec sa paternelle bonhomie ; ne faisons pas le modeste, cher enfant. Si je dis que la voix de Mlle Lunghini

a le même timbre et la même netteté d'accent que la vôtre, je ne vous loue pas seul dans cette comparaison. Les succès de jeunesse font toujours plaisir. Je me souviens encore. . .

M. de Sérigny était à bout de patience. Geneviève se hâta de faire un signe à Ludovica.

Dès qu'elle eut préludé, quelques personnes vinrent la prier de reprendre les trois dernières strophes.

Elle y consentit, et les redit avec une force nou velle. L'auditoire entier se retrouva dans cette phase de curiosité et d'effroi d'où on l'avait si inopinément arraché.

« Il arrive au lieu où s'élèvent aujourd'hui tes
« tours, ô puissant baron qui m'écoutes ! Là est le
« tombeau de Sévig, ton ancêtre et son bienfaiteur.

« Là, une puissance inconnue l'arrête.

« Pourquoi trembler ? L'unique témoin du crime,
« la victime, n'est plus....

« Elle n'est plus ! et les murs sans issue du sé-
« pulcre s'entr'ouvrent, et un pâle spectre apparaît.

« Et près de lui vient se ranger un adolescent
« intrépide, réunissant sur son visage la mâle fier-
« té de Sévig à la beauté de Norva.

« La main glacée du spectre se pose, lourde
« comme un bloc de glace, sur l'épaule du meur-
« trier, qui chancelle et tombe à genoux.

— Que ta race soit retranchée de la terre ! Toi « qui frappas, sois frappé à ton tour.

« A peine l'ombre de Sévig a-t-elle parlé, que « l'éclair brille, le sol s'ouvre ; un abîme de feu en- « voie dans les airs les tourbillons d'une épaisse « fumée.

« L'assassin a vécu...

« Écoute encore, très haut seigneur, et que ton « attention ne se lasse point : le jour où le jeune « Sévig a régné, le fantôme a revu sa tombe ; mais « l'issue, dit-on, y est restée.

« Chaque année, quand renaît ce jour, le dix- « neuviève, affirme la tradition, après celui où le « Christ-Rédempteur a vaincu la mort, Sévig est « libre de revoir le ciel bleu.

« Malheur alors à celui qui a trahi les divines « lois de la reconnaissance, malheur à ceux qu'une « vaine curiosité jette sur son passage ! A eux « tous, malheur ! Mais espoir au cœur souffrant, « qui en ce jour lui confie sa peine amère. Espoir « à celui qui aime, à celui qui pleure, et qui ja- « mais ne dévia de l'étroit sentier de la vertu. Ton « ancêtre, ô toi pour qui le trouvère a chanté, est « toujours puissant et redoutable. »

La chanteuse se tut. Ses doigts agiles effleuraient encore la harpe, dont les sons allaient s'affaiblissant par degrés. Les femmes frisson-

naient. Une émotion que les paroles ne sauraient exprimer avait couru dans tous les rangs, à l'audition des dernières strophes, dans lesquelles les notes vibrantes prêtaient leur force à des paroles terribles. Un instant tous les yeux contemplèrent la chanteuse inspirée, comme s'ils avaient vu en elle la déesse de la vengeance.

Cette émotion ne pouvait guère se prolonger; chacun en triompha. Le morne silence fit place au bourdonnement joyeux; et Ludovica se vit entourée, remerciée, adulée.

Un seul demeura sous le coup de cette émotion poignante, un seul resta frémissant et troublé, se redisant à voix basse les phrases sinistres ou consolantes qui avaient frappé son oreille.

C'était le savant et raisonnable Albéric.

Le balcon où il s'était réfugié dominait les anciennes fortifications de Sérigny. Pendant que se déroulait l'émouvante ballade, le jeune homme, tout préoccupé de la conversation qu'il venait d'avoir avec ses amis, contemplait fixement la tour Maudite, plus sombre que le brumeux horizon. Peu à peu il en arrivait à ne plus dédaigner les terreurs de l'ignorance. Par degrés même, son imagination peupla de spectres ce lieu désert, où s'élevait jadis le tombeau de Sévig.

Une sorte d'hallucination, de vertige, l'envahit.

Les nuages lui parurent autant d'ombres funèbres Du milieu des ruines surgit le fantôme gigantesque du chef barbare.

— Je deviens fou, se dit le jeune homme; il faut que je réagisse contre ces sottes impressions; il le faut absolument.

Il se retourna, et fit un pas pour regagner le salon, puis s'arrêta comme pétrifié.

Sur le mur extérieur de ce salon, un peu au-dessus de la porte qu'il allait franchir, il vit...

Il vit une ombre, dont la forme rappelait celle d'une main énorme, se dessiner nettement sur un fond lumineux.

Cette main de géant glissa vacillante, semblant écrire sur le vieux mur la sentence fatale qui frappa le roi Balthasar au milieu de ses plaisirs.

Vivement intrigué, Albéric, faisant sur lui-même un violent effort, chercha une cause humaine au fait qu'il venait d'apercevoir. Bientôt, en sondant l'obscurité, son œil découvrit une faible lueur qui s'échappait d'une meurtrière de la vieille tour.

Il comprit alors qu'une main s'interposant entre la lumière et cette ouverture, avait pu apparaître, démesurément grossie, sur un mur placé en face.

Satisfait de cette découverte, il se lança dans un autre ordre d'idées. Comment un être vivant osait-il parcourir, à cette heure, ce lieu maudit et

abandonné ? Que se passait-il donc dans cette vieille tour, dont la peur gardait si bien l'entrée ? Quel mystère se cachait sous ces voûtes ?

Cet original de vicomte croit qu'il y a un fond de vérité dans toutes ces histoires, pensait Albéric, et il ne manque pas de finesse. Qui sait si quelque bandit, profitant de la terreur générale, n'a pas établi là son repaire ? La sûreté des châtelains est menacée peut-être, et Gaëtan a été bien inspiré en proposant son extravagante entreprise. Quel malheur que le sort ne m'ait pas choisi pour l'exécutr ! J'eusse été heureux de me dévouer... Mais, j'y songe, qui m'en empêcherait ?

Pendant que le cadet de Ponsac se livrait à ses réflexions, son frère aîné discutait agréablement avec Mlle de Saint-Priest.

La coquette enfant possédait d'instinct l'art de plaire. Toujours gracieuse, elle savait sans effort être séduisante. L'unique chose qui lui manquât, cet aplom que donne une longue fréquentation du monde, mettait comme une auréole de naïveté à son front de seize ans.

La controverse qu'elle soutenait contre le comte de Ponsac, avait pour sujet la vie de province et celle de la capitale. Gaëtan défendait la première, qui allait devenir la sienne après son mariage avec Mlle de Sérigny

Mais, pour la défendre, il avait beau parler de liberté, de vassaux, de distractions champêtres, etc. tout cela sonnait faux, et Berthe, en faisant remarquer avec malice le désaccord flagrant qui existait entre les paroles et les goûts bien connus de son adversaire, avait déjà presque gagné sa cause.

Quant à elle, elle ne rêvait que Paris, la cour, le faste, les grandeurs. Même elle prétendait voir, autour du nom qu'elle daignerait porter, quelques rayons de gloire. Par sa fortune, sa grâce et sa beauté, elle se sentait capable de briller au premier rang, et sa complaisante imagination l'y transportait d'avance.

Après avoir été vingt fois tenté d'approuver cette éloquente plaidoirie, Gaëtan finit par mettre bas les armes, en concluant que Mlle de Saint-Priest avait de bons motifs pour parler ainsi. Déjà, en effet, on pouvait juger de ce que serait la femme du monde, par ce que révélait la simple pensionnaire. Ceci était mis, pour parler le langage de l'époque, en termes fort galants. Berthe rougit, sourit, et déclara gaiement l'incident clos.

Mlle de Sérigny, silencieuse, observait tout. Son calme regard allait du comte de Ponsac à Mlle de Saint-Priest, puis à Ludovica, très entourée depuis la ballade, et involontairement charmée de cet empressement.

Alors il advint qu'elle se demanda tout bas, avec une secrète amertume, quels cœurs elle eût brisés en allant vivre à Sainte-Croix.

Quels cœurs? Ceux de Gaëtan, de Ludovica?

Oh ! non pas ! Comme ils se fussent vite consolés!

Mais à côté d'elle est assis son père, singulièrement ému depuis que l'étrangère a chanté. Comme il est pâle, défait, comme il a l'air souffrant ! Ne dirait-on pas que, lui aussi, il a entrevu quelque ombre menaçante ?

— Lui seul m'eût pleurée ! se dit la noble jeune fille, pleine de tendresse et de pitié ; lui seul a besoin de moi, et pour lui seul je demeure !

Le malaise du baron était si visible, que ses hôtes s'en aperçurent et commencèrent à se retirer. Les familles de Ponsac , du Vernet, de Gannat avaient leurs appartements préparés au château; les autres demandèrent leurs équipages. Mlle Nathalie se chargea de conduire les pensionnaires de Sainte-Croix jusqu'à leurs chambres. Le bon abbé Hamelin s'attacha aux pas du comte Gaëtan.

Le baron et sa fille restèrent ensemble.

M. de Sérigny se promena d'abord durant quelques minutes, dans toute la longueur de la vaste pièce ; puis s'arrêtant près du balcon, il appela Geneviève d'un geste impérieux.

— Partirez-vous demain avec Mme la vicomtesse

de Gannat pour le pèlerinage de Sainte-Procule ? lui demanda-t-il.

Geneviève répondit avec une certaine hésitation :

-- Mais je ne sais trop... Le temps ne s'annonce-t-il point comme devant être mauvais ? M. Hamelin, tout à l'heure, nous prédisait une pluie abondante.

— Et cela suffit pour vous faire renoncer à votre projet ? s'écria le baron, d'un air sardonique. Parlez-moi du temps, ajoutez-y quelque autre motif aussi plausible, et j'arriverai à comprendre que votre pieux dessein n'était qu'un vain caprice ! Je ne vous croyais pas d'humeur changeante, ma fille . . . Mais toutes les femmes se ressemblent.

— Mon père, fit Geneviève avec beaucoup de respect et non moins de dignité, veuillez m'entendre : je pensais tout au plus à un retard de quelques heures ; mais, si vous le préférez, nous partirons dès l'aube.

—Oui, oui, c'est cela, très bien, conclut-il vivement.

Il ajouta, pour expliquer son insistance :

— Ces jeunes filles vous ont été confiées, Geneviève. Il ne faut pas qu'un retard volontaire mécontente mon vieil ami, le chevalier de Saint-Priest, et Mme l'abbesse. Et à ce propos, un mot encore,

ma fille. Je trouve peu convenable que cette jeune orpheline paraisse ainsi dans le monde sans protecteurs. Ou elle y sera oubliée, et c'est une humiliation pour ses amis, ou bien on pourrait se permettre à son égard des compliments équivoques.

— Rassurez-vous, mon père, répondit Geneviève. Après le célébration de mon mariage, Ludovica nous quittera. Mère Madeleine-Marie l'exige, et suppose que cette fête sera l'adieu de la chère enfant au monde, si quelque circonstance providentielle ne ...

— Vraiment ! interrompit M. de Sérigny, elle s'enferme dans le cloître ? Elle refuse vos dons ? Elle abandonne les espérances que vous lui aviez fait concevoir ? Tout est bien ainsi ; oui, tout est bien... Le devoir, ou plutôt l'acte charitable se trouve accompli : l'orpheline se condamne volontairement. C'est bien volontairement, n'est-ce pas, Geneviève ?

— Mme l'abbesse l'ignore encore. Plus tard, si vous me le permettez, mon père, je vous apprendrai...

— Non, dit le baron, ne m'en parlez plus jamais ! Sa destinée est fixée ; la vôtre va l'être irrévocablement. Devant les réels événements de la vie, les vains projets s'effacent. Bonsoir, ma chère enfant , continua-t-il avec une expansion inac-

coutumée, et bon voyage; car je ne vous reverrai pas demain matin. Une affaire m'oblige à quitter le château avant le jour. Que votre pieuse excursion s'accomplisse en paix, et priez, oh! priez beaucoup pour votre père, ma Geneviève. Adieu.

Il la baisa au front et s'éloigna. Au moment où tous deux sortaient du salon, Gaëtan y rentrait avec l'abbé Hamelin, qui ne le quittait pas plus que son ombre.

— Mais où diable — je vous demande pardon, l'abbé — où voulez-vous que nous retrouvions mon frère? A quelle chasse vous me faites participer? Allons, décidément nous avons perdu ses traces.

— Oui, grâce à vous, répliqua le digne homme, qui, comme tout le monde, témoignait une indulgence excessive à l'écervelé Gaëtan. Vous ne pouviez donc pas vous dispenser de faire l'aimable auprès de la partie féminine de la société? Vous m'aviez pourtant promis votre concours en cette affaire.

— Mais avouez, riposta le jeune homme en riant toujours, que se conduire en galant chevalier vaut bien la scène de réconciliation que vous vous préparez à jouer avec le cher Albéric. Ah! mon vertueux ami, que vous êtes bien de l'ancien temps! Croyez-moi, allez plonger votre tête accablée de remords dans vos moëlleux oreillers; pour ma part, j'irai en faire autant.

— Il est peut-être là-bas, insista le pauvre abbé, en montrant la porte du balcon.

— Prenez-vous mon frère pour un oiseau de nuit ? Oser le soupçonner de nicher dans ces vieilles pierres !

— Il y a passé toute la soirée, remarqua M. Hamelin.

— Bah ! Vous en êtes sûr ? Mais alors que n'êtes-vous allé le rejoindre, pour opérer solennellement votre réconciliation sous la voûte azurée ? Vous avez perdu là, sachez-le bien, un cadre éminemment poétique pour votre tableau.

— Gaëtan, vous raillez ; je suis pourtant très sérieux, moi.

— Parbleu, je le vois bien !

Et il riait de plus belle.

Mlle de Sérigny, qui s'était attardée à donner quelques ordres, passa en ce moment près d'eux. Le jeune comte ne manqua pas de lui exprimer ses vœux ardents pour son heureux voyage.

M. Hamelin parla ensuite du mauvais temps probable ; il s'étonna de l'insistance du baron à l'endroit du pèlerinage ; mais, avec la foi naïve et forte qui débordait de son cœur, il attribua tout simplement cette circonstance à un miracle de la grâce.

Usant de ses droits de fiancé, Gaëtan accompa-

gna Geneviève jusque chez elle, puis il vint retrouver son vieil ami.

Une pluie torrentielle commençait à tomber. Indifférent à ces rafales humides, ne les sentant même pas, le front dans ses mains, les coudes appuyés sur la pierre moussue, Albéric restait immobile.

Et, à côté de lui, le bon prêtre tout déconcerté de n'obtenir aucune réponse à ses affectueuses paroles, recevait stoïquement l'averse.

— Etes-vous complètement fous ? s'écria le comte en les apercevant. L'abbé ! Albéric ! Ayez l'obligeance, si ce n'est pour vous que ce soit pour moi, d'échanger vos explications sur un terrain un peu plus sec. Entendez-vous, mon vénérable cadet ?

— Qu'est-ce ? Que me veut-on ? fit brusquement Albéric, avec l'effarement d'un homme réveillé en sursaut. Ah ! c'est vous, mon frère ? Laissez-moi, je vous en prie !

— Au moins, reprit le comte en l'entraînant dans le salon, choisissez-vous une solitude à l'abri de l'orage. Mais quelle mouche vous a piqué, mon très sage frère ?

— Laissez-moi, vous dis-je ! Au revoir ; je vais donner l'ordre de seller mon cheval.

— Bon, en voilà une idée ! Partir à cette heure, et d'un temps pareil ? Voyons, mon cher Albéric, continua-t-il affectueusement, parlez. Nous sommes

vos deux meilleurs amis. Pourquoi partir : qu'y a-t-il ?

— Oui, mon pauvre enfant, se hâta d'ajouter l'excellent M. Hamelin, épanchez-vous sans crainte. Gaëtan et moi, nous ferions tout au monde pour vous consoler, pour vous venir en aide.

— Merci, murmura le jeune homme ; vous êtes de vrais amis, je le sais. Mais tout dévouement m'est inutile : la fatalité...

— La fatalité ? interrompit sévèrement le prêtre.

— Quel nom voulez-vous que je lui donne, à cette puissance qui m'opprime, qui me ravit le bonheur ? Si vous la nommez Dieu, c'est un Dieu cruel.

— Ah ! ah ! dit le comte, je comprends... La belle Italienne veut s'enterrer dans le cloître, m'a-t-on dit, et mon très honoré père a nettement déclaré qu'il n'y mettait aucune opposition. Est-ce bien cela, Albéric ?

Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

— Etes-vous certain que Mlle Lunghini ait pris cette résolution extrême ?

— Oui. Tout à l'heure, sans le vouloir, j'ai entendu M. de Sérigny l'affirmer.

— Acceptez-vous mon concours, frère ? reprit Gaëtan après quelques instants de réflexion. Dites un mot et je vous sauve.

— Vous ? exclama le cadet incrédule.

— Moi-même ! Ecoutez.

L'abbé voulut parler de résignation, d'espoir...

— Chut ! fit le comte, de ce ton badin dont en nulle occurence il ne savait se départir. Repassez encore votre homélie, l'abbé, et veuillez nous attendre cinq minutes.

Il tira son frère à l'écart, et l'entretint à voix basse avec beaucoup d'animation. Albéric s'indigna d'abord, puis il écouta sans mot dire, se permettant à peine une ou deux objections. Enfin, quand ils se rapprochèrent, l'attitude de Gaëtan annonçait le triomphe de son idée.

— Soyez tranquille, disait le comte, je serai avec vous et j'en ai vu bien d'autres. Voici encore notre vieil ami, qui est tout disposé à vous rendre service ; il vient de vous jurer de faire tout au monde pour vous. L'avez-vous dit, l'abbé ?

— Certes, répondit vivement le bon prêtre, pour conserver l'amitié de ce cher enfant, pour le voir aussi heureux que possible, il n'est rien que je ne sois prêt à tenter... toujours selon ma conscience, bien entendu.

— Donc, rien de plus simple. L'abbé est avec nous, le chevalier de Saint-Priest est un galant homme. J'ai quelques fidèles serviteurs, rompus aux embuscades de la capitale. Le site seul est changé.

— Bien, fit Albéric, vous êtes de vrais amis.

Mais c'est affreux... Qui m'eût dit qu'il faudrait en venir à une telle extrémité ?

— Demain, au point du jour, recommanda Gaëtan.

— Je serai prêt, assura son frère en s'éloignant.

— Hein, que se passe-t-il ? demanda M. Hamelin. Je ne comprends pas....

— La charmante aventure ! s'écriait le comte tout joyeux. Je craignais de m'ennuyer mortellement ici, et le temps va s'écouler comme à plaisir. Pauvre garçon, est-il amusant avec ses scrupules Heureusement que j'ai de l'audace pour deux. Au demeurant, l'action est louable. Albéric, cette ravissante étrangère, Geneviève elle-même vont être pénétrés de gratitude. Gare, par exemple, certaine colère ! Ah bah ! ce serait la première fois.

— M'expliquerez-vous enfin ?... dit M. Hamelin.

— Rien ce soir, mon cher abbé ; seulement, si vous aimez mon frère, demain matin, à cinq heures, vous serez debout pour nous faire l'honneur de partir avec nous.

— Et pour aller où ? interrogea-t-il.

— Oh ! tout simplement à Ponsac. Là, nous aviserons. A demain, mon digne ami, et faites de beaux songes.

Puis, enchanté de lui-même, l'élégant étourdi prit le chemin de son appartement. Peut-être fut-

il le seul, parmi les personnages de ce récit, qui jouit cette nuit-là d'un sommeil paisible, sous le s vieilles voûtes de Sérigny.

— VI —

D'autres courent à Dieu sans regarder le monde,
Comme un oiseau dans l'air s'élance à son réveil,
Comme un fleuve à la mer, comme le cerf à l'onde
Comme un aigle au soleil.
(Marie Jenna. *Harmonies poétiques et religieuses.*)

En examinant le lendemain l'état du ciel, Geneviève devint plus incertaine que jamais au sujet de son excursion ; mais, dans la matinée, la pluie ayant cessé de tomber, elle fit tout disposer pour le départ.

La distance qui sépare Sérigny de Gannat n'est pas considérable ; seulement, on partit trop tard, et comme le carrosse de voyage n'avançait qu'avec lenteur sur ces routes argileuses, détrempées par la

pluie, on n'arriva à Gannat que vers le milieu de l'après-midi.

Par bonté d'âme, Mlle de Sérigny insista pour que l'on s'acheminât immédiatement vers l'ermitage avant d'aller à Saint-Priest. La demeure seigneuriale où la vicomtesse leur offrait l'hospitalité était pauvre, nue, délabrée, et Geneviève ne l'ignorait pas.

Elle obtint gain de cause. A sa grande satisfaction, et à celle plus grande encore de la douairière, on prit le chemin de la gracieuse vallée sanctifiée par le séjour de sainte Procule.

Des nuages grisâtres dérobaient le soleil, le terrain était défoncé, l'air froid; néanmoins, le pèlerinage s'accomplit à pied. Le carrosse partit au pas; il devait, suivant les ordres reçus, attendre le pieux groupe sur la route de Saint-Priest.

Berthe semblait avoir pris à tâche de distraire ses amies du silence méditatif qu'elles s'imposaient; un rien excitait sa verve intarissable : le vent qui s'engouffrait sous leurs mantes, le chevreau bondissant qui traversait le sentier, suffisaient à lui fournir mille prétextes d'originales plaisanteries, dont personne autour d'elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

Désireuse de mettre un terme aux réflexions et aux éclats de rire de l'étourdie, Mlle de Sérigny

pria le vicomte de leur donner quelques détails sur la légende de sainte Procule.

Avec empressement, M. de Gannat se mit aussitôt à leur narrer cette tragédie sacrée.

« Il existait dans cette province dont fait partie le ville de Rodez, dit-il, une famille plus noble que toutes les autres. Son nom ? Ne me le demandez pas ; si je l'ai su, je l'ai oublié. Le siècle où elle vivait ? Confondu dans les brumes du passé avec ceux qui l'ont précédé ou suivi. Aussi, vais-je tout simplement vous répéter ce que nous disait hier Mlle Lunghini : « Qu'importe le jour, qu'importe l'année, puisque des siècles ont passé ?

« Admettons, si vous le voulez bien, le douzième siècle, l'époque des croisades, de la chevalerie, des grands héroïsmes : le vrai moyen âge, en un mot. Donnons au chef de cette famille le titre de comte, auquel peut-être il a effectivement des droits, et disons tout de suite, pour ne plus avoir à y revenir, que Procule, l'unique héritière des biens et des honneurs de cette opulente et glorieuse famille, avait été comblée de tous les dons de l'esprit et du cœur, en même temps que de ces avantages physiques qu'estime la foule ignorante, mais que savent dédaigner les sages.

« Procule avait atteint l'âge où s'épanouit la radieuse fleur de la jeunesse. N'exigez pas son por-

trait. L'eussé-je vue, je n'en serais pas moins incapable de vous détailler les traits divers qui constituaient ce modèle de toutes les vertus. L'histoire affirme qu'elle était belle : cela doit vous suffire.

« Or, il advint qu'un chevalier, sans doute aussi de haut lignage, mais qui n'est connu que sous le nom de Gérand, ouït vanter par la renommée cette adorable créature, et en devint épris.

« La recherche fut agréée. Le comte, heureux de voir sa maison s'étayer d'un tel appui transmit à sa fille les vœux de Gérand et la sanction qu'il leur donnait. Toujours soumise jusqu'ic à l'autorité paternelle, il est hors de doute que Procule va acquiescer aux désirs de son père avec un modeste résignation, non dépourvue peut-être d flatteuses espérances. Mais, ô surprise ! Pour l première fois, son obéissance filiale est en défaut Stupéfait, le comte entrevoit la résistance.

« La comtesse aura raison de ce caprice d'enfant, pense-t-il. Et il impose silence à son courroux.

« Nul n'en aura raison, ni sa mère, ni personne. Tout échoue : prières, ordres, emportements, voire même les accents passionnés du chevalier, appelé comme dernière ressource pour plaider, à grand renfort de protestations éloquentes

de soupirs plus éloquents encore, sa cause dès longtemps jugée au tribunal de ce jeune cœur.

« Procule n'a qu'une réponse : « Je ne le puis, Dieu ne le veut pas. »

« En effet, un vœu l'a liée à lui dès l'âge le plus tendre. Elle ne s'appartient plus, et croirait se parjurer en contractant une alliance humaine.

« Le comte, irrité, ne goûte aucune des raisons de sa fille : l'honneur qui doit rejaillir sur son nom, la honte de céder, la parole qu'il a donnée à Gérand, tout l'entraîne loin des voies miséricordieuses. Il annonce que ses volontés seront accomplies. La mère affligée peut sécher ses larmes, le fier chevalier calmer son déplaisir : l'hymen aura lieu, il l'ordonne !

« Le silence avec lequel Procule accueille son arrêt, paraît être d'un favorable augure. La somptueuse demeure se pare de tentures éclatantes s'emplit d'une foule joyeuse et frivole, toujours prête à former le cortège de la fortune, de la puissance, du bonheur.

« La fiancée ne dit rien. Elle laisse passer, devan ses yeux distraits, les étoffes précieuses, les chefs-d'œuvre de bijouterie ciselée, tous les trésors dont on la comble, sans les admirer, mais sans les repousser. On croit qu'elle se soumet. Nul ne cherche à découvrir si un secret espoir lui dicte

sa conduite, si quelque grand projet ne s'élabore point derrière ce jeune front calme et pensif.

« Le château retentit du bruit des tournois et des fêtes.

« Un soir, la veille du jour solennel, Procule, se dérobant à la surveillance dont elle est l'objet, va, seule avec une fidèle suivante, chercher un peu de solitude dans le parc. Un prétexte éloigne la suivante. Celle-ci prend à peine le temps d'exécuter l'ordre de sa maîtresse, et court la rejoindre. Elle arrive à l'endroit ombragé où elle a laissé la jeune fille. Elle la cherche, elle l'appelle, elle explore ces lieux. Rien ! Toute tremblante, elle rentre,elle s'informe. Personne n'a vu Procule... Procule a disparu !

« Son père et Gérand trouvent promptement une expression plus exacte : « Elle s'est enfuie, » répètent-ils désespérés, « pour échapper à son hymen. »

« La consternation accable tous les cœurs, sauf celui du chevalier, chez qui l'amour dédaigné menace de se transformer en haine : furieux, il profère à son tour un serment :

« Par Notre-Dame, dit-il devant tous, je jure de ramener Procule, morte ou vivante, dans ces murs.

« On l'approuve, il part.

« Voyez-vous, continua le vicomte, en montrant aux jeunes filles le charmant paysage qui commençait à se dérouler sous leurs yeux, voyez-vous ces collines à la base granitique, au sommet verdoyant? Voyez-vous cette fraîche vallée, et le ruisseau qui serpente au fond? Couvrez, par l'imagination, ces éminences de bois touffus, et vous aurez une idée de la retraite qui déroba Procule au recherches de Gérand.

« Combien dura ce séjour? Le vieux chroniqueur nous dit simplement que le ciel lui laissa le loisir de mûrir sa sainte âme avant que ce fruit d'innocence fût cueilli pour les célestes jardins.

« Là, elle vécut de racines sauvages. Elle dut se désaltérer à ce courant microscopique que, sur une passerelle tremblante, vous allez franchir. Elle enseigna les vérités éternelles et morales à tous ceux que la curiosité d'abord, l'attrait ensuite, amenèrent à son ermitage. Elle pria, tout en employant ses mains à de grossiers travaux, dont le prix venait secrètement en aide à la misère des malheureux. Elle dormit sur une pierre qui s'amollit à son contact, et qui garde encore aujourd'hui l'empreinte de son corps. Telle fut sa vie.

« Mais elle ne pouvait échapper aux poursuites de l'infatigable Gérand, que la haine et l'orgueil poussaient sur ses traces. Comme elle avait fran-

chi les bois, les plaines, les montagnes fertiles ou arides de l'Auvergne, il les franchit après elle, cherchant et interrogeant toujours.

« La rumeur publique porta-t-elle jusqu'à ses oreilles, le renom de la charitable et mystérieuse solitaire? L'instinct de la rage, car cette déité malfaisante a aussi son instinct, le guida-t-il, ou bien, comme l'affirme le récit légendaire, le ciel, pressé de posséder la sainte, lui envoya-t-il un ange pour l'avertir ?

« De plus érudits que nous l'ont ignoré, et n'ont connu que le dénouement de cette histoire, pour e transmettre aux générations.

« Un matin, au lever de l'aurore, Procule aperçoit debout, sur le sommet de la colline opposée à celle où elle a fixé sa résidence, un chevalier mmobile qui la regarde. Avant qu'il ait levé la visière de son casque, elle a reconnu Gérand ; mais confiante dans le secours d'en-haut, elle l'attend sans trembler. Lui, pour jouir de l'effroi que sa présence soudaine doit causer à la faible enfant, il parle, il menace. Elle n'a point tressailli !

« Alors il la conjure de le prendre en pitié, de revenir consoler ses malheureux parents.

« Elle ne semble pas l'entendre.

« Mais comment vous retracer une scène à la ois profane et sacrée, les supplications véhémentes

du chevallier à Procule, la prière de la Sainte à son Dieu ? Ma parole est impuissante à interpréter ces grands éclats de passion humaine et d'amour divin.

« Après le tragique dialogue vient la conclusion sanglante. Gérand s'exalte ; il est las de supplier ; maintenant il s'approche, il veut emmener la solitaire. Eperdue, elle fuit. Tout à l'heure, vous verrez les traces respectées par les siècles, que laissa son pied agile en escaladant le rocher à pic, et les autres marques, que, dans un effort suprême, ses doigts imprimèrent au granit en s'y cramponnant.

« Elle a gagné les hauteurs ; elle les redescend par des sentiers suspendus sur l'abime, et court vers le village—aujourd'hui la ville de Gannat —, espérant y trouver asile. Son persécuteur la suit toujours. De son cœur, la générosité du chevalier, la foi du chrétien ont été bannies, pour faire place à la colère. Une soif inextinguible de sang le dévore ; il croit qu'il mourra, s'il ne peut l'assouvir. La distance qui le sépare de sa victime diminue à chaque minute ; ses forces sont intactes ; on croirait que l'enfer précipite ses pas.

« La route qui conduit de l'ermitage à Gannat, et qui paraît longue au voyageur, est parcourue en peu d'instants par Procule. Enfin, complètement

épuisée, ou bien, ajoute un pieux chroniqueur, intérieurement avertie que là est le lieu de son martyre, que là un premier témoignage sera rendu à sa sainteté, elle tombe à genoux au milieu de ce carrefour où s'élève aujourd'hui une croix devant laquelle vous vous êtes inclinées, mesdemoiselles.

« En face, s'il vous en souvient, existe un bel enclos et un vaste bâtiment, qu'habitent, pour l'édification de mes vassaux, les Révérends Pères Augustins.

« Elle demeure là, résignée, immobile, probablement plongée dans une contemplation extatique. Plus prompt que l'avalanche qui, des sommets neigeux, vient engloutir le chaume de la vallée, Gérand se précipite vers elle. A peine ses lèvres tremblantes de fureur ont-elles articulé l'alternative de mourir ou de le suivre, qu'en réponse au silence méprisant qui l'accueille, il a levé son glaive, et d'une main qui jamais sur les champs de bataille ne manqua son ennemi, il a frappé...

« La tête charmante sur laquelle se reposait avec complaisance le regard de l'Eternel, roule dans la poussière. Gérand, atterré, croit se sentir lui-même atteint du coup qui a consommé le crime. Il voudrait fuir ce spectacle, et ne peut y parvenir.

« Tout à coup, ce tronc sans chef s'est relevé, les mains ont saisi la tête, dont l'œil est demeuré plein d'intelligence et de vie, et un spectre plus

terrible que tous ceux qui assiégent le chevet de l'assassin, s'est dressé devant Gérand épouvanté. La juste colère du Très-Haut se manifeste par un éclatant miracle.

« Le coupable, éperdu, jette au loin son arme homicide. Lui, l'orgueilleux, il s'accuse, il se prosterne le front dans la poussière. La Sainte, apaisée par ce premier hommage, par cet humble aveu, reçoit le serment qu'il lui fait d'aller cacher sa honte dans un monastère, et s'éloigne d'un pas assuré.

« Je n'invente rien, mes nobles auditrices ; je ne fais que vous redire, avec une scrupuleuse fidélité, tout ce qui m'a été raconté. Procule, dit-on, traverse ainsi l'infime bourgade ; seulement, à chacun de ses pas, une trace de sang s'imprime sur la route.

« Beaucoup reconnaissent la solitaire, et, pénétrés de respect, ils s'agenouillent sur son passage. D'autres, au contraire, — chaque siècle a ses impies, — osent se moquer de la martyre et la montrer au doigt. La tradition affirme que leur bras se glaça anssitôt, et ne put jamais quitter la position horizontale qu'il avait prise ; elle ajoute que la Sainte lança l'anathème sur ces mécréants, et que, depuis, la corporation dont ils faisaient partie a toujours vécu dans la misère. Je vous ferai

remarquer que le quartier obscur, à la population déguenillée, qu'il nous a fallu traverser pour nous rendre de l'église à la Croix des Augustins, est précisément celui qu'a dû traverser Procule : les faits, vous le voyez, corroborent la tradition.

«Elle arriva enfin jusqu'à cette même église. Un prêtre, un saint dont le nom m'échappe, officiait à l'autel. Elle s'approche de lui, quelques mots sortent de sa bouche, puis elle s'affaisse et meurt. A la place où elle est venue expirer, la vénération publique ne tardera pas à lui ériger une chapelle. »

— Et du chevalier Gérand, que dit la tradition ? demanda Geneniève.

— Il accomplit son vœu, mademoiselle : le chevalier sanguinaire, le meurtrier cruel s'est sanctifié dans un cloître.

— Amen ! conclut Berthe, qui avait écouté patiemment tous ces détails déjà connus d'elle. Vous narrez si bien, monsieur le vicomte, que le charme de vos récits, joint à l'attrait de ces lieux enchanteurs, fera peut-être surgir parmi nous quelque belle vocation d'ermite. Voyons, qui d'entre nous veut être Procule ?

Et son œil pétillant de malice s'arrêta sur mademoiselle de Sérigny.

Découvrant sur les traits de Geneviève une

nuance de tristesse, la petite folle se tourna aussitôt vers une jeune suivante, fille de l'intendant de Sérigny, bonne et douce créature, qu'on avait emmenée de préférence à ce petit étourneau d'Hubert Larrey.

— Jeannette, lui demanda-t-elle en riant, est-ce vous qui allez fuir dans ces déserts ?

— Oh ! que non pas, mademoiselle, répondit la pauvrette, qui, blême de terreur, avait écouté l'histoire et en tremblait encore : je serais bien morte de peur avant.

— Avant l'arrivée du chevalier, n'est-ce pas ? C'eût été dommage, car bien certainement vous ne seriez pas morte après.

On traversait en ce moment la passerelle, qui permet de franchir un petit ruisseau à l'entrée du vallon. Berthe et Ludovica se penchèrent pour pour boire, dans le creux de leur main, quelques gouttes de cette eau qui désaltérait Procule. La suivante les imita. Toutes trois, par suite de cette courte halte, se trouvèrent un peu en arrière de leurs compagnons.

Le vallon de Ste-Procule est encaissé entre deux chaînes de collines. A droite apparaissent des blocs de granit, au sommet desquels les vents, dans la suite des siècles, ont transporté quelques pouces de terre végétale ; de sorte que des mois-

sons croissent sur ces hauteurs. A gauche, la colline s'élève en pente douce ; aux bois épais qui la couvraient naguère ont succédé de vastes prairies. Au fond de la vallée coule l'Andelot, modeste ruisselet que les chaleurs de l'été dessèchent presque complètement, mais qui, grossi par la fonte des neiges et les pluies récentes, se montrait alors dans toute sa gloire.

Ce ruban d'un vert sombre, rejoignant au loin les lignes indécises de l'horizon, complétait bien ce paysage à la fois gracieux et sévère, dont il était la mouvante ceinture.

A gauche de l'Andelot, il n'y avait qu'un seul chemin, étroit et rocailleux, celui que les jeunes filles venaient de quitter, et qu'elles comptaient reprendre pour gagner la route de Saint-Priest.

Sur la rive droite, au contraire, trois voies s'offraient à elles, et toutes trois aboutissant à l'ermitage. L'une longeait le ruisseau, l'autre était taillée dans le roc à mi-côte, la troisième, enfin, était de niveau avec les sommets cultivés.

Geneviève avait déjà fait un pas vers le dernier de ces sentiers ; un instinct de l'âme lui faisait toujours choisir les hauteurs ; mais, réfléchissant à la fatigue dont la vicomtesse ne se plaignait pourtant pas, elle proposa de suivre le fond de la vallée. Berthe, profitant de son retard, s'engagea leste-

ment dans l'abrupte chemin que nous avons signalé à mi-côte, et, sur ses pressantes sollicitations, Ludovica et la servante la suivirent.

Mlle de Sérigny, pouvant les apercevoir, jugea inutile de les rappeler ; elle régla sa marche sur la leur, tout en songeant à Procule. Déjà elle avait franchi les deux tiers de la distance qui la séparait de l'ermitage. Le vicomte, retardé par sa mère, qui s'appuyait fortement sur son bras, était un peu en arrière. Au-dessus de leurs têtes, le rire joyeux de Berthe éveillait les échos d'alentour ; elle se moquait des frayeurs de Jeannette, et Ludovica elle-même partageait sa gaieté.

— N'est-ce pas, Jeannette, disait Mlle de Saint-Priest, vous croyez aux fantômes ?

— Comme tout le monde, mademoiselle, répondit-elle ingénûment.

— Et vous vous attendez à en voir sortir de terre ? Avouez-le franchement. C'est que ce serait terrible, une pareille rencontre !

— Mais, mademoiselle, fit très sérieusement la fillette, monsieur le vicomte n'a pas dit que le chevalier dont il a raconté l'histoire eût l'habitude de revenir?

— Fâcheuse habitude! exclama Berthe dans un éclat de rire.

— Et puis, continua Jeannette sans se décon-

certer, c'était un bon moine. Pourquoi nous ferait-il du mal ? Ah ! si c'était le fantôme de Sérigny, c'est alors qu'il faudrait avoir peur !

— Comment est-il donc, ce fantôme ? demanda Berthe sans se retourner, car le sentier devenait de plus en plus étroit. L'as-tu vu, Jeannette ?

— Oh ! oui, c'est-à-dire non, reprit la jeune fille en frissonnant ; mais mon père affirme que, pour sûr, sa défunte mère l'a vu. Il était noir, tout noir, avec des yeux flamboyants. Et c'était à minuit... Ne riez pas, mesdemoiselles. Il pourrait venir, car il est tout-puissant ces jours-ci.

— Tiens, dit Berthe à Ludovica qui marchait derrière elle, il paraît que votre ballade est devenue article de foi pour les habitants de Sérigny. Attendez ! je vais vous en faire entendre une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée.

— Mademoiselle, vint chuchoter à son oreille Jeannette haletante ; vous avez ri... Il n'aime pas cela... Nous allons en être punies... Voyez, là-bas ! Seigneur, ayez pitié de nous !

VII

> Quel orgueil t'entraîne ?
> De quel droit viens-tu dans l'arène,
> Juger sans avoir combattu ?
> (VICTOR HUGO. — *Ode* I)

L'ombre descendait sur le vallon.

Geneviève perçut vaguement les propos des jeunes filles. Jeannette affirmait ne plus pouvoir marcher, et, affolée, tâchait de retenir Ludovica. Celle-ci essayait de lui faire entendre raison. Berthe, allongeant le pas, les abandonnait en leur criant qu'elle partait en reconnaissance.

Mlle de Sérigny, un peu inquiète, et n'ayant pas à prendre garde aux difficultés du chemin, dépassa de beaucoup l'entreprenante Berthe.

Le premier, son regard aperçut quelqu'un, posté immobile à l'abri d'un pan de rocher, et qu'un seul mouvement avait suffi pour déceler à la vue perçante de Jeannette.

Genevière n'était point de ces faibles créatures pour qui tout est danger; mais elle ne tombait pas non plus dans l'excès contraire, en négligeant toute prudence. Sans s'arrêter, elle observa le pèlerin mystérieux et la colline opposée, sur laquelle passe la route de Saint-Priest. C'était là que, d'après ses indications, son cocher devait l'attendre.

Une voiture s'y trouvait, en effet. Mlle de Sérigny voulut appeler ses amies, gravir avec elles la petite éminence, et partir sans retard pour Saint-Priest, sauf à accomplir le pèlerinage le lendemain, avec plus de sécurité.

Mais elle n'avait pas encore eu le temps d'élever la voix pour enjoindre aux jeunes filles de descendre, qu'une terreur, cette fois véritable et fondée, la saisit.

L'inconnu, soigneusement enveloppé dans les plis d'un manteau de couleur sombre, était masqué. A mesure qu'approchaient les nouveaux arrivants, il se retirait doucement en longeant la chaîne de rochers qui, un peu au-delà de l'ermitage, tourne brusquement en faisant un angle droit; et, quand Geneviève fut parvenue au pied des degrés qui conduisent à la chapelle, il avait disparu en contournant cet angle.

Pendant ce temps, trois hommes, dérobés jusque-là par les arbres, quittaient lentement le pied du

mamelon de gauche, et, traversant l'Andelot sur une passerelle, gardaient à la fois ladite passerelle et la route par où avaient passé les voyageurs. Un homme de guerre eût dit qu'ils évoluaient pour leur couper la retraite.

Geneviève attendit M. de Gannat. Cet éternel distrait n'avait rien vu.

Dès qu'il fut instruit de la situation, il fit le geste de tirer son épée ; puis, enflammé d'un beau zèle, il jura qu'il était prêt à mourir pour sauver celles qui lui étaient confiées.

— Pas de lutte inutile, je vous en prie, dit Mlle de Sérigny. Nous ignorons encore si c'est à nous qu'on en veut. S'il s'agit de bandits, nous cèderons. Ils s'adressent mal ; leur butin se réduira à bien peu de chose.

— Et s'ils vous enlèvent, afin d'exiger une rançon ?

— J'y ai pensé, répondit la jeune fille avec calme. Dans ce cas, on ne peut en vouloir qu'à Berthe et à moi. Nous parlementerons. Mais je vous défends de vous exposer, car vous aurez à protéger Ludovica. Un peu d'or fourni par le chevalier de Saint-Priest nous délivrera bien vite.

— Quelle intrépidité ! exclama le vicomte.

— Venez, dit-elle.

L'ordre était difficile à exécuter pour le pauvre

Justin. Saisie d'un tremblement convulsif, la vicomtesse se cramponnait de toutes ses forces au bras de son fils, tout en le gourmandant sur sa bonté excessive, qui laissait vivre en paix les vagabonds de ses domaines.

Geneviève se demandait s'il était préférable qu'elle allât seule au-devant du danger, ou bien s'il était de son devoir d'avertir ses jeunes compagnes, qui pouvaient étourdiment se jeter dans quelque piège.

Au moment où elle allait prendre ce dernier parti, sa naïve suivante, devenue subitement courageuse, en découvrant que les prétendus fantômes étaient des êtres de chair et d'os, dégringola lestement les degrés, et vint se placer près d'elle.

— Offre ton bras à Mme la vicomtesse, fit rapidement Geneviève, et remonte avec elle. Je vous suis à l'instant, et je ne veux pas que personne redescende.

Je vous en supplie, madame, dit-elle ensuite à la douairière, allez vers ces enfants. Qu'elles se blottissent là-haut avec vous. Cette chapelle, ces rochers surtout peuvent vous offrir un asile.

— Mais vous, ma chère Geneviève?

— Moi, je ne risque rien. S'il le faut, je me nommerai. On y regardera à deux fois, avant de s'attaquer à la fille du baron de Sérigny.

Et, comme pour confirmer sa généreuse assertion, elle vit deux des hommes qui leur coupaient la retraite, et qui marchaient vers elle, s'arrêter en entendant son nom, puis rebrousser chemin.

— Ceci est mon affaire ! s'écria M. de Gannat, enchanté au fond de montrer sa bravoure, et craignant de voir cette aventure s'évanouir dès son début. Rassurez-vous, mesdames ; je vois que nous n'avons point affaire à des brigands. Laissez-moi : je vais apprendre à ces mauvais plaisants s'il est permis d'effrayer de nobles dames.

La douairière et Jeannette étaient encore là. Berthe inspectant curieusement les alentours, commençait à descendre les degrés. Ludovica n'allait pas tarder à paraître.

— Vous êtes responsable de ces jeunes filles, madame ! dit énergiquement Geneviève à la tremblante vicomtesse.

La vieille dame céda, prit le bras de la suivante, et, tout en jetant un coup d'œil inquiet sur son fils, qui s'avançait vers les mystérieux personnages — tous étaient masqués, — elle gravit péniblement le rustique escalier de Sainte-Procule.

Il était si étroit, qu'elle et Jeannette avaient peine à monter de front ; Berthe les devança, et la douairière, tout essoufflée, lui transmit, sans explications, l'ordre de Mlle de Sérigny.

Celle-ci les vit bientôt disparaître derrière la petite chapelle. Elle comprit qu'elles s'établissaient dans l'ermitage, sorte de salle naturelle sans autre plafond que le ciel, mais enclavée de toutes parts dans les rochers. Là, elles seraient plus en sûreté.

Un peu rassurée, la jeune fille regarda ce que faisait le vicomte.

Elle l'aperçut, causant tranquillement avec l'un des hommes masqués. Non, ce n'étaient pas des brigands.

Mais alors, qu'avait-on à redouter d'eux ? Cette incertitude était insupportable.

— Sans doute, tout en causant il surveille leurs faits et gestes, pensa Geneviève. Voyons s'il ne se passe rien de suspect du côté opposé.

Et la vaillante jeune fille s'avança résolûment.

Quand elle eut tourné l'angle de la montagne, elle vit que le premier inconnu n'était pas seul dans sa cachette ; un autre individu, posté à quelques pas de lui, semblait attendre ses ordres.

En ce moment, un dernier rayon du soleil couchant filtra à travers les arbustes rabougris qui bordent l'Andelot. L'ombre du gentilhomme, — car ce ne pouvait être qu'un gentilhomme et son valet — se dessina nettement sur le granit de la colline.

Elle reconnut cette ombre, que deux jours aupa-

ravant elle avait entrevue sur la route de Sainte-Croix. C'était...

Oh non ! elle ne se trompait pas !

Avec autorité, elle fit un signe au laquais.

— Dites à votre maître que Mlle de Sérigny veut l'entretenir ! accentua-t-elle, lorsqu'il fut seulement à quelques pas.

Le laquais transmit la demande, revint dire que son maître attendait, et se retira à l'écart.

Belle de majesté, le mépris aux lèvres, Geneviève s'avança alors.

— Je ne compte point vous apprendre que l'action que vous méditez est lâche et mauvaise, dit-elle. Vous l'avez déjà compris, n'est-ce pas, Albéric de Ponsac ?

Le jeune homme tressaillit en s'entendant nommer, et une vive rougeur couvrit toutes les parties visibles de son visage, comme si la main d'un ennemi l'eût frappé. Le désappointement, et peut-être aussi la honte, lui firent garder le silence pendant quelques instants.

— Eh bien, monsieur, reprit froidement Geneviève, ne me direz-vous pas quels sont vos projets ? Songeriez-vous, par hasard, à me déguiser la vérité ?

— Je ne veux rien déguiser, je ne nierai rien, répondit Albéric. Mais pourquoi blesser celui que

vous nommiez votre frère, il y a si peu d'heures encore ?

— Parce qu'il ne mérite plus mon estime, affirma avec hauteur Mlle de Sérigny.

— Qu'en savez-vous? repartit le jeune homme irrité.

— Ne vous vois-je pas ici en embuscade, comme une troupe de malfaiteurs ? On se retire devant moi ; on cherche et on guette. Votre présence m'apprend que c'est vous qui dirigez, qui ordonnez tout cela. Vous ! Albéric ! Mon ami, qu'est-il advenu, pour que vous changiez ainsi ?

— Rien de plus que ce que vous savez. N'est-ce point assez ?

Geneviève, continua-t-il en ôtant son masque, je dois à votre fraternelle bonté de ne point agir avant de vous avoir parlé ; mais soyez persuadée d'avance que rien n'ébranlera ma résolution

Je suis las de me heurter à l'inflexibilité de mon père ; je veux résister à la sentence d'exil qui me frappe ; enfin, je veux être le maître de ma destinée. Des amis dévoués sont avec moi ; là-haut une voiture va recevoir ma fiancée ; au castel de Saint-Priest elle est attendue. Un guide respectueux la placera sous la protection du chevalier, la confiera aux soins de la gouvernante de Mlle Berthe. Cette nuit même, un saint prêtre nous unira au

nom de Dieu, devant des témoins dont nul ne pourra contester l'honorable témoignage. Demain, l'orpheline qu'a repoussée mon orgueilleuse famille, en fera légitimement partie ; demain, Ludovica sera ma femme....

Sans le hasard qui a porté vos amies à changer de route, déjà mon dessein serait à demi accompli ; mais vous m'avez reconnu, vous m'avez interrogé ; j'ai dû vous faire part de mes projets. A présent qu'ils vous sont connus, m'accusez-vous encore?

— Vous osez me demander mon approbation? Eh bien, je vous déclare que vos projets sont odieux. Ils ne sont point accomplis, du reste.

— Bientôt ils le seront, Geneviève. Pensez-vous que votre jugement ,si sévère soit-il, puisse être un obstacle? ..

Il réfléchit un instant.

— Je suppose, dit-il ensuite, qu'un ordre de vous retient vos compagnes là-haut, dans l'ermitage. J'avais espéré pouvoir agir facilement après le pélerinage. Mais le temps se passe, la nuit approche. Pardonnez-moi, je vous en conjure!

Il approcha de ses lèvres un petit sifflet d'argent, et se disposait à donner à ses compagnons le signal convenu, quand, d'un geste impérieux, Geneviève l'arrêta.

— Vous avez parlé, dit-elle, à mon tour maintenant. Ne me ferez-vous pas l'honneur de m'écouter ?

Il y consentit, se croyant invincible.

— Ce n'est point à moi, commença Mlle de Sérigny, de me faire l'avocat des droits paternels. Depuis longtemps, cette sainte cause a dû se débattre au fond de votre âme. Vous êtes décidé à fouler aux pieds ces droits ? Passons.

Mais le ressentiment qui suivra votre désobéissance, ce ressentiment qui ne s'étendra pas seulement sur vous, en avez-vous bien pesé toutes les conséquences ? Avez-vous compté toutes les larmes de votre mère, qui se verra obligée de repousser l'ange dont elle eût voulu faire sa fille, comme on repousse une vile étrangère ?

Ne vous étonnez point, Albéric, de la liberté avec laquelle j'ose vous blâmer. Indépendamment de notre amitié d'enfance et du lien qui va m'unir à votre frère, j'ai à remplir un devoir sacré.

C'est au nom de la mère de cette enfant, poursuivit-elle, avec autant de noblesse que de douceur ; c'est au nom de cette infortunée qui n'est plus là pour protéger sa fille, comme à celui de la digne abbesse qui me l'a confiée, que je vous adjure, mon frère, d'épargner l'orpheline qui n'a plus que moi pour la défendre ! Au-dessus des intérêts et des passions

de la terre, il y a Dieu et sa justice. Ah ! n'allez pas les oublier ! Je vous croyais chrétien, Albéric... Dites-moi que vous respecterez ma sœur adoptive !

Comptez sur la Providence plutôt que sur vous-même. Pour moi, je vous l'affirme, j'espère encore.

— Non, le sort en est jeté ! repartit le jeune homme. Vous espérez, dites-vous ? Mais si cette fragile espérance est déçue, qui me rendra cette heure propice que vos scrupules me feraient perdre aujourd'hui ? Sera-ce vous ?

— Quand j'aurai épuisé toutes les ressources humaines, c'est alors que Dieu devra intervenir, reprit Geneviève. Laissez au Tout-Puissant la possibilité de vous rendre heureux. Que l'union à laquelle vous aspirez soit la récompense de votre vertu, le prix du sacrifice méritoire que vous aurez accompli. Du reste, si vous êtes décidé, je le suis aussi. A l'œuvre donc, et voyons qui osera m'arracher cette enfant !

— Avant que vous l'ayez rejointe, répondit Albéric, la voiture qui doit l'emmener roulera vers Saint-Priest. Vous êtes loin, et mes amis sont près. Adieu !

Et tout à coup, le son clair d'un sifflet d'argent retentit dans la vallée.

A peine avait-il donné ce signal, qu'Albéric

cherchant des yeux la jeune fille, la trouva aux prises avec un effroyable danger, et, sentant toute sa responsabilité, il s'élança sur ses traces.

A quelques mètres du sol, le temps avait crevassé le rocher ; dans cette crevasse croissait un maigre arbrisseau. Au-dessous, l'éboulement des terres du sommet avait produit une sorte de glacis très raide, si raide même que les pâtres du vallon n'avaient point essayé de le gravir.

C'est ce passage que la vaillante jeune fille, forte de sa confiance en Dieu, excitée par son dévouement, résolut de franchir, sans songer à son propre péril.

Elle prend son élan : le talus est gravi en quelques secondes. Elle atteint la crevasse, et se cramponne des deux mains au frêle arbrisseau qui s'y abrite. Mais elle le sent fléchir, et, malgré elle, Geneviève pousse un cri.

C'est alors qu'Albéric s'aperçut de son héroïque tentative, et qu'il se précipita vers elle.

Elle l'entendit, et un nouvel effort la transporta au-dessus de la crevasse.

Là, s'offre un sentier qui donne le vertige.........

A peine la place de poser son pied, une déclivité perfide, des fragments de pierre, point de rampe ; rien à droite, à gauche le rocher presque lisse.

Geneviève parait hésiter : jamais créature

humaine a-t-elle parcouru ce dangereux passage?

Le jeune homme voit cette hésitation.

— Geneviève, supplie-t-il, tout en s'arc-boutant à l'arbrisseau presque déraciné dont elle vient de s'éloigner ; par pitié , revenez . C'est la mort , malheureuse !

— Il faut bien que je la sauve, répond la jeune fille ,en s'engageant dans le sentier.

— Écoutez ! Je renonce.. crie-t-il, fou de terreur.

En effet, deux petits sons aigus avertissent ses amis de suspendre leur besogne.

Mais Geneviève invoquant Dieu, le soutien des bonnes causes, s'est aventurée là-haut. Les yeux détournés de l'abîme, elle ne marche pas , elle court.

Et Dieu, qui la protège, permet qu'elle arrive, sans un faux pas, jusqu'à un étroit passage voûté qui débouche dans l'ermitage.

Toutes sont là : Ludovica, assise près du *berceau*, on nomme ainsi l'anfractuosité où, suivant la tradition, dormait la Sainte; Berthe, babillant et riant ; la vicomtesse, confortablement enfoncée dans un fauteuil de pierre ; Jeannette, disant son chapelet.

Mlle de Sérigny respira ; mais toute frissonnante du danger couru, elle se laissa glisser sur le premier siège rustique qui s'offrit à elle.

Ce moment de faiblesse fut court, si court même

qu'il échappa à la perspicacité de Berthe, fort intriguée pourtant de l'apparition de Geneviève.

Des voix se firent entendre aux environs. L'étourdie, se réservant de questionner plus tard son ancienne compagne, se précipita dans l'étroit chemin qui conduit à la chapelle, espérant bien rencontrer le vicomte et le faire causer.

Geneviève alla s'asseoir près de Ludovica, passa son bras autour de sa taille, mit sa main dans la sienne, et, sentant sa sœur aimée sous une double protection, puisqu'elle était placée entre elle et le berceau de sainte Procule, elle attendit.

Devant la petite église, Albéric et ses amis s'entretenaient tout bas.

— Les circonstances ont changé, disait le cadet de Ponsac. Si un hasard favorable ne se présente, il faudrait, pour réussir, user de violence, et je ne le veux à aucun prix.

Peut-être notre projet ne pourra-t-il s'accomplir qu'à Saint-Priest. Ce sera fâcheux, car le chevalier grondera ; mais qu'y faire ? Patientons encore.

— Tiens ! s'écria Berthe. M. de Ponsac est ici. Que de pèlerins, aujourd'hui ! Venez-vous prier avec nous, saint personnage ?

Le jeune homme, assez troublé, avait oublié de remettre son masque. Quand il voulut le replacer,

Berthe, croyant à une plaisanterie, se prit à rire.

— Êtes-vous laid, en vérité ! Venez donc vous faire voir à l'ermitage.

— Puisque vous êtes reconnu, allez-y, dit à Albéric un de ses compagnons. Vous ne pouvez exciter nulle méfiance ; au contraire, votre présence rassurera les oisillons effarouchés. Vous serez ainsi au cœur de la place.

— Venez-vous saluer nos voyageuses, fit le vicomte, en montant les marches de la chapelle. Elles ne vont pas tarder à partir, je suppose.

— Eh bien ! m'entendez-vous, beau paladin, répéta Berthe. Faut-il, par hasard, vous tendre une main secourable ?

Pressé de toutes parts, désireux de mieux connaître la situation, Albéric céda et suivit M. de Gannat.

Il tremblait bien quelque peu à l'idée de reparaître devant Geneviève. Heureusement pour lui, la douairière se trouva sur son passage, et il put cacher son émotion en lui offrant de banales civilités.

Tout en causant, il regardait Mlle de Sérigny dont le bras étreignait toujours l'orpheline.

— Elle me défie à présent, pensa-t-il. Ludovica est mieux gardée par elle que par une armée. Que faire ?

Le bien et le mal luttaient en lui.

— Mais, nous direz-vous, demandait Berthe à qui le vicomte n'avait rien appris, par la bonne raison qu'il ne savait rien ; nous direz-vous, monsieur de Ponsac, ce qui nous procure le plaisir de vous rencontrer ici ?

— Il ne vous le dira pas, repartit finement Geneviève. Jamais il ne vous avouera que certains bruits étant parvenus à ses oreilles, il a rassemblé ses amis pour nous venir en aide dans le cas où quelque danger nous menacerait. Obtenez donc d'un chevalier sans peur et sans reproche qu'il vante ses exploits !

Albéric se sentit frappé en plein cœur : comme elle savait décocher le trait avec justesse, et voiler sa coupable tentative, pour qu'il ne fût pas méprisé.

— Peut-être vaudrait-il mieux, suggéra la vicomtesse, remettre le pélerinage à demain ? Il se fait tard. Les soirées sont fraîches. Qu'en pensez-vous, ma chère enfant ?

— Que faire ? se disait de son côté Geneviève. Elle voyait bien que son futur beau-frère différait seulement l'exécution de ses projets. Sous chacun de leurs pas, il fallait redouter une embûche.

Elle songea à s'enfermer dans la chapelle, à envoyer le vicomte quérir du secours.

Mais alors, il fallait tout révéler, accuser Albé-

ric. N'était-ce pas le pousser à quelque extrémité?

— Mon Dieu, supplia-t-elle, éclairez-moi, aidez-moi !

Le secours n'était pas loin.

— VIII —

> Vous tous dont les sillons prospères
> N'eurent jamais le droit d'accuser le destin...
> . . . .
> Ah! laissez approcher de vos gerbes heureuses
> Le timide orphelin.
>
> (Comte Anatole de Montesquiou)

Tout au fond de l'ermitage, à côté du berceau, mais du côté opposé à Ludovica, on pouvait apercevoir le visage parcheminé d'une vieille femme.

Cette pauvre créature, indifférente à tout ce qui l'entourait, pleurait silencieusement.

De temps à autre, elle se penchait, inquiète, vers un petit enfant âgé de quelques semaines au plus, qui dormait au fond du berceau.

Cette femme portait le costume de deuil des paysannes bourbonnaises. Sa coiffe ronde, sans

broderie ni dentelle, en mousseline épaisse, traversée au-dessus du front par une bande de crêpe, sa robe noire d'une étoffe commune, et le châle de même couleur dont elle s'était dépouillée pour recouvrir l'enfant, tout révélait que les larmes de cette affligée coulaient au souvenir d'un être chéri, que la mort venait de lui ravir.

Au moment où Geneviève, ne sachant que résoudre, implorait l'aide de Dieu, Ludovica, qui depuis longtemps considérait l'enfant, le fit remarquer à son amie.

— Vois donc ce bel ange, lui dit-elle. Est-il charmant dans son sommeil !

Mlle de Sérigny, toute à ses émotions, à ses craintes, n'avait vu ni la femme, ni l'enfant. Pour complaire à l'orpheline, elle jeta de leur côté un coup d'œil indifférent.

La vieille, penchée sur le berceau, prodiguait ses soins au pauvre bébé, arrangeant le châle qui le recouvrait et l'oreiller sur lequel reposait sa tête, tâtant ses petites mains pour s'assurer que le froid ne le gagnait pas, l'entourant, en un mot, des marques de sa tendresse.

Intéressée par cette sollicitude presque maternelle, Geneviève s'oublia un instant à contempler ce simple groupe. Elle le regardait encore, quand la bonne femme se redressa.

— Mais je connais ce visage, se dit Geneviève. Où donc l'ai-je vu ?

Miette ! s'écria-t-elle tout à coup. N'êtes-vous pas Miette Gervais ?

– Oui, je suis bien Miette, répondit la vieille. Mais je ne vous connais pas, noble dame.

La jeune fille s'approcha vivement, entraînant avec elle Ludovica, à la main de laquelle sa propre main semblait rivée.

— Que faites-vous ici, ma chère Miette ? demanda-t-elle avec bonté. Je croyais que vous aviez suivi votre jeune maîtresse à Paris ? Quel malheur vous a frappée ? A qui est cet enfant ?

— A elle, madame, à elle ! Je l'ai amenée, bonnes gens, cette pauvrette, qui n'est seulement pas baptisée, pour qu'elle dorme une heure dans le berceau de sainte Procule, afin que la Sainte l'adopte, et lui tienne lieu de mère et de tout !

— Comment ! fit Geneviève avec intérêt : c'est la fille de Clémentine de Varex, et elle n'a plus de mère ?

Les traits flétris de la vieille avaient évoqué dans l'esprit de Mlle de Sérigny, une charmante vision oubliée. Naguère, à une fête donnée par le marquis de Ponsac, elle avait rencontré une jeune fille de dix-sept ans à peine, noble de cœur, d'éducation, de visage, en compensation du nom plébéien, mais honorable, que son père, administra-

teur intègre d'un domaine royal, lui avait légué. L'aristocratie, se souvenant de l'illustration de sa famille maternelle, alliée aux Sérigny, disait-on, l'admettait volontiers dans son cercle. La marquise de Ponsac, amie d'enfance de sa mère, la protégeait, et de respectueux hommages l'environnaient de toutes parts.

On se contait alors, à cette même fête où mademoiselle de Sérigny connut Clémentine, qu'entre tous ces hommages, la belle orpheline avait distingué ceux d'un jeune homme accompli, fils aîné du duc de Varex.

Puis, un peu plus tard, toute la province se redit la scandaleuse résistance du fils à son père, l'enlèvement de la pauvre Clémentine, conduite éplorée au pied de l'autel, la malédiction lancée contre eux par le duc irrité, enfin, l'audacieux établissement des jeunes époux à Paris.

Depuis leur départ, on ne savait plus rien de ce qui les concernait, et ceux qui s'étaient émus de ce romanesque événement, ceux qui avaient blâmé le fils ou accusé le père, s'occupaient d'autre chose. Mais lorsque Miette, cèdant aux instances de Geneviève, raconta avec force lamentations, la suite de cette histoire, tous ses auditeurs s'en souvinrent, et ils virent combien rapidement les coupables avaient été punis.

Avec la présomption de la jeunesse, le marquis de Varex s'était cru assez fort pour dédaigner la malédiction qui le rayait du tableau généalogique de sa famille. Il s'imagina que la bienveillance générale qu'il avait toujours rencontrée, s'adressait au moins autant à son mérite personnel qu'aux vieux parchemins de ses ancêtres. Il espéra pouvoir se créer par lui-même une brillante existence; mais tout le monde l'éconduisit. Ceux qui s'honoraient autrefois de son estime, évitèrent son contact comme celui d'un pestiféré. Bientôt le désespoir et la pauvreté entrèrent ensemble sous son humble toit.

Puis, quand il fut las de concentrer ses colères en lui-même et de voir pleurer sa jeune femme, il exhala au dehors ses tourments, s'éleva contre les injustices, répétant toutes les objections propres aux déclassés.

Un jour, il insulta quelqu'un. On se souvint alors qu'il était noble, et l'offensé lui fit l'honneur de croiser son fer avec le sien. Le marquis expira sur le terrain, ayant sur les lèvres un mot de repentir qui fut pieusement recueilli.

Ce mot produisit son effet. Vivant, on l'avait repoussé; mort, il prit place au tombeau de ses aïeux.

Mais là s'arrêtèrent les témoignages de pardon

le duc de Varex repoussa la veuve et l'enfant de son fils. Brisée par le chagrin, Clémentine mourut peu de temps après la mort tragique de son époux, laissant une enfant de trois mois.

— Elle dort là-bas toute seule, continua la pauvre Miette, en joignant les mains avec compassion. Ils n'ont même pas voulu la mettre auprès de lui ; ils ont dit qu'ils ne la connaissaient pas. Pauvre chère âme, qui donc ira prier sur sa tombe ? J'ai dû vendre ses derniers bijoux pour donner le nécessaire à l'enfant, et vite je suis revenue au village, comme elle me l'avait ordonné. D'ailleurs, ce pays lointain me faisait peur ; ma Clémentine y a tant gémi, tant pleuré !

Enfin, nous voilà ! soupira-t-elle. C'est pas pour dire, par ici il y a de braves cœurs. J'ai un logis, on me cherchera de l'ouvrage... Quand j'étais jeune, avant d'entrer chez mes dignes maîtres, je gagnais assez avec ma quenouille ; mais, à présent, qu'est-ce qu'une vieille femme comme moi peut faire ? Aussi, suis-je venue chez sainte Procule, pensant bien qu'elle m'assistera, cette bonne sainte à qui Dieu ne refuse jamais rien.

— Pauvre orpheline! murmura Ludovica, en se penchant vers la petite pour la baiser doucement au front.

Mlle de Sérigny les considérait toutes deux d'un air rêveur.

— Mais, fit observer le vicomte, aucun des anciens amis de cette infortunée jeune femme ne peut-il vous venir en aide ? Ne tenterez-vous aucune démarche dans ce but ?

— On a sa dignité, prononça la vieille en se redressant. Je ne veux rien faire qui puisse humilier la morte, rien demander à ceux dont elle eût refusé les secours. Et puis, le monde est si dur ! Clémentine m'avait seulement permis de m'adresser à deux familles : l'une, qui lui était alliée ; l'autre, où on l'aimait quasiment comme une fille. Eh bien ! j'ai été trouver un baron du voisinage ; je lui ai dit que son père et la grand'mère de Clémentine étaient du même sang ; que, bien sûr, si son père vivait, il ferait quelque chose pour la petite, et que, s'il le remplaçait dans cette œuvre charitable, le seigneur défunt en serait flatté et reconnaissant. A ces mots, il est entré dans une si violente colère, que je n'ai eu que le temps de me sauver pour ne pas être mise à la porte. Et, à ce beau château de Ponsac qu'elle aimait tant, ils m'ont refusé de voir les maîtres. Même il s'est trouvé des valets assez insolents pour me traiter de mendiante. Mendiante, moi !... Vous pensez bien que je ne veux plus m'exposer à recevoir de tels affronts. Je confierai l'enfant à sainte Procule, et je tourmenterai ma quenouille.

Geneviève voulut parler, mais la bonne femme, toute à ses souvenirs, continua :

— Savez-vous ce qui me chagrine le plus ? C'est de penser à l'existence que ma Clémentine a sacrifiée pour cet homme, qui lui avait tant promis de contentement, et qui ne lui a apporté que la désolation et la mort. Oh ! je ne lui pardonnerai jamais ! Il savait ce qu'il faisait, lui, si la pauvre innocente ne le savait pas... Il devait bien penser que sa noble parenté lui tiendrait toujours rigueur, à cause d'elle ; et il s'est risqué quand même ; il a fait souffrir cette enfant, qui n'avait plus que moi au monde pour l'aimer et la servir ; il me l'a tuée !

— Il a souffert aussi, ma bonne, hasarda la vicomtesse.

— Pas autant qu'il le méritait, bien sûr. Il ne songeait qu'à lui. S'il n'eût pas agi comme un fou, elle vivrait encore, jolie et souriante comme toutes ces jeunesses.

— Ah ! reprit-elle, s'il y a une justice au paradis, que cet homme soit traité comme il le mérite, que tout le mal qu'il a fait à ma Clémentine lui soit rendu, que l'enfer...

— Chut ! ma bonne Miette, interrompit gravement Mlle de Sérigny, pas de ces souhaits impies. Que votre affection pour celle qui n'est plus ne vous rende point trop sévère. Souvenez-vous qu'il

est des circonstances atténuantes dont il faut tenir compte aux morts. Ah ! s'il avait pu entrevoir l'avenir! Si un exemple fatal l'avait éclairé ! Mais cet avenir était voilé pour lui. Son plus grand tort a été de compter sur le bonheur. C'est une erreur habituelle ici-bas. Privilégiés sont ceux qui savent courageusement écouter la voix du devoir.

Certes, Geneviève venait de l'entendre, cette voix-là, autrement elle n'eût osé proférer ces paroles. En les achevant, elle se tourna vers Albéric, qu'elle avait paru oublier pendant que la vieille contait sa lamentable histoire.

Sous les rayons du crépuscule, les traits du jeune homme lui parurent bouleversés. On eût dit qu'il n'écoutait pas, à voir ses yeux perdus dans le vague Pourtant, rien de cette scène ne lui avait échappé, pas même l'intention cachée sous les paroles de Geneviève.

Pour son âme déjà ébranlée, c'en était trop... L'abîme où s'était engloutie la brillante destinée du jeune duc s'ouvrit également devant lui. Il s'y crut précipité. Les souffrances, les larmes de Clémentine lui parurent être celles de Ludovica. Les reproches amers de la fidèle servante, aigrie par l'infortune, lui firent courber le front, ce noble front qu'ennoblissaient la science et la vertu.

Mais non, ce n'était qu'un mauvais rêve, il s'éveillait, il n'état pas maudit! Celle qu'il eût voulu arracher à son paisible destin, s'attendrit simplement sur le sort de l'enfant sans mère. Et elle eût pu verser d'autres larmes, des larmes brûlantes de désespoir et de regret...

— Jamais ! dit-il à son tour.

Pauvre paysanne, tu ne te doutes guère pourquoi la Providence t'a amenée ici. Tu ignoreras toujours comment, plus puissante que tous les arguments, tu as obtenu sans rien demander.

Repoussant toutes les suggestions du mauvais esprit, Albéric s'approcha de Geneviève.

— Mademoiselle, lui dit-il, sans que son accent révélât son émotion intime, je vais vous dire adieu... à moins que vous ne désiriez notre escorte jusqu'au château de Saint-Priest.

— Y a-t-il encore quelque danger ? interrogea-t-elle pleine d'espoir.

— Aucun : sinon, vous le savez bien, je ne vous quitterais pas.

— Vous m'en donnez l'assurance ? insista-t-elle, en l'enveloppant d'un de ces regards scrutateurs qui imposent l'obligation de dire la vérité.

— Sur mon honneur, mademoiselle, je vous affirme que vous n'avez plus rien à redouter : je n'a malheureusement pour moi, heureusement pour

vous, aucun prétexte désormais pour demeurer dans votre compagnie.

— Merci ! répliqua-t-elle avec effusion, en mettant sa main dans la sienne ; merci, mon frère, et au revoir.

— Un mot encore, fit le jeune homme, en faisant quelques pas au dehors avec Geneviève. Qu'elle ne connaisse jamais ma coupable tentative, je vous en prie !

— Jamais... jusqu'au jour où vous aurez le droit le lui faire vous-même cet aveu. Peut-être ce jour ı'est-il pas éloigné. Vous sacrifiez tout : pourquoi out ne vous serait-il pas rendu ?

— Oui, je sacrifie beaucoup, reprit-il vivement ; nais qui donc m'a rappelé ce mot terrible et doux e sacrifice ? Sans vous, ma sœur, aurais-je comris le fatal exemple qu'on nous a cité ? Soyez bénie nille fois, et calmez vos appréhensions. Voulez-ous un gage de mon obéissance ?

Il arracha de son cou le sifflet d'argent, le lui nontra, puis le lança par-dessus les murs de l'ermiıge. L'Andelot, sans doute, le reçut et l'entraîna ien vite.

Deux minutes après, Albéric s'éloigna. On endit un murmure confus, puis ce murmure s'éignit.

Quand Geneviève se rapprocha de ses compa-

gnes, Miette s'occupait d'envelopper la frêle orpheline dans son grand châle, sans prendre souci pour elle-même du vent froid qui commençait à s'élever.

Une pensée charitable se présenta soudain à l'esprit de Geneviève : l'exécution en était facile. Le souvenir de la pauvre jeune mère, la reconnaissance envers ce petit être et sa faible gardienne, ses alliés inconscients dans la bataille qu'elle venait de livrer, la pitié, la parenté lointaine, tout parlait à la fois en faveur de l'orpheline.

— Miette, dit-elle d'une voix caressante, vous vous êtes méprise en ce qui concerne la famille de Ponsac. Si elle n'eût été absente, vous en auriez été favorablement accueillie. Maintenant, voulez-vous me dire le nom du seigneur qui a été si rude à votre égard ? Parlez sans crainte, ma bonne.

— Le baron de Sérigny, dit Miette à voix basse.

— Je m'en doutais, fit la pauvre enfant avec calme, tandis que des larmes montaient à ses yeux. Le baron de Sérigny est souffrant et triste. Vous avez ravivé, en lui parlant de son père, une ancienne douleur, et les intérêts que vous veniez lui recommander ont été compromis par cette involontaire maladresse. S'il était ici, s'il vous avait

ntendue comme nous, il agirait autrement ; et je ous déclare même, en son lieu et place, qu'il prend enfant de Clémentine sous sa protection.

— Que dites-vous, ma noble dame ?

— Je suis la fille du baron de Sérigny, reprit- lle doucement. Voulez-vous que nous nous char- ions de cette petite... Comment la nommez-vous?

— Hélas ! je voulais lui donner le nom de sa ère ; mais ne serait-ce pas lui porter malheur ? madame, puisqu'elle promet de s'intéresser à le, voulait bien lui donner son nom ?

Geneviève allait dire oui, lorsque Ludovica vint urmurer à son oreille :

— Donne-lui plutôt le nom de la Sainte sous les ıspices de laquelle nous l'avons rencontrée.

— Et pourquoi l'enfant n'aurait-elle pas trois arraines au lieu d'une? s'écria Berthe. Procule-Geneviève-Ludovica-Berthe de Varex, la sonne bien. Voyons à présent ce que donne- nt les trois fées à leur gentille filleule.

— Si Mlle de Saint-Priest promet d'être un peu isonnable, on lui confiera le soin de découvrir, r ses domaines, une bonne nourrice qui puisse ntribuer, avec Miette, au bien-être de la petite. ıdovica ne refusera pas non plus de la tenir, en tre nom, sur les fonts baptismaux ?

La part était délicatement choisie, eu égard à la

pauvreté de la jeune Italienne. Un vif éclair de joie brilla dans ses yeux.

— Mais toi, que te réserves-tu? demanda-t-elle à Geneviève.

— L'avenir ! répliqua celle-ci. Il faut qu'elle soit bonne et heureuse. Distraites par d'autres soins, vous pourriez l'oublier ; mais je serai là.... Elle ne me quittera jamais, et deviendra mon enfant d'adoption.

Miette, au comble de ses vœux, saisit les mains de Geneviève et les baisa avec ardeur.

Elle ne pouvait parler, tant la joie la suffoquait. La jeune fille, tout émue, se dégagea de son étreinte.

— Je voudrais, dit-elle à Ludovica, pendant que toutes se hâtaient de quitter l'ermitage, je voudrais qu'il existât des asiles spéciaux pour les pauvres enfants que les vicissitudes du sort jettent d'une condition élevée dans la misère et l'abandon.

Son amie approuva ce charitable désir.

— Ah ! si j'étais riche ! dit-elle.

— Et moi, si j'étais libre ! soupira Mlle de Sérigny.

— A demain le pèlerinage ! fit Berthe, après le baptême, bien entendu ! De quels incidents agréables la vie et les chemins sont-ils donc semés?

On gravit rapidement la colline sur laquelle passe la route de Saint-Priest. Avant de monter en vo

ure, Geneviève promena ses yeux autour d'elle, et une parole d'action de grâces s'éleva de son cœur vers Dieu.

Elle apercevait, tout au fond de la vallée sombre, un groupe qui s'éloignait rapidement.

Le loyal Albéric accomplissait ainsi sa promesse.

Nos voyageuses arrivèrent enfin au castel de Saint-Priest, où le chevalier, Miss Sarah et monsieur Hamelin les attendaient.

— Vous êtes un ange du bon Dieu ! murmura le digne prêtre à la jeune fille, quand il eut appris ou deviné ce qu'elle avait fait.

Mais, sans lui répondre, Geneviève suivit Berthe qui l'appelait pour lui montrer sa chambre.

M. Hamelin demeura pensif.

Il se disait que le Seigneur ne récompense certaines vertus qu'au ciel.

IX

Forteresses aux créneaux festonnés et croulants,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes..,
(Victor Hugo. — Les Orientales.)

Pourquoi donc as-tu fui dans le pays des âmes
Pourquoi mourir, toi qu'on aimait ?
(Elise Moreau.)

— Oubliez cette folle équipée, dit à ses compagnon le noble vaincu de Mlle de Sérigny.

Puis, sans répondre à leurs protestations, il monte en voiture avec Gaëtan, et les voici roulant vers Ponsac au galop de leurs chevaux.

Le comte, furieux, s'écrie :

— Pourquoi précipiter ainsi notre fuite? Quel champion vous faites ! Désarçonné à la première passe ! Une autre fois, ne paraissez plus dans la lice. Le ridicule vous plaît donc? Ma parole d'honneur, j'aurais voulu voir cette fameuse scène.

Allons, mon respectable frère, poursuivit-il

amicalement, je mettrai bas les armes, si tu me racontes les détails de cette aventure. C'est bien le moins que tu puisses faire, quand je me suis morfondu pour toi sur cette côte abrupte exposée à tous les ouragans. Sois franc. Qui t'a fait reculer ? Serait-ce cet inoffensif vicomte ? Ou bien le fantôme que ta belle étrangère évoquait l'autre soir, est-il venu la couvrir de son ombre protectrice ?

— Au fait, je ne pensais plus à lui, répondit Albéric, qui s'absorba dans un autre ordre d'idées.

— Quoi, j'aurais deviné juste ! exclama Gaëtan. Dis-moi donc bien vite sous quel aspect le barbare centenaire s'est manifesté à tes yeux éblouis. Quel autre qu'un fantôme pouvait avoir raison de toi ?

— Quel autre, Gaëtan ? Plus et moins à la fois qu'une apparition. Une femme : votre fiancée.

— Geneviève t'a vaincu, toi, le vaillant, l'intrépide ? En ce cas, il faut que je prenne mes précautions. Mme la comtesse de Ponsac me fera certainement plier comme un faible roseau, puisqu'elle a réussi à t'ébranler, toi, le chêne vigoureux.

— Elle m'a plus qu'ébranlé, mon cher, elle m'a brisé.

— Alors, raconte-moi, je t'en conjure, comment ce faible poignet de jeune fille s'y est pris pour triompher de ta rude écorce.

Albéric satisfit pleinement sa curiosité.

Il lui retraça l'énergique intervention de Mlle de Sérigny, ses éloquentes remontrances, le péril qu'elle avait couru en s'élançant par la voie du rocher.

Il lui narra aussi la triste fin du marquis de Varex, et la conclusion pratique que les malheurs de l'infortunée Clémentine avaient amenée.

Gaëtan l'écouta d'abord d'un air railleur, puis avec recueillement, enfin avec un bon sourire d'ami, qui ne se montrait pas souvent sur ses lèvres fines.

— Noble créature ! s'écria-t il avec enthousiasme, dès que son frère eut cessé de parler. O Geneviève, vous êtes digne d'être aimée, mais non par un profane tel que moi ! Que suis-je, en effet, auprès d'elle ? Je l'admire, je la vénère, ma charmante et sainte comtesse ! Elle élèvera mon cœur ; elle le transformera peut-être.

Je te surprends, continua-t-il, en posant la main gauche sur l'épaule de son frère, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette ouverture de cœur. Sache donc qu'on se lasse de rire de tout. On finit par avoir honte de sa frivolité, de son inutilité, lorsqu'on se voit en face d'une réalité sérieuse, et que cette réalité est sublime comme l'âme de ma fiancée.

Aie confiance, Geneviève saura fléchir mon père, tu verras...

— Vous oubliez, cher comte, que je dois partir le lendemain de votre mariage.

— Bah, tu t'accorderas quelque répit, puisque tu auras un défenseur... deux défenseurs.

Les jeunes gens se turent. Gaëtan rêvait ; son frère réfléchissait.

— Nous passerons la journée de demain à Ponsac, n'est-ce-pas , frère ? demanda le comte.

—Excusez-moi, mon cher ami. Dès l'aube, je partirai pour Sérigny.

Il est bon qu'on m'y rencontre, afin que ma présence puisse démentir, au besoin, les indiscrétions le quelque valet.

— Je comprends, et ne vous retiendrai pas; mais vous allez vous ennuyer à périr dans cette solitude.

— Je croyais que plusieurs personnes étaient restées?

— Oui, la douairière du Vernet, avec deux ou rois personnes tout aussi attrayantes, auxquelles eur âge interdit de trop fréquents déplacements. Ce sera vraiment fort gai...

— Le chevalier du Vernet doit y être encore ?

— Sans aucun doute. Voudriez-vous le priver de a protection de madame son aïeule ?

Albéric ne répondit pas; il savait, à présent, tout e qu'il voulait savoir.

Le lendemain, de grand matin, il quitta Ponsac, e dirigeant vers Sérigny.

— Surtout, lui recommanda le comte, n'effarouchez pas notre fantôme...

— Je m'en garderais bien! affirma le jeune homme, d'un air énigmatique.

— On dirait que vous connaissez l'heureux mortel?

— Peut-être. A demain, frère.

Sitôt qu'il fut arrivé à Sérigny, le jeune de Ponsac s'informa du chevalier du Vernet. On lui répondit qu'il était au lit, assez souffrant.

— Le pauvre enfant serait-il malade de peur? pensa-t-il. S'il en est ainsi, la négociation réussira.

— Mon cher chevalier, dit-il à du Vernet, quand on l'eut introduit dans sa chambre, vous plairait-il de me rendre un grand service?

Naturellement, il reçut une réponse affirmative.

— Il s'agit de la tour Maudite, continua Albéric d'un ton mystérieux.

Le chevalier frissonna.

— J'adore les aventures; les voûtes sombres, les forteresses en ruines m'attirent. Le comte Gaëtan le constatait hier encore. Je donnerais tout au monde pour entendre quelques-uns de ces mots magiques qui vibrent le soir dans les lieux hantés, pour voir... eh bien! oui, pour voir un spectre!

Son interlocuteur grelottait sous ses chaudes couvertures.

— Or, vous conviendrez, mon très cher, qu'il est extrêmement regrettable, lorsque l'on se trouve en de pareilles dispositions, de voir une occasion unique passer à côté de soi sans qu'on puisse la saisir ?

— Oh ! oui, c'est assurément très fâcheux.

— Et qu'on vouerait une éternelle reconnaissance à l'ami généreux qui... Mon bon du Vernet, voulez-vous être cet ami ?

— De grand cœur. Que faut-il faire ?

— Changer votre billet contre le mien. Vous vous souvenez bien de nos serments, de certaine loterie dont l'enjeu est un fantôme ?

S'il s'en souvenait ! Le malheureux, depuis lors, ne pensait plus qu'à cela.

— Je ne sais, balbutia-t-il, j'avais oublié... Le sort a dû choisir...mais j'ignore...j'ai à peine regardé... N'avons-nous pas promis ? ..

— De nous taire, oui, mais de ne point faire d'échange, non ; il n'en a même pas été question.

— Et vous voudriez ?

— Faire un échange avec vous, mon cher chevalier.

— Mais, demanda le jeune homme, en se soulevant avec vivacité, moitié joyeux, moitié inquiet, qui vous a dit que c'était moi ?

— C'est un pressentiment que j'ai, une révélation, pour mieux dire.

— Ah ! une révélation, répéta le superstitieux jeune homme. Il vous a été révélé... mais c'est effrayant ! Etes-vous donc en communication avec les esprits ?

Albéric sourit de pitié. Le petit chevalier vit dans ce sourire une orgueilleuse affirmation.

— Que faire ? se disait-il avec anxiété. On ne résiste pas aux puissances occultes, je le sais bien ; mais, d'autre part, le soin de mon honneur...

Le jeune de Ponsac sourit encore.

— Etes-vous donc en état, imprudent, d'aller affronter les émotions, les dangers de cette entreprise ?

— Je comptais m'y traîner, dit vaillamment le frêle enfant.

— Je n'en doute pas, mais la fièvre vous dévore. Votre nuit à la tour Maudite se passerait dans le délire ; d'ailleurs, nos amis ne vous permettraient pas de vous exposer en de telles conditions. Pourriez-vous seulement vous tenir debout ?

Ecoutez-moi donc, poursuivit Albéric. De deux choses l'une : ou bien votre billet est blanc, et dans ce cas, peu importe ; ou bien vous êtes la victime, et votre état de santé détruit tous nos projets. Il faudra des constatations, de nouvelles combinaisons. Qui sait ce que diront alors les esprits mal intentionnés ?

— Mais ne craignez-vous rien pour vous-même ? reprit le chevalier. Ce revenant...

— Si je suis prédestiné à le combattre, je ne cours aucun risque. Du reste, la vie d'un pauvre cadet de famille a si peu d'importance ! Ah ! s'il s'agissait de l'unique héritier d'une puissante maison...

Du Vernet songea qu'en effet, il devait à son nom de ne pas s'exposer ; la peur, la souffrance, la crainte des critiques, tout le poussait à céder. Dès qu'il fut persuadé que c'était un *devoir*, il n'hésita plus.

— Vous me jurez le secret, dit-il à Albéric, en lui remettant le terrible papier.

— Sur mon honneur ! affirma Ponsac, en se retirant fort satisfait.

Cent fois plus satisfait que lui, le chevalier s'endormit aussitôt d'un paisible sommeil, don précieux qui lui était refusé depuis quarante-huit heures.

— Approfondir ce mystère est peut-être prudent et louable, pensait Albéric, tout en faisant un tour de promenade au milieu des ruines. J'en suis convaincu, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

Et s'il n'y avait rien, ce dont je doute, quelle leçon je donnerais à tous ces poltrons, depuis cet insensé de du Vernet, jusqu'à la dernière servante ! Ils ne pourront plus dire, en me voyant sortir sain et sauf de la vieille tour, que leur vieux fantôme est sans pitié.

« *Le dix-neuvième jour après celui où le Christ-Rédempteur a vaincu la mort, Sévig est libre.* » C'est la légende qui l'affirme. Donc, c'est dix-neuf jours après Pâques. Ce serait le cas de choisir ce jour-là, s'il n'est point déjà passé.

Il compta rapidement.

— Ce jour tombe vendredi prochain, c'est-à-dire après-demain. Quelle chance! S'il le faut, je passerai deux nuits dans la tour pour bien les convaincre tous... et pour mieux me convaincre moi-même.

Ses projets et ses réflexions l'occupèrent assez, pour que l'ennui prédit par Gaëtan lui fût épargné; il s'étonna même d'oublier un peu ses chagrins. Etait-il distrait par la préoccupation du mystère à découvrir, ou bien, sa conscience allégée le récompensait-elle par l'apaisement ?

Le lendemain, avant-veille des épousailles, le château commença à s'emplir d'invités. Ceux-ci remarquèrent, non sans surprise, l'absence du maître de céans.

L'arrivée du bon M. Hamelin, qui s'empressa de raconter à tous la généreuse adoption de la petite orpheline, expliqua le retard de Mlle de Sérigny.

Quant au baron, occupé à faire réparer un vieux castel du voisinage, il n'échappa point aux raille-

ries de ses hôtes : son originalité excessive servit de thème à la malveillance. Mais c'est en vain que Mlle Nathalie, retrouvant toute l'activité de sa jeunesse, se multipliait auprès des nobles étrangers. Ceux-ci s'ennuyaient.

Tout semblait aller de travers : les préparatifs de fête s'achevaient lentement, sans entrain, sans gaieté. Les serviteurs se montraient peu empressés, la jeunesse était maussade. Ce château sans châtelain, ces apprêts ne noce sans fiancée, tout cela paraissait triste... Un nuage s'était arrêté sur l'opulente demeure.

Albéric seul ne s'ennuyait pas ; livré à son idée fixe, il avait fait le matin même, avec son cousin Larrey, une intéressante promenade durant laquelle il s'était plu à le faire causer sur la tour et sur les fantômes. Hubert avait dit tout ce qu'il savait, et il en savait long. Fort bien renseigné, le jeune de Ponsac rentra à Sérigny d'assez bonne humeur, enchanté de sa prochaine aventure.

Le vue du carrosse et des serviteurs de son père, lui annonça l'arrivée de sa famille. Il se mit aussitôt en devoir de rendre visite à la marquise et à Gaëtan.

Mais, comme il arrive toujours, avant de trouver ceux qu'il cherchait, il trouva ceux qu'il ne cherchait pas. Au moment où il pénétrait dans le vestibule, la voix grave du marquis l'appela.

Docile à cet appel, il entra dans le salon où trônait Mlle Nathalie, et fut de suite présenté par son père à un imposant personnage.

C'était le tout-puissant duc de Nangis, le parent, l'ami influent et dévoué dont la protection devait ouvrir à Albéric la carrière diplomatique .

L'honorable duc crut charmer l'humble cadet de famille, en lui annonçant des succès prochains.

— J'attends aujourd'hui ou demain les lettres royales , lui dit-il gracieusement. Votre titre de baron et votre nomination à l'ambassade d'Autriche sont déjà signés, je le sais, et sans doute expédiés. Si vous vous montrez digne des bontés de Sa Majesté, je puis vous promettre que votre fortune sera brillante et rapide. Votre père m'affirme que vous désirez vivement être présenté par moi à la Cour ? En ce cas, soyez prêt à m'y accompagner dimanche matin.

Et d'un geste amical, il le congédia.

C'était écrit ! dit l'Oriental, en acceptant son malheur.

Mais Albéric ne pouvait imiter la résignation passive du fataliste.

En un instant, il sentit mille regrets envahir son cœur. La révolte s'y fit jour.

Ignorant l'avenir et les desseins de la Providence, il souhaita d'être mort et regretta sa noble

conduite. Ses angoisses étaient telles, qu'il fut sur le point de déclarer despotique et barbare l'autorité paternelle, et de combiner les moyens de s'y soustraire.

Une rencontre inattendue vint heureusement l'arracher à ses funestes réflexions.

— Albéric! venez donc, on n'attend plus que vous!

Il était arrivé, sans y prendre garde, jusqu'à un petit pavillon caché dans un coin du parc. Les conspirateurs, le grand conseil, comme disait Gaëtan, s'y étaient retirés pour procéder à leurs secrètes délibératious.

— A quoi songez-vous donc, beau mélancolique? demandèrent les jeunes gens, lorsque Albéric pénétra jusqu'à eux. On vous cherche partout. Nous avons besoin de votre sagesse pour élucider un point délicat.

Pour rien au monde, le jeune homme n'eût laissé deviner à ses amis ses tristes préoccupations. Faisant sur lui-même un violent effort, il demanda de quoi il s'agissait.

— Voici le cas, mon très cher, lui dit-on. Vous nous voyez tous au complet pour décider le jour et l'heure où s'accomplira l'œuvre ténébreuse. Il ne nous manque plus que le vicomte de Gannat et le petit chevalier. Quant à ce dernier, il est souffrant, et se fait excuser par ma bouche. Voici son billet,

parfaitement blanc, du reste. Or, Gaëtan juge qu'il est convenable d'attendre le retour du vicomte, pour prendre nos dernières décisions ; tous nous sommes contre lui ; jugez donc en dernier ressort. Quel palpitant sujet d'émotions il veut nous ravir ! Comme les heures de ce jour nous eussent semblé courtes !...

— J'en demande pardon à mon frère, dit Albéric, mais je suis de votre avis, messieurs.

— Alors qu'il soit fait selon votre volonté, mes amis, fit négligemment le comte. Je pensais que le vicomte étant absent pour un bon motif, il eût été plus courtois d'attendre son retour. Je supposais que demain valait aujourd'hui pour cette expédition nocturne, mais si vous êtes tous d'un avis différent, je me soumets.

— Mon opinion a sa raison d'être, expliqua le jeune de Ponsac, car la journée qui va commencer au coup de minuit, dans quelques heures d'ici, est unique dans l'année pour habiter la vieille tour et en découvrir les mystères.

Et il rappela brièvement à ses compagnons la tradition antique : « *Le dix-neuvième jour après celui où le Christ-Rédempteur a vaincu la mort.* »

Plusieurs crièrent bravo ; quelques-uns eurent le frisson.

— En vérité, M. de Ponsac, remarqua l'un des

plus superstitieux, vous faites royalement les choses,et l'heureux élu vous devra beaucoup de reconnaissance : vous lui choisissez l'heure et le jour favorables.

— Le jour seulement, répondit Albéric. Du reste je sais ce que je fais, et pour qui je travaille.

— Au fait, demanda vivement le comte, quel est l'heureux mortel désigné par le sort ? Puisque je me range à l'avis de mon très sage et très érudit cadet, et que nous voilà tous d'accord, il faut que le possesseur du squelette se nomme. Pourvu que ce ne soit pas ce pauvre vicomte.

Albéric tendit gravemement son billet à Gaëtan, qui le montra aussitôt à toute l'assistance.

— Messieurs, prononça le jeune élu, je fais devant vous le serment d'élire cette nuit mon domicile dans la tour Maudite, et de combattre l'ennemi qui s'y trouve,si toutefois il veut bien se présenter. Fût-il revenant des régions souterraines, dragon enchanté, fée séductrice, ou homme au bras vaillant, je le défie, et, s'il plaît à Dieu, je l'expulserai.

On applaudit avec frénésie ; tous étaient satisfaits. Albéric lui-même partagea l'entrain général.

— Un peu de sérieux,s'il vous plaît,mes seigneurs, dit tout à coup le comte de Ponsac. Occupons-nous des moyens à employer pour parvenir à notre but. Personne n'exige, je suppose, que la vieille tour

soit conquise par la force? L'assiéger en règle, serait, ce me semble, aussi peu convenable qu'inutile. Je propose donc d'envoyer une députation au détenteur des clefs magiques qui doivent ouvrir au courageux chevalier, ici présent, ces portes redoutables.

Immédiatement les deux plus jeunes de la bande furent expédiés vers le viel intendant de Sérigny, pour lui dire que les gentilshommes désiraient l'entretenir le plus promptement possible .

Un quart d'heure après, M. Jérôme, petit vieillard à la figure douce, à l'œil vif, au maintien digne, à l'allure compassée, arrivait dans le pavillon, et demandait en quoi il pouvait être agréable à leurs Seigneuries.

— Il s'agit d'une affaire de haute importance, M. Jérôme, fit Gaëtan d'un air mystérieux. Etes-vous le dépositaire des clefs du château ?

— Certes, répondit Jérôme, dont un rayon de légitime orgueil éclaira soudain le visage ridé. Monseigneur le baron a bien voulu me donner toujours cette éclatante marque de confiance.

— Alors, rien de plus facile pour vous que de satisfaire nos désirs. Puis-je vous demander l'une de ces clefs commises à votre garde?

— Oh ! M. le comte, répondit respectueusement l'intendant, tout ici est à la disposition de votre

Seigneurerie. Laquelle de ces clefs désire M. le comte

— Il me faudrait, M. Jérôme, celle qui donne accès dans la tour du nord-est ?

— Celle-là !...

La taille de M. Jérôme, inclinée par l'âge et le respect, se redressa, ses traits se contractèrent, un léger tremblement parcourut tout son corps. Il regarda le jeune homme avec effroi, et ce fut presque en balbutiant qu'il reprit :

— M. le comte se trompe sans doute, ou bien peut-être veut-il rire aux dépens du vieux Jérôme ? Mais qu'il me permette de le supplier humblement de ne jamais plaisanter à propos de la Maudite ! Ces plaisanteries-là portent malheur, acheva le vieillard, en faisant dévotement un grand signe de croix.

— Calmez-vous, M. Jérôme. C'est très sérieusement que je vous demande les clefs de ladite tour. Je vous prierai aussi de donner les ordres nécessaires afin que l'un des appartements soit disposé d'une façon convenable, pour y passer la nuit.

— Ma tête ! Oh ! ma tête ! soupira le vieil intendant. Mais, je n'y suis plus, et je ne comprends pas du tout ce que votre Seigneurie me fait l'honneur de me communiquer.

Ses étonnements divertissaient fort les jeunes gens ; mais tous, ou à peu près, à l'exemple de Gaëtan, avaient pris un air sérieux.

— Que trouvez-vous d'extraordinaire dans tout ceci ? demanda froidement le comte. Qui vous empêcherait d'exécuter mes ordres ?

— Mais c'est la tour Maudite ! répéta le vieillard, en se signant de nouveau. M. le comte, vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? Vous savez bien que chaque fois qu'un malheur doit s'abattre sur Sérigny, c'est en cet endroit fatal qu'il apparaît tout d'abord. C'est donc tenter Dieu que d'y mettre le pied. Il n'est pas une âme au château, et M. le baron tout comme les autres, — car jamais d'aucun côté il n'en approche — qui ne soit convaincu que la tour appartient à Satan, et que quiconque s'y introduirait payerait bien cher son audace.

— Ah ! comme vous voilà bien tous ! exclama Gaëtan : des terreurs, des épouvantes sans nom, et pas un seul fait à l'appui, si ce n'est un récit légendaire, dénaturé par son passage à travers les siècles, et que de père en fils on se transmet plus ou moins fidèlement. Mon frère a raison ; il est temps de démontrer la fausseté de ces fables ridicules.

— M. le comte demande des faits ? répliqua Jérôme en s'animant. S'il veut bien m'y autoriser, je suis prêt à lui en citer de positifs et de récents. Je n'entreprendrai pas de lui narrer ce que m'a bien souvent conté ma mère : il s'agissait de faits

mystérieux accomplis au temps de la Ligue. Mais M. le comte se refuserait peut-être à me croire, vu le très grand nombre d'années écoulées ? Je ne parlerai donc à M. le comte que de ce que j'ai vu... Chacun ici doit avoir souvenance de la catastrophe qui nous enleva notre jeune seigneur Edgard. C'était la tour Maudite qu'il voulait escalader !

— Ah ! par exemple, si vous mettez là du surnaturel, vous me faites beau jeu ! Un enfant se suspend dans l'espace, glisse, tombe, trouve sur le pavé une mort affreuse... Certes, l'intervention d'aucun spectre n'était nécessaire pour causer la mort de cet imprudent ! Un idiot, à première vue, eût pu prévoir l'horrible dénouement.

— M. le comte ignore que le petit baron fut prudent jusque dans son imprudence même ? Il ignore que l'échelle de corde avait été très solidement assujettie, et qu'en la quittant l'enfant se glissa dans une meurtrière, où le sol ne manquait point à ses pieds. Il ignore, enfin, que le jeune seigneur s'est reculé plein d'effroi, qu'une main s'est montrée, qu'une partie de la broderie qui ornait l'habit du petit Edgard était arrachée, que nul n'a pu dire à quelle partie de la tour correspondait cette meurtrière ! Tout cela, c'est l'exacte vérité, messeigneurs.

Il y aura demain vingt ans, continua l'inten-

dant avec tristesse, M. le baron Guy, qui avait toujours voyagé depuis le mariage de son fils, arriva à l'improviste au château. Vous pensez quelle réception enthousiaste fut faite à notre cher seigneur ! Jamais, non, jamais je ne l'avais vu si accueillant et si heureux. Il tendit la main à votre serviteur, et lui dit de promettre fêtes et largesses à tous ses subordonnés. M. le baron était tout jeune encore : pas plus de quarante-cinq ans, et n'en paraissant pas quarante, vu ses allures de jeunesse et le soin extrême qu'il prenait de sa personne. Sans manquer au respect que je dois à mon maître, je puis dire qu'à côté de M. Hugues, son père semblait, tout au plus, son frère aîné. Qui eût pu prévoir une si prompte fin, en voyant cette santé florissante !

M. le baron s'enferma avec son fils, pendant que l'on disposait ses appartements. Quand je vins l'avertir que tout était prêt, refusant de me suivre, il m'annonça son intention d'aller coucher au second étage de la tour Maudite. J'osai me permettre une observation : il me reprit sévèrement ; puis aussitôt, redevenant bon comme il l'était toujours, il me prévint que le lendemain matin, de bonne heure, il me ferait l'honneur de m'entretenir de choses importantes et agréables Je devais me présenter chez lui vers huit heures ; sa porte serait ouverte.

Hélas, je n'essayai pas assez de le détourner

de son fatal projet, et personne ne crut urgent de le faire. Les préventions contre ce maudit endroit avaient vieilli, on les traitait peut-être aussi légèrement que vous le faites, messeigneurs...

M. le baron s'enferma dans la tour Maudite.

Le lendemain, à huit heures, je frappai à sa porte. Pas de réponse. Je revins un peu plus tard. Rien encore. Inquiet , je fis prévenir monsieur Hugues. On entra, non sans peine, car serrures et verroux étaient solides. Vous savez qu'on ne trouva qu'un cadavre déjà froid ?

La science médicale se contredit dans ses rapports, et rien ne fut prouvé, que le fait douloureux lui-même. Nobles seigneurs, vous croirez ce qu'il vous plaira, mais tous nous demeurâmes convaincus que M. le baron avait vu... le fantôme de Sévig, acheva-t-il d'une voix lugubre.

Sans prendre garde aux gestes d'incrédulité des deux frères et de quelques autres, le vieillard poursuivit :

— Voici qui est plus concluant encore : il y a un peu plus de quatre ans, Mme la baronne de Sérigny, poussée par on ne sait quelle inexplicable curiosité, voulut visiter la tour, et la visiter sans être accompagnée. Elle en prit les clefs à son mari, qui les gardait toujours, par crainte, sans doute, d'un nouvel accident, et pénétra dans ce qu'on nomme

le rez-de-chaussée, mais qui n'est en réalité qu'un sous-sol humide et fangeux, ne recevant nulle clarté du dehors. Cet endroit dut servir autrefois de prison aux malfaiteurs ou aux victimes ; il s'enfonce profondément dans le sol, et sa voûte s'élève à une hauteur de huit mètres. J'ai visité tout cela étant très jeune. C'est d'un horrible aspect.

Suivant l'ordre de Mme la baronne, je l'attendais dans la galerie qui traverse le second étage du château, pour la conduire dans la chambre où mourut M. le baron. Car il faut vous dire, messeigneurs, qu'il n'existe aucun escalier, aucune communication entre cette chambre et le bas de la tour.

J'attendis longtemps. Enfin, on vint me prévenir que Madame, toute changée, le visage décomposé, était sortie presque tout de suite de la tour, et était tombée raide sur le sol. On la transporta dans sa chambre, où il fallut des heures pour la faire revenir à elle. Ensuite, elle demanda M. le baron et lui parla longtemps. Après cela, elle ne reconnut plus personne, sauf, dit-on, mademoiselle qu'on était allé chercher à l'abbaye. Dans son langage incohérent, il fut facile de comprendre qu'elle avait vu quelque chose d'effrayant. Elle parlait de fantômes, de trahisons, de vengeances divines, du baron défunt, que sais-je ? entremêlant tout cela de

supplications désolées, puis criant : Grâce, grâce, mon Dieu! Elle était folle, hélas! et foll eelle aexpiré.

— Ceci est étrange, en effet ! murmurèrent quelques timides.

Nous savons que tous les habitants de la contrée admettaient, plus ou moins, l'existence à Sérigny de faits merveilleux et terrifiants. Il fallait être l'incrédule Gaétan, pour ne pas trembler un peu en écoutant M. Jérôme.

— Qu'y a-t il là d'extraordinaire ? demanda le jeune comte, avec une superbe assurance. Le hasard a permis, par trois fois, que le nom de Sérigny se trouvât mêlé à des malheurs qui, après tout, sont quotidiens dans l'existence. Vous ne m'avez pas convaincu, mon cher M. Jérôme, pas du tout convaincu.

— Si M. le comte n'est pas convaincu, dit l'intendant avec une soudaine énergie, moi je le suis pour deux, et je me permettrai de m'opposer à son dessein. M. le baron arrive demain, et, comme il a toutes ces clefs-là sous sa garde, M. le comte ira les lui demander à lui-même, si bon lui semble.

— Mais, vieil entêté, pensez-vous que j'aie envie de contrister votre maître, en lui remettant en mémoire tous ces mauvais souvenirs ? Voyons, soyez sincère. Ces clefs-là sont avec les autres ; vous les avez, n'est-ce pas ?

— Je ne manque jamais sciemment à la vérité, M. le comte. Oui, j'ai les clefs des étages supérieurs. Mais M. le comte pense-t-il que je me hasarderai à lui prêter mon concours pour aller s'exposer ainsi ? Je serais responsable de sa personne devant mon maître et devant tous. Que M. le comte m'excuse ; je suis contraint de me refuser absolument à ce qu'il désire. Qu'adviendrait-il de moi si mademoiselle, à son retour, apprenait que ... Dieu du ciel !

— Que j'ai été occis par l'un de ses vénérables ancêtres, acheva Gaëtan, en riant de tout son cœur. Vilaine façon qu'emploierait le vieux sire, pour me souhaiter la bienvenue dans sa famille !

— A quoi bon tant de paroles, dit Albéric. Monsieur Jérôme, il ne s'agit que de moi, et voici de nombreux témoins qui mettront votre responsabilité à couvert. Devant eux, je vous déclare que je suis peu satisfait de l'appartement que je partage avec mon frère. J'ai des affaires à régler, des travaux à terminer, vu mon prochain départ pour l'Autriche. Le va et vient qui règne chez le comte me trouble et m'empêche de travailler. J'apprends qu'il existe un appartement libre et à peu près convenable dans l'une des tours du château ; en conséquence, je vous prie de me le faire préparer de suite. Ma réclamation est fondée, et des histoires

de fantôme ne sont point une réponse. Veuillez obtempérer à mes ordres.

Cette façon catégorique de poser la question déconcerta Jérôme ; indécis, le pauvre homme baissa la tête, et se mit à réfléchir. Autour de lui, on souriait de ses perplexités.

— Monsieur n'est point satisfait du logement qui lui a été attribué ? demanda-t-il enfin.

— Je vous l'ai dit, j'ai besoin de solitude. Deux jours seulement, M. Jérôme, notez cela. Ces deux jours écoulés, j'abandonnerai la tour aux revenants. Je ne prétends pas m'imposer plus longtemps à eux.

Le plus scrupuleux des intendants se trouvait dans un mortel embarras. Il s'agissait de concilier en cette circonstance, deux choses pour lui tout à fait inconciliables : les désirs et la sécurité d'un des hôtes de son maître.

Cependant, après avoir regardé successivement chacun des gentilshommes, il dit en soupirant, comme une personne de laquelle on exige un bien pénible effort.

— J'obéirai, monsieur... Mais que le ciel vous garde ! L'appartement que vous souhaitez va être mis en état de vous recevoir.

— A quel étage ? interrogea le comte.

— Au second. Le rez-de-chaussée, ainsi que

j'ai eu l'honneur de vous le dire, est humide, sans jour, inhabitable. Le premier n'existe pas ; le troisième est entièrement dégradé. Le second seul nous reste. Mais, je me permettrai de le rappeler à monsieur, ajouta-t-il gravement : c'est dans cette pièce que M. le baron Guy de Sérigny s'est endormi de son dernier sommeil.

— Eh ! qu'ai-je à craindre de lui, M. Jérôme ? fit Albéric avec fermeté. Quoi ! parce que dans cette chambre une âme noble et vertueuse a quitté son corps pour remonter vers son Créateur, vous y attachez une pensée d'effroi !

— J'ai prévenu votre Seigneurie, répondit le vieillard en se dirigeant vers la porte.

— Permettez, un mot encore, maître Jérôme, dit, en l'arrêtant du geste, le comte qui voulait divertir ses amis. Vous me paraissez croire sans restriction à la légende de Sévig. Tout à l'heure nous en discutions l'authenticité. Nos doutes se portaient principalement sur la promesse qui la termine. Quelle est votre pensée à cet égard ?

En posant cette question, Gaëtan était d'un sérieux imperturbable.

L'intendant y fut pris, et le crut de bonne foi ; tous réprimèrent un sourire, mais ils n'en attendirent pas moins la réponse avec un certain intérêt.

M. Jérôme réfléchit de nouveau, et fort longuement ; toujours circonspect, il se fût bien gardé de parler à la légère dans un cas pareil !

— M. le comte, dit-il en hésitant, bien des objections ont surgi à cet égard. On a prétendu — je ne réponds de rien, — que la dernière strophe de la ballade pourrait n'être point authentique ; on l'attribuerait alors au ménestrel qui, vers le douzième siècle, fut chargé de convertir en strophes rythmées, l'histoire de Sévig. Le parchemin qui contenait primitivement la légende ne faisant point mention de cette promesse, on suppose donc que le trouvère l'aurait ajoutée pour complaire au châtelain, vers cette époque sur le penchant de la ruine. Ce seigneur, croyant à la réalité du fait, aurait habité l'emplacement même où fut le tombeau de Sévig, et averti, soit en songe, soit de toute autre façon, il aurait trouvé là un trésor.

D'autres vous diront que les découvertes de l'homme de la gaie science ont réellement exhumé tout ce qui nous a été redit, et qu'il n'y a pas un doute à conserver là-dessus.

Moi-même, dans ma jeunesse, j'ai assisté M. le baron Guy dans ses minutieuses recherches parmi les archives du château. Nous avons lu ensemble beaucoup de documents, mais rien qui fît cesser nos hésitations.

Pour ma part, si vos Seigneries veulent connaître mon sentiment, je leur dirai que je crois à la promesse comme aux menaces, et que j'y vois même un gage de la justice d'en-haut. Quand le mal et le crime menacent d'opprimer la vertu, n'est-il pas bon qu'une main surnaturelle vienne inopinément rétablir l'équilibre ?

Pourtant,acheva-t-il,le nombre de ceux qui doutent, de ceux qui nient surtout est si grand, qu'en mon âme et conscience, M. le comte, je ne puis vous rien affirmer, redoutant d'ouïr quelque jourde votre bouche le reproche de vous avoir induit en erreur.

— Il faut venir dans notre pays, Messieurs, murmura Gaëtan, pour entendre de telles sornettes !

— Conclusion pratique, hasarda un jeune homme, qui tenait à faire l'esprit-fort devant l'incrédule Gaëtan : formez un souhait ce soir, mon cher Albéric, et il sera sûrement exaucé durant cette nuit mystérieuse, si toutefois vous avez assez de vertu pourémouvoir l'antique barbare, Sévig-le-Terrible.

— Un souhait ! pensa le pauvre Albéric. Allons, décidément, il est temps que je parte. Le séjour de Sérigny me rendrait fou... N'allais-je pas prendre tout cela au sérieux ?

— Savez-vous que vous êtes doué d'une certaine éloquence, digne M. Jérôme, remarqua obligeamment le comte, en s'adressant à l'intendant. On

voit que vous avez fréquenté le défunt baron.

— Votre bonté me confond, répondit le vieillard, flatté dans son amour-propre M. Guy était de mon âge ; il me fit partager quelques-unes de ses leçons. Puis, pendant son veuvage, vivant dans la retraite la plus absolue, il s'adonna avec ardeur à l'étude et daigna m'associer parfois à ses savants travaux.

— J'ai entendu parler de sa vaste intelligence, dit un des assistants.

— Intelligence,et grand cœur,et noble extérieur, et tout ! affirma Jérôme avec feu. Ah ! pour l'aimer, il ne fallait que le voir. Quelle perte ! Comme il a été pleuré !... Il l'est encore, messeigneurs, il le sera tant que vivront ceux qui l'ont connu.

Et pour preuve de ce qu'il avançait, une grosse larme roula lentement sur la joue ridée du vieux serviteur.

— Allons, reprit-il en dominant son émotion, je vais donner des ordres ; mais j'aurai de la peine à faire obéir tous ces poltrons.

— Surtout qu'on ne change rien dans l'appartement, recommanda Albéric.

M. Jérôme s'inclina et sortit.

Gaëtan s'était trompé : les récits lugubres de l'intendant, loin d'égayer ses amis, les laissèrent sous une fâcheuse impression, et cette journée leur parut bien monotone.

— X —

Nul ne peut, avant l'heure,
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte
Et qu'on nomme demain.
(Victor Hugo. — Les chants du crépuscule.)

L'esprit de minuit passe, en répandant l'effroi,
Douze fois se balance au battant du beffroi.
(Victor Hugo. — Odes et Ballades.)

Quand neuf heures sonnèrent à Sérigny, le corridor étroit qui faisait communiquer le second étage du château avec la sinistre tour, était éclairé pour une bruyante réunion.

On attendait le héros de cette aventure. Lui-même avait fixé l'heure, et pourtant il ne paraissait pas.

On lui dépêcha plusieurs émissaires. Mais au moment où ceux-ci revenaient sans avoir rencon-

tré Albéric, ce dernier se trouva tout à coup, comme par enchantement, transporté au milieu de ses amis.

Par où était-il venu ? On ne put le découvrir. Les mystères de cette nuit terrible commençaient-ils donc déjà ?

Hâtons-nous de dire qu'avant d'affronter des dangers peut-être réels, le digne enfant avait voulu embrasser sa mère. Leur entretien terminé, se voyant en retard, au lieu de prendre le grand escalier et d'innombrables corridors, il gravit un escalier de service qu'il avait remarqué autrefois, et qui, partant d'un cabinet contigu aux chambres de Mme de Ponsac et du marquis, débouchait dans un recoin obscur, tout proche de l'entrée de la vieille tour.

Au moment où Albéric apparaissait ainsi, M. Jérôme, un flambeau à la main, arrivait solennellement, muet et compassé. Son aspect fit cesser les offres de service, les souhaits d'heureux retour ; un vent glacial sembla passer sur tous les fronts.

Impassible, le cadet de Ponsac remercia les gentilshommes, et suivit l'intendant qui lui montrait son chemin.

Quelques-uns, voulant affirmer leur courage, firent mine d'accompagner leur ami jusqu'au seuil redouté ; mais, d'un geste, Gaëtan les arrêta.

— Arrière ! fit il en riant, ne troublez pas les fantômes. N'est-ce pas sur moi que retomberait leur courroux ?

On obéit à cette injonction, et tous, avec un effroi mal déguisé, regardèrent Albéric et son guide se perdre dans les méandres du corridor.

Parvenu devant une certaine porte, M. Jérôme introduisit une clef massive et rouillée dans la serrure, descendit une dizaine de marches, ouvrit une seconde porte, puis s'effaça respectueusement pour laisser passer l'hôte de céans.

— M. de Ponsac est-il satisfait ? s'informa le brave homme, en entrant à son tour dans la chambre. Rien n'a été changé ici, suivant son désir; mais je suis venu moi-même pour voir s'il n'y manque rien.....

— Je ne le pense pas, fit distraitement Albéric.

Puis, parcourant du regard son nouveau domicile :

— Cette pièce, m'avez-vous dit, est la seule qui existe à cet étage de la tour ? N'a-t-elle aucune communication avec les étages supérieurs ou inférieurs ?

— Aucune, mon jeune Seigneur, absolument aucune. On n'y peut pénétrer que par la voie que nous avons suivie nous-mêmes.

— C'est assez bizarre, remarqua le jeune homme. D'ordinaire, dans ces constructions destinées à la défense, on était soucieux de se ménager des issues.

— Monsieur n'a plus rien à me dire? demanda M. Jérôme, évidemment fort mal à son aise.

Sans doute, la peur l'envahissait ; peut-être aussi songeait-il à ce cher maitre, dont le dernier soupir s'était exhalé en ce lieu, vingt années auparavant.

— Je vous remercie, dit Albéric. A demain.

— Monsieur veut-il que son domestique soit averti?

— Oh ! non pas, ce serait trop exiger de lui. D'ailleurs, je préfère être seul.

— Que la nuit de monsieur se passe paisiblement!

— Merci... Je l'espère bien. Au revoir, M. Jérôme.

Le viel intendant posa son flambeau sur un antique bahut, noirci par l'action du temps et grossièrement sculpté ; il alluma un second flambeau, s'assura que les fenêtres étaient closes, que le feu flambait suffisamment dans l'immense cheminée ; ensuite il engagea le jeune homme à ne pas pousser les deux gros verroux de la seconde porte, afin qu'on pùt parvenir jusqu'à lui, si besoin en était, et sortit après cette recommandation peu rassurante.

Le bruit de ses pas se prolongea durant quelques instants, puis le silence le plus complet règna dans la chambre.

Ce silence eùt semblé trop profond à quelque superstitieux. Albéric le savoura sans arrière-pensée.

Pour lui, comme pour tous ceux que l'obscurité épouvante, mais qui allant droit à l'objet qui les effraye, se disent en raillant leur pusillanimité : « Tiens ! ce n'est que cela ! » toute apparence de danger avait disparu, depuis qu'il avait franchi le seuil de la tour Maudite.

Prenant un des flambeaux, il inspecta curieusement la chambre, sans nul souci de ce qu'il pourrait y découvrir, sans éprouver d'autres frissons que ceux produits par l'humidité de cet endroit, depuis si longtemps inhabité.

Trois hautes fenêtres très étroites éclairaient cette vaste pièce, moins vaste pourtant que n'eût pu le faire supposer la largeur extérieure du vieux bâtiment. Ces trois ouvertures, peu distantes l'une de l'autre, donnaient sur le même paysage, comme le jeune homme s'en assura en jetant un coup d'œil sur la campagne, inondée alors des pâles rayons de la lune. Pas la moindre ouverture du côté où se dressait encore l'ancienne forteresse de Sérigny, pas même une meurtrière.

Cette idée de meurtrière, cette main, cette clarté entrevues dans la nuit, et en ce lieu, était-ce une effroyable énigme, ou bien un incident vulgaire ?

N'importe, Albéric de Ponsac pouvait être satisfait de lui-même ; il ne tremblait pas.

Tout au fond de la chambre, adossé au mur qui,

extérieurement, regardait les fortifications, et par conséquent faisant face aux fenêtres, se dressait un lit aux proportions gigantesques, surmonté d'un lourd baldaquin, entouré d'amples rideaux de couleur sombre, et formant comme une petite pièce isolée de la grande.

Le bois de ce lit était bruni par les années ; la forme en était disgracieuse ; on eût dit, en le voyant, un cercueil spacieux prêt à recevoir un mort, plutôt qu'une couche moëlleuse disposée pour le sommeil. Ses draperies foncées éveillaient facilement des idées de catafalque et de deuil.

Elles traversèrent l'esprit du jeune homme sans plus le faire frémir que n'avaient fait les autres. Il remarqua tranquillement le contraste que formaient, avec cet ensemble, les riches couvertures étendues à la hâte par des valets effrayés, puis il continua son inspection.

Sa main se promena sur la vieille boiserie qui tapissait tout un côté de la pièce, depuis le lit jusqu'à la cheminée. Il semblait chercher, prévoir une issue secrète.

Un instant il crut l'avoir trouvée.

Un pan de la boiserie, rongé par les vers, disjoint par l'humidité, laissait apercevoir une ouverture. Il y plongea le bras, et ne rencontra que le mur solide. Après un second essai, ses doigts

pénétrèrent dans une sorte de fissure. Curieusement, il écarta le bois vermoulu, et se trouva en présence d'une sorte de niche, un peu plus haute que le corps d'un homme, et beaucoup moins large. Elle ne contenait rien...

Mais, dans l'angle du fond, à gauche, était l'étroite fente qu'Albéric avait sentie. Il en approcha son flambeau. Un courant d'air, passant dans ses cheveux, éteignit la lumière. Il enfonça promptement son épée dans le vide qu'il devinait. Aucun choc n'eut lieu quand il voulut tâter le sol.

Il se demanda alors si, par un ingénieux mécanisme, le mur ne pourrait s'entr'ouvrir davantage. En ce cas, il était bien résolu à s'engager sans effroi dans la voie découverte.

Mais comme nul indice ne lui vint en aide, toutes ses forces réunies n'élargirent pas la fissure.

Découragé, il en conclut que la niche et l'ouverture qui l'intriguaient ne pouvaient être un passage ; tout au plus était-ce une cachette, ou un moyen de communiquer verbalement de haut en bas.

Ainsi, le sort ne favorisait point son entreprise.

Il remit tant bien que mal la boiserie en place, revint vers le foyer, s'installa commodément dans le confortable fauteuil que le prévoyant M. Jérôme avait eu soin de faire apporter, et peu à peu, ou-

bliant la tour, les fantômes, Sévig, la main mystérieuse, il se laissa aller à ses rêveries.

Albéric de Ponsac, le courageux et le vaillanti aimait à disséquer sa propre douleur ; il l'examinait sous toutes ses faces, avec le même plaisir qu'éprouve une âme malfaisante, en sondant les souffrances d'autrui.

Seulement, c'est devant Dieu qu'il faisait cet exa, men, et c'est de Dieu qu'il implorait le secours.

Nous savons qu'il était chrétien. Geneviève nous l'a appris, et Geneviève connaissait bien son am- d'enfance.

Il avait su garder, solides et intactes, les pieuses croyances que les mères donnent à leurs enfants. Le glacial écho des doctrines philosophiques n'avait fait qu'exciter son dédain ; la foi vivait en lui.

Malheureusement, dans sa douce et facile existence, toute de science et de tendresse, il avait oublié que la foi qui n'agit point est une foi stérile, insuffisante, qui laisse son possesseur désarmé le jour de la lutte.

Aussi, comme il avait été près d'être vaincu ! Sans le bon ange que la divine miséricorde avait placé sur son chemin, qu'allait-il faire ?

Il comprit sa faute, en cette heure d'apaisement ; et comme un général qui passerait la revue de ses troupes le lendemain d'une défaite, Albéric revit

devant lui et ses illusions et les moyens humains qu'il voulait mettre en œuvre. Mais il ne maudit plus sa destinée ; il l'accepte, il se résigne... Il n'appelle plus la mort ; maître de lui-même, il se soumet à Dieu.

Dans la chambre,le calme était toujours profond ; à peine, de temps à autre, un léger craquement dans les boiseries. Le feu s'éteignait ; la clarté de la lune ne pénétrait plus qu'à travers une seule fenêtre ; le flambeau allumé par Jérôme ne projetait que des lueurs indécises. Cette immense pièce était plus triste et plus glaciale que jamais.

— Je vais me coucher tout habillé,se dit Albéric, et me livrer au sommeil. Si quelque incident nouveau se produit, comme j'ai le sommeil léger, je serai vite réveillé. Vraiment, je deviendrais aussi superstitieux qu'eux tous, si je m'obstinais à veiller et à grelotter ici.

Résolûment il gagna le lit à l'aspect funèbre.

Nous disons résolûment, car en ce momenmême, son imagination lui représentait le baron Guy de Sérigny, étendu pâle et mourant sur cette couche, appelant ceux qui l'aimaient, expirant abandonné.

Il s'arrêta au pied de ce lit monumental, fit le signe de la croix, et murmura dévotement une prière pour l'âme du grand'père de Geneviève.

Ce devoir accompli,il franchit lestement les marches du lit, suspendit son épée à son chevet, et, blotti sous les épaisses couvertures, il essaya de goûter quelque repos.

Mais lorsque cet hôte désiré se fut rendu à son appel, ses dernières pensées se confondant avec les vieilles traditions, lui réapparurent sous une forme menaçante et tragique.

Il crut voir un temple à la porte duquel se tenait Ludovica vêtue de blanc, avec un voile et des fleurs sur sa tête.

Au seuil de ce temple, le baron Hugues de Sérigny, plus sombre que jamais, empêchait la jeune fille d'y pénétrer.

Albéric, avec une peine incroyable, voulut se traîner vers le baron, lutter avec lui, l'obliger à laisser passer la pauvre orpheline.

Mais le bras du baron, barre de fer vivante, arrêtant Albéric, le fit rester immobile.

— Ce voile est le voile des fiancées, dit le jeune homme. C'est aujourd'hui que le ciel reçoit nos serments.

— Ce voile est le voile des novices, répondit durement le baron. Elle va se consacrer à Dieu.

Soudain, les deux battants de la porte du temple se séparent avec fracas : le baron et Ludovica pénètrent sous les voûtes ; des chants funèbres reten-

tissent autour d'un catafalque, dont la forme rappelle l'alcôve de la tour Maudite .

Ludovica s'agenouille près de ce catafalque, et l'un des assistants prononce à haute voix le nom du mort: Guy, baron de Sérigny.

Les draperies paraissent s'entr'ouvrir et envelopper Ludovica, l'engloutir en quelque sorte... La pauvre enfant jette un cri déchirant, et implore Sévig, le héros ressuscité.

— Il est trop tard ! prononce d'une voix sépulcrale Hugues de Sérigny. Entendez-vous le glas de l'heure dernière ? Il est trop tard !

Un son vibre, en effet, puis le temple saint s'efface et disparaît. Un instant, les ornements noirs et blancs des prêtres s'agitent confusément aux yeux d'Albéric.

Celui-ci, comprenant qu'il vient d'être le jouet d'un songe, se redresse sur son séant. La sueur perle à son front. Le son qu'il perçut dans son rêve se fait entendre de nouveau. Les battements de son cœur s'accélèrent ; il ne respire plus pour mieux écouter.

Ce son n'est autre chose que la répétition de l'heure. Il se souvient que le beffroi est proche. Le bourdonnement qui a succédé aux douze coups de minuit finit par s'éteindre, et le silence règne de nouveau. L'âtre fumant jette encore dans la cham-

bre quelque clarté. De grandes ombres paraissent danser sur le mur, en face de la haute cheminée.

Albéric reconstituait dans son esprit les éléments de ce songe étrange. Il cherchait un sens à ces images fantastiques. Son imagination était surexcitée; il étouffait sous son lourd baldaquin, et trouvait sa couche brûlante.

Vainement il appelait le sommeil ; cet ami capricieux le fuyait maintenant. Vainement s'efforça-t-il de mépriser les puériles fantaisies d'un rêve. Certains mots, certaines scènes de ce rêve le poursuivaient encore.

« — Il est trop tard ! avait dit le baron. Voici le glas de l'heure dernière. »

Est-ce un présage ? La mort menace-t-elle quelqu'un ici tout près ?

Malgré lui, Albéric est de nouveau entraîné dans le domaine des chimères et des présages. Il discerne, dans le chaos de ses idées, mille preuves que le surnaturel existe. Bientôt, peut-être, il ne niera plus les fantômes. Le calme de mort qui règne autour de lui, l'obscurité, la fièvre qu'il ressent, activent le jeu désordonné de son cerveau ; ses nerfs excités ne lui laissent pas de repos. Il a honte de lui-même.

— Sans doute, pense-t-il avec raison, l'air méphitique de cet endroit, dont l'atmosphère a été

viciée pendant des années, cause en partie ces sensations extraordinaires. Je vais me lever, ouvrir une fenêtre, et respirer l'air pur du dehors.

Au moment où il mettait le pied sur les gradins, un bruit léger, mais proche et distinct, attira son attention. Il s'arrêta : un craquement se faisait entendre... Albéric savait que l'humidité échauffée produit cet effet sur les boiseries vermoulues, et ne s'en étonna pas.

Mais à ces deux bruits en succéda un troisième. Albéric entendit un soupir péniblement exhalé... quelque chose comme la plainte de la brise rencontrant un obstacle sonore, ou comme les gemissements qu'arrache à tout homme fatigué, un effort inutile.

Cette circonstance positive dissipa immédiatement les folles idées du jeune homme. Le surnaturel fut oublié, il crut à des causes naturelles. Calme et résolu, il attendit quelque événement humain.

Bientôt il distingua la continuation du premier bruit, mais augmenté de telle sorte, que ce bruit ne pouvait émaner que d'êtres animés. Ce n'étaient ni le vent, ni le bois humide qui produisaient ce froissement, ce tâtonnement : on eût dit un pied se frottant sur une pierre rugueuse, ou des ongles se crispant sur un objet en fer.

Tout ce mouvement avait lieu à quelques pas du lit, vers l'endroit dont Albéric avait arraché la boiserie, pour découvrir par derrière une niche étroite.

Existait-il donc réellement un passage en cet endroit ? Un être hardi voulait-il le franchir ?

Le silence renait, cesse, renait encore...

Le jeune homme s'appuie au dossier sculpté, afin de rester parfaitement immobile ; il se ménage un observatoire dans la partie usée et trouée des vieux rideaux, puis, l'épée à la main, il concentre toutes ses facultés dans son ouïe.

Le même gémissement se renouvelle. Soudain, la muraille s'entr'ouvre, et une trainée lumineuse est projetée sur le sol de l'appartement. On entend un grincement aigu, et toute clarté disparait.

Albéric en conclut que la niche précédemment découverte n'était point seule à cette même place, et qu'une autre toute semblable devait permettre au mur de glisser à droite et à gauche, en laissant au milieu un commode passage. L'étroite fissure devenait l'espace nécessaire pour que la muraille pût jouer librement. Au-dessous de cette fissure, devait se trouver un vide, dans lequel existait, sans doute, un escalier quelconque.

Nous savons que ces communications, habilement dissimulées, étaient fréquentes dans les châteaux du moyen âge.

Mais tout à l'étrangeté de la situation et au danger qu'il pouvait courir, Albéric ne s'attarda pas à expliquer le mécanisme du passage secret. Il se demanda plutôt s'il n'irait pas, l'épée à la main, au-devant de cet être inconnu, redoutable peut-être.

Il se souvint des gémissements entendus, et se résolut à attendre. Un bandit ne soupirerait pas ainsi.

Bientôt le phénomène précédent se reproduisit! La boiserie parut se diviser lentement; une lumière se montra de nouveau, mais très affaiblie... Probablement, celui qui voulait pénétrer dans la chambre avait posé derrière lui son flambeau, trop lourd pour sa faiblesse, ou trop gênant.

Alors, par cette ouverture béante, apparut une tête, semblable à celle d'un spectre, puis un grand corps d'une maigreur effrayante.

Involontairement, notre ami se souvint des frayeurs populaires relatives au fantôme de la tour Maudite, Sévig le Terrible, héros tant redouté, qui, suivant la légende, réapparaissait parmi les vivants en cette même nuit, la dix-neuvième après celle de Pâques.

Un instant, il frémit.

Pourtant le visiteur nocturne, sans force, sans armes, pâle et tremblant, devait, après un examen attentif, éveiller plutôt la pitié que la terreur.

Mais le plus fort est sujet à ces épouvantes sans nom, qui glacent et paralysent toutes les facultés de l'âme.

Albéric retient son souffle. Il considère avec angoisse cette main décharnée, qui va le désigner avec une malédiction, ou s'appuyer sur son visage. Il comprend la peur, la peur irraisonnée, folle.

Sa foi, son énergie native viennent à son aide. Dieu est le maître de mon sort, pense-t-il. Et les battements précipités de sa poitrine diminuent de violence, et il s'oblige à tout observer avec calme.

Le funèbre visiteur s'avance sans se hâter, regardant partout... Peut-être, s'il savait que quelqu'un est là, reculerait-il. Mais nul indice ne lui révèle la présence d'Albéric.

Doucement, comptant ses pas, il atteint la porte, il en pousse les verrous, puis revient lentement, péniblement, vers le mur toujours entr'ouvert. Là, il pèse avec toute la vigueur qui lui reste, sur un ressort caché.

L'issue disparaît, et le jeune homme acquiert la désagréable certitude que cet être, sinon malfaisant, pour le moins importun, a résolu de passer le reste de la nuit dans cette chambre.

Celui qu'il n'ose plus nommer un fantôme, car ses actes sont bien ceux d'un vivant et ses mouvements ceux d'un homme qui souffre, se traîne plu-

tôt qu'il ne marche vers l'âtre, et essaye d'en ranimer le feu.

— Quel est-il ? Que dois-je faire ? se demande Albéric, rassuré, mais singulièrement intrigué.

En effet, qui était cet énigmatique personnage, sortant, à minuit, des profondeurs de la tour Maudite ?

XI

> Ces vêtements funèbres...
> ... Ces dehors odieux
> Qu'apportent, du sein des ténèbres,
> Les fantômes des malheureux,
> Quand, vengeurs de crimes célèbres,
> Ils montent aux terrestres lieux.
> (Gresset — La Chartreuse)

Avant de prendre aucune détermination, Albéric jugea à propos d'examiner soigneusement son étrange visiteur : et ses investigations n'étaient pas achevées, que déjà il se reprochait la frayeur et la colère qu'il avait successivement éprouvées à son sujet.

L'inconnu est un vieillard au déclin de l'âge, ou du moins il paraît tel. Sa taille est élevée ; de rares cheveux, blancs comme la neige, sont épars sur son cou ; son front est large : c'est un de ces fronts derrière lesquels le génie, les hautes et généreuses pensées semblent devoir habiter. On ne désignerait point la nuance indécise de ses yeux, si on ne la nommait un bleu longtemps noyé dans une eau décolorante. Lorsqu'ils se dirigèrent, inquisiteurs, dans la direction d'Albéric, ils avaient une expression indéfinissable et terrible, abrités qu'ils étaient sous d'épais sourcils blancs, rejoints par un pli sombre. Son nez, sèche arête, recouverte d'une transparente épiderme, se recourbe dans le bas comme le bec de l'aigle ; il estompe d'une façon bizarre, sur la muraille, son profil démesurément agrandi. Sa bouche, où il est impossible que vienne jamais se jouer un sourire, garde aux coins une contraction amère. Il semble que cette bouche s'entr'ouvre avec effort pour laisser passer le souffle destiné à activer la combustion des tisons épars, que rassemblent à grand'peine deux mains tremblotantes. On dirait que ce souffle, si faible, si inégal, va épuiser les forces de cet être débile. Le menton, osseux, proéminent, la longue barbe blanche, les joues caves, non pas ridées, mais retirées, desséchées comme le parchemin qu'on expose à la

chaleur, complètent le caractère de cette physionomie qui a pu être noble et belle, mais qui respire aujourd'hui la misère et le désespoir.

Quand il se releva de la position accroupie qu'il avait prise devant le foyer, quand il constata que ses efforts avaient été stériles, et que la joyeuse flamme qu'il avait réussi à faire briller un instant se transformait en noire fumée, il se croisa les bras et regarda cette fumée d'un air si piteux et si triste, que le jeune homme se sentit tout ému.

Ce malheureux lui semblait être le spectre du découragement.

Il portait un costume complet de velours vert, mais tellement empreint de vétusté que la couleur primitive n'en était plus reconnaissable qu'à certaines places. Souvent on voyait la trame, ou bien une nuance indécise faisant tache çà et là. Un bout de dentelle, déchirée et jaunie, pendait encore sur le devant du pourpoint qu'autrefois elle ornait. Sur le poignet courait une sorte de frange, débris de l'étoffe et du riche galon qui l'avait bordée. Sous cet habit délabré, on apercevait un linge grossier, mais relativement propre et en bon état. Le haut-de-chausses, complètement usé dans le bas, ne pouvait plus être fixé au-dessous du genou, et flottait sur un misérable tricot de laine qui couvrait le bas des jambes. Une chaussure déformée préser-

vait seule les pieds de l'inconnu, du froid contact des dalles.

Il existait un rapport réel entre cette figure vieillie, flétrie, usée, qui, en des jours meilleurs pouvait resplendir de jeunesse, de beauté, d'intelligence, et ce vètement jadis somptueux, devenu haillon. A ces signes, il était facile de pressentir quelque grand cataclysme humain. On sentait, en les constatant, que les vagues du naufrage avaient passé sur cette triste épave de la mer du monde.

La pitié, la curiosité remplissaient l'âme d'Albéric. Il avait assez vu maintenant, il voulait savoir. Qui lui expliquera l'étrangeté de cette apparition, de cette vieillesse cachant sa misérable existence dans ces lieux maudits ? Qui, si ce n'est ce vieillard lui-même ?

Autant tout à l'heure il a été contrarié de voir apparaître, puis demeurer ce mystérieux personnage, autant à présent il redoute de voir s'évanouir cette insondable énigme, avant qu'elle ait dit son dernier mot.

Il cherche le moyen d'être aperçu sans causer d'alarmes. Ce moyen ne se présente point à son esprit ; et, tout en le cherchant, il observe encore.

Le spectre a enfin réussi à échafauder un petit brasier, où s'agite joyeusement la flamme ; il approche, non sans peine, le fauteuil de Jérôme, et

s'y étend tout à son aise, allongeant ses pieds vers la bienfaisante chaleur, paraissant jouir, savourer son bien-être...

Soudain il parle.

— Ah ! murmure-t-il, mais si bas qu'on dirait que ses oreilles, accoutumées au silence, vont s'effrayer de sa propre voix : qu'il fait bon ici ! Quelle jouissance !... Il y a si longtemps que je ne me suis chauffé ! Combien, voyons, combien d'années ?

Non, je ne sais plus, continue-t-il en secouant douloureusement sa tête blanchie. J'ai compté bien des mois, bien des années ; mais je ne peux plus, je ne sais plus... Tout devient obscur autour de moi ; c'est la fin. Mon Dieu, tu daignes penser à ton vieux serviteur !

— L'infortuné ! se dit Albéric. Quel malheur l'a donc frappé ? Serait-il retenu ici contre son gré ?.. Si c'est un prisonnier, à coup sûr ce n'est point un criminel. Serais-je prédestiné à secourir son dénûment ? Y aurait-il au fond de tout ceci quelque ténébreux forfait ? Dois-je soulever le sombre voile qui le dérobe ?

Le vieillard s'était levé, et, marchant vers les fenêtres, il s'était arrêté devant le mur qui sépare la première de la seconde. Sur cette paroi, un peintre inexpérimenté avait eu la prétention de faire revivre un passage de la légende populaire :

il montrait Norva à genoux, suppliant le farouche vainqueur.

Ce grossier barbouillage ne flattait guère le regard ; aussi l'inconnu ne s'en approchait-il point pour le considérer.

La tour Maudite renferme plus d'une cachette mystérieuse. Le tableau s'écarte sous la pression des doigts de cet homme. Un espace de deux pieds carrés, peu profond, se trouve à découvert. Il va saisir un objet dans ce réduit... Non, il ne fait que le toucher, et referme aussitôt l'excavation secrète.

— A quoi bon ? fait-il sourdement. Je l'ai assez relu, j'y ai assez posé mes lèvres... Je n'y toucherai plus, à moins que... Seigneur ! dans toutes mes prières, du fond de l'abîme je t'ai crié : Grâce ! Envoie-moi un messager fidèle... Tu ne l'as pas voulu ! Et je vais mourir.

Il regagnait le fauteuil, lorsque Albéric, décidé à se faire connaître, produisit un léger choc entre le bois du lit et son épée. Le vieillard se redressa.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda-t-il avec effroi.

Albéric ne se montra ni ne répondit. Il cherchait une parole rassurante.

— Oh ! qui que vous soyez, répondez ! implora d'une voix suppliante le mystérieux personnage.

Auriez-vous peur ? Vous ne m'avez pas vu, alors. Est-ce que je puis faire du mal, moi ?

Le jeune homme écarta vivement les rideaux, et montra à son tremblant interlocuteur son noble visage, dont l'expression douce et fière à la fois, exprimait la compassion, la sympathie.

Le vieillard considéra un instant, Albéric, parut prendre confiance en lui, et, lui faisant de la main un geste d'appel :

— Mon jeune seigneur, la répulsion ou la terreur vous interdisent-elles de venir près de moi ?

Le cadet de Ponsac s'approcha, avec un empressement qui n'avait rien de simulé.

L'inconnu le pria de s'asseoir ; il obéit.

Longtemps cet être étrange le considéra avec attention, sans parler ; puis il lui demanda :

— Voudriez-vous me dire comment on vous nomme ?

— Je suis le fils du marquis de Ponsac, répondit simplement Albéric.

— De Ponsac !

Il sembla chercher dans ses souvenirs, puis il reprit :

— Je me souviens, oh ! oui, je me souviens bien de lui. Gaëtan, marquis de Ponsac. On ne l'appelait que le beau Gaëtan. Toujours heureux, quelle que fût la partie qu'il jouât. On l'enviait, mais on

l'aimait aussi, car il était bon. La marquise, sa femme, une sainte âme ! Deux enfants, deux fils, espoir de sa maison. Dieu les lui a-t-il gardés tous les deux?

Et sur le signe affirmatif du jeune homme :

— Le Seigneur donne à quelques-uns les biens d'ici-bas, au lieu que d'autres... Ah ! pourvu qu'il ne refuse à aucun l'éternel repos, qu'il soit loué et béni de tous !

Etes-vous l'aîné de ses fils? interrogea-t-il après une pause, celui qui portait comme lui le nom de Gaëtan?

— Non, monsieur, fit Albéric en souriant ; vous parlez à Albéric, l'obscur cadet, et nullement au brillant comte Gaëtan.

— Albéric... Albéric... répéta le vieillard. Malgré le temps écoulé, je me rappelle votre nom... Je vous revois tous deux... Le mutin Gaëtan avait à peine dépassé sa huitième année ; il était vif, spirituel, étourdi. Vous aviez seulement une ou deux années de différence ; mais combien le petit Albéric était plus calme, plus caressant que son aîné ! Le marquis se perdait déjà en projets sur vos destinées futures, tandis que nous suivions de l'œil vos ébats sur les belles pelouses de Ponsac... J'ai été l'ami de votre père, jeune homme.

— L'ami de mon père ! ne put s'empêcher de répéter Albéric.

A peine eut-il parlé, qu'il regretta d'avoir émis ce doute, bien que sa voix n'eût aucune inflexion blessante.

— Oui, moi, avant que je fusse mort ! prononça lugubrement le vieillard.

Albéric chercha à réprimer un léger tressaillement.

— Vous étonnez-vous que j'aie pu être tout autre que vous ne me voyez aujourd'hui, que j'aie pu être l'égal et l'ami de votre père ? Enfant, on ne vous a donc point appris l'histoire des vicissitudes humaines ? Ignorez-vous quels bouleversements peuvent produire les caprices du sort, ces caprices que nous autres, chrétiens, nous nommons les justes et divins décrets ?

— Je le sais, répondit Albéric, désolé d'avoir froissé cette grande infortune ; et, s'efforçant délicatement de réparer son étourderie : je savais aussi que, pour ceux qui ont souffert, les années comptent double. Pardonnez-moi de l'avoir oublié.

L'inconnu saisit l'intention ; il comprit que le jeune homme, feignant de n'avoir pas remarqué le délabrement de son costume, expliquait son malencontreux étonnement par une simple différence d'âge, qui tout d'abord l'aurait frappé.

— Vous me paraissez être un noble enfant, Al-

béric. Vous devez être digne de ceux qui vous ont donné la vie...

En achevant ces paroles, il le regarda. Oh ! combien ce regard était changé ! Il frappa Albéric comme un choc électrique. Même sous ces sourcils hérissés, même au fond de cette creuse orbite, ce regard avait quelque chose de doux et d'affectueux.

Où donc l'avait-il déjà rencontré ? Il le connaissait sûrement, il l'avait déjà vu fixé sur lui.

Se souvenait-il donc de cet homme, l'ami de son père, admis à Ponsac, et souriant complaisamment à leurs jeux enfantins ?

Non, c'était impossible.

Il chercha à retrouver cette expression dans sa mémoire ; mais déjà son interlocuteur regardait d'un air sombre dans la direction de l'âtre, tout en continuant à parler à mi-voix, et beaucoup plus pour lui-même que pour Albéric.

— Certes, l'étonnement s'explique. Depuis le jour où, pour la dernière fois je pressai la main du marquis, il s'est passé en ces lieux des choses bien étranges.

Tout à coup, s'interrompant :

— Silence ! murmura-t-il ; pas un mot, pas un mouvement. S'ils entendaient du bruit, s'ils découvraient le passage... Oh ! je ne veux pas, je ne veux pas !.. Taisons-nous...

— Et si l'on venait, pourtant ? se disait Albéric. Si quelques-uns de nos superstitieux, — et ils sont nombreux — faisaient irruption ici ? Quelles ne seraient pas leurs conjectures ! Trouveraient-ils mieux que moi le mot de cette énigme, ou bien s'obstineraient-ils à voir dans cet être si faible, le puissant et redouté Sévig, le héros qui peut et qui veut, le terrible qui châtie, le généreux qui comble ? Pauvre vieillard opprimé ! Il ne peut rien que souffrir !

Je comprends à présent les lumières, la main vacillante... Mais qui donc est-il, cet habitant de la vieille tour ? Comme il semble inquiet ! Il craint d'être poursuivi. Si c'était un fou ?

Combien Albéric se trompait ! Cet inconnu, ce pauvre prisonnier jouissait de toute sa raison ; en outre, il possédait une secrète puissance. De même que le héros légendaire, il allait donner le bonheur à qui l'avait mérité ; et, s'il l'avait voulu, il aurait eu le pouvoir de punir l'infâme, de le stigmatiser en présence de tous.

XII

...... Et triste, et le front blême,
De ses débiles mains, de son souffle glacé,
Vainement il remue, en s'y cherchant lui-même,
Ce tas de cendres éteint qu'on nomme le passé.
(Victor Hugo.— Les Chants du crépuscule.)

Demain; c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile...
(Victor Hugo. — Les Chants du crépuscule.)

L'œil fixe, l'oreille aux aguets, le corps immobile, le vieillard, avec son doigt de squelette, désignait les dalles de la chambre.

— Les entendez-vous ? Les entendez-vous ? murmura-t-il. Oh ! les lâches !

Albéric perçut à la fin une sorte de bruit semblable à celui que peuvent produire des voix parlant confusément ; mais ce bruit était si vague, si indistinct, qu'on eût cru plutôt à un écho répercuté de voûte en voûte, d'une extrémité à l'autre d'une

vaste basilique, qu'à la présence au-dessous de soi d'êtres animés.

— Savez-vous ce qu'ils veulent ? interrogea l'inconnu. Comprenez-vous ?

— Mais je ne sais... fit Albéric embarrassé. Peut-être ces murmures lointains annoncent-ils le retour de Mlle de Sérigny.

— Mlle de Sérigny ! répéta le vieillard, faisant le geste d'ouvrir les bras. Vous me parlerez d'elle, n'est-ce-pas ? Vous me direz... mais tout à l'heure. Attendons qu'ils soient loin.

Les bruits s'accentuèrent ; le diapason des voix monta sensiblement. On allait, on venait, on ébranlait les murs, qui rendaient un son sourd. On devait injurier, menacer.

Enfin, l'on parut se lasser. Une lourde porte se referma avec violence, puis tout redevint silencieux.

— Et je vous ai demandé si vous compreniez ! exclama l'hôte d'Albéric. Non, certes, vous ne pouvez comprendre. Il est des bas-fonds de crime, d'ambition, de perfidie, que vous ne pressentez même pas, vous tous dont la vertu est la compagne habituelle. Comment pourriez-vous les sonder ? Une surface trompeusement unie vous les dérobe. Ah ! ne les découvrez jamais, jamais ! C'est trop horrible !...

Il y avait dans son accent une souffrance poignante. Le jeune homme, tout ému, oublia ses doutes sur l'état d'esprit de cet homme.

— Je devrais me taire, reprit le vieillard d'un ton résigné ; je ne devrais point abuser de la pitié qu'a fait naître en vous la trace indélébile de mes malheurs. Mais, mon enfant, si je vous disais que le soleil, la campagne, tous les êtres créés me sont devenus choses presque étrangères... Si je vous disais que, durant des années, je n'ai vu d'autre visage humain qu'un visage de geôlier... Si je vous disais, enfin, que pendant ce même laps de temps, le son, les bruits, les voix n'ont frappé mon oreille qu'affaiblis par l'éloignement, vous m'excuseriez sans doute...

Donnez-moi votre main, Albéric de Ponsac, c'est une main loyale. Dites-moi que vous ne me ferez pas amèrement regretter le hasard providentiel qui donne un confident, un compagnon à quelques-unes de mes dernières heures ? Jurez-moi que jamais nul vivant, quelque estimé, quelque aimé qu'il soit de vous, ne saura ce que vous avez vu, n'apprendra ce qui vous a été révélé ?

Quand viendra le jour, le même chemin qui m'a conduit jusqu'ici me ramènera dans ma tombe. Alors vous m'oublierez, il le faut, comme vous oubliez un songe importun qui trouble votre sommeil.

Je ne suis rien de plus. Eh bien, ne voulez-vous pas me faire ce serment?

Albéric promit sans hésiter l'éternel silence qu'on lui demandait. Que cet homme fût insensé ou malheureux, se taire ne pouvait être coupable. Il ne s arrêta pas une seconde à l'hypothèse qu'il plaignait un criminel. L'aspect du vieillard écartait tout soupçon flétrissant.

Mais il eût voulu mettre un nom sur ce front si beau, ravagé par le chagrin et par le désespoir. Son esprit s'efforçait de porter la lumière dans chaos de ses suppositions, de découvrir ce qu'on ne lui disait point.

-- Merci, répondit l'inconnu, dès que le serment fut fait. Merci, je suis plus tranquille...

C'est que, voyez-vous, mon enfant, j'ai tout accepté, et je veux que ma résignation ne profite pas qu'à moi seul... Le nom que j'ai porté ne sera point voué au mépris public. Non ! Dieu sait qu'après avoir exhalé ma première fureur, après avoir vomi l'anathème, je lui ai demandé à genoux de ne plus se souvenir que j'avais maudit. Et depuis, quelles qu'aient été mes tortures physiques et morales, plus jamais je n'ai dit au Très-Haut : Vengez-moi !

Voilà pourquoi j'exige que vous soyez muet... Je vais disparaître de ce monde, et je serai certain que la honte mourra avec moi.

— Daignerez-vous pousser la confiance jusqu'à me le faire connaître, ce nom qui fut le vôtre? dit Albéric. Vous avez mon serment. Ne redoutez rien pour ceux qui vous oppriment; je tairai leur crime. Parlez sans crainte au fils de votre ami...

— Mon nom! Vous voulez savoir mon nom? Mais si je vous le disais, il vous ferait pâlir. Savez-vous que je suis mort? que vos oreilles enfantines ont pu entendre tinter le glas de mes funérailles, comme moi-même, fou d'impuissance et de rage, je l'ai entendu? Mon nom! mes espérances! ma destinée! mon bonheur! tout a été enseveli sous quelque marbre somptueux où je ne suis pourtant pas... On m'a mis au rang des morts. Pourquoi aurais-je encore un nom? Mon souvenir même est effacé de toutes les mémoires, sauf pourtant...

Ici son visage prit une expression terrible.

— Sauf pourtant de la mémoire de celui qui savait bien que l'on murait une tombe vide, de celui par la volonté duquel la vieille tour est devenue le sépulcre d'un vivant... Pour celui-là je vis et je vivrai toujours, même après que mon supplice aura pris fin. Ah! je le sens, le remords le déchire... Non, il ne pourra m'oublier.

L'heure approche, continua-t-il épuisé; elle sera la bienvenue. Je la bénirai, moi, cette heure de délivrance, que tant d'autres voient sonner avec regret.

12.

Seulement, je n'ai pas voulu qu'elle me surprît loin des vieux murs qui ont vu les jeux de mon enfance et ma lente agonie. Je me suis résigné à mourir seul, sans une main amie dans ma main, sans une tête bien-aimée inclinée sur mon chevet, sans faire couler une larme, seul, tout seul avec Dieu...

Ce calice inévitable, je le boirai courageusement... Mais il en est un autre qu'on m'offre encore, et que je repousse. Tout à l'heure, ne les avez-vous pas entendus ? Ils voulaient, les misérables, m'arracher de ces lieux... Mais réunissant toutes mes forces, j'avais fui.

Déjà, avant cette nuit, on avait tout mis en œuvre pour me faire accepter la possibilité d'un changement ; on avait essayé de me séduire par des promesses ; on avait parlé de jour, d'air, d'une demi-liberté. . . Ah ! vous ne comprendrez pas, vous qui sans doute savez apprécier les charmes de la liberté, d'un ciel pur, d'une campagne riante, de tout ce qui plaît au regard de l'homme, vous ne comprendrez pas que j'aie tenu à mon obscur cachot, que j'aie résisté à ceux qui voulaient m'en faire franchir le seuil ? Il en est ainsi pourtant...

Ne vous a-t-on point affirmé, mon jeune ami, continua le vieillard, qui semblait deviner les préoccupations d'Albéric, qu'un irrémédiable malheur

pouvait conduire à la folie ? Mais détrompez-vous, je ne suis pas fou : le ciel ne m'a point fait cette faveur. Dois-je l'en bénir ou m'en plaindre ? Je ne sais. Le voile de l'obscurcissement d'esprit ne s'est point interposé entre moi et mes tortures, il ne m'a point caché l'image de mon bourreau. Oh ! non, je ne suis pas un insensé. N'allez pas le croire, vous à qui je donne le nom d'ami, autrefois échangé avec votre père... Je suis un infortuné seulement.

Un mot encore, poursuivit-il, en saisissant la main d'Albéric, qui se tendait vers lui. J'ignorais que cet appartement fût habité ; il ne l'a jamais été depuis... depuis que je suis ici. Comment pouvais-je supposer qu'on oserait braver à la fois, et les menaçantes traditions et les défenses qui doivent exister relativement à ce lieu.

Je suis donc venu me réfugier ici pour leur échapper. Autrefois, cela m'arrivait souvent ; mais les derniers vestiges de ma force s'en vont ! Voilà trois jours que je n'avais pu venir respirer dans cette chambre.

Maintenant que je possède, avec votre parole d'honneur, la garantie de votre silence, je me retirerai en paix, après vous avoir demandé l'un de ces services qu'on ne refuse pas à ceux qui vont mourir. Gaëtan de Ponsac avait un noble cœur : votre cœur doit ressembler à celui de votre père..

Il aurait eu pitié, lui, du pauvre prisonnier... Dites-moi qu'à son exemple vous me donnerez une consolation suprême, la seule, hélas ! que je puisse recevoir.

— Je suis tout à vous ! repartit vivement le jeune homme, profondément ému. Mais parlez-vous de me quitter pour me punir de ma question indiscrète ? Pardonnez-moi, je ne la renouvellerai point; et puisque le séjour de cette pièce vous est agréable, c'est à moi de disparaître, si vous souhaitez y demeurer seul.

— Ah ! restez, cher enfant, fit le vieillard avec abandon. Que ne pouvez-vous comprendre à quel point votre présence me fait du bien ! Converser avec un être humain, un être sensible et bon : quelle grâce inespérée pour l'habitant de la tombe ! Cette nuit-ci est bénie.

Albéric, reprit-il après une pause, et son accent était empreint d'une ineffable tendresse, parlez-moi, je vous en prie, de la fille d'Hugues de Sérigny, de Geneviève..

— Ne me serais-je point trompé ? pensa le jeune homme ; mais c'est impossible, impossible !

L'inconnu, voyant qu'il tardait à lui répondre, le supplia du regard.

Ce regard avait sur lui un pouvoir magique, quand il prenait l'expression affectueuse dont nous

avons parlé. Il en était à la fois ému et joyeux. Mais dès que ce regard redevenait sombre, le charme se rompait, et Albéric s'efforçait vainement de ressaisir la vision inommée qui avait flotté devant lui

Il accéda au vœu du vieillard, et lui parla longuement de Geneviève.

Il vit alors se refléter sur le visage amaigri de son interlocuteur, les sensations les plus diverses. Quand il décrivit la fin inexplicable de la baronne, la douleur contracta les traits du vieillard. Au contraire, lorsqu'il retraça avec complaisance les vertus de Geneviève, sa modestie, sa piété, ses œuvres charitables, son amour filial toujours patient et dévoué, lorsqu'il annonça qu'elle était fiancée de son frère, et que le lendemain même, jour où s'accomplissait sa vingtième année, elle devait être comtesse de Ponsac, les lèvres de l'inconnu s'entr'ouvrirent, ses joues se colorèrent, sa poitrine laissa échapper un soupir de soulagement, enfin, toute sa physionomie rayonna de bonheur.

— Juge souverain, prononça-t-il avec une pieuse exaltation, sois béni de ta miséricordieuse bonté! Ma souffrance a donc tout expié? Geneviève sera heureuse... heureuse! répéta-t-il avec tendresse. O chère enfant, à qui l'on donne le titre de sainte, que ne puis-je te connaître, t'embrasser, te bénir!...

Plus promptement que ne succède à une radieuse journée, un de ces vents d'ouest qui amoncellent les nuages, la douleur succède à la joie dans le cœur de cet homme mystérieux.

— Et le frère de Geneviève? interrogea-t-il encore. Dites-moi son nom, son âge, tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait...

— De qui me parlez-vous? fit le jeune homme étonné. Serait-ce du petit Edgard?

— Edgard! exclama l'inconnu avec ravissement. Oh! ce nom, ce nom, vieil héritage de famille, recueilli de génération en génération! Et puis? Dites, mon jeune ami.

Mais quel lien l'attache donc à eux? se demandait Albéric pour la centième fois. En quoi ce nom d'Edgard peut-il le toucher?

Le cadet de Ponsac ne savait que penser. La vérité qu'il entrevoyait lui faisait horreur. Il désirait se tromper, et pourtant nulle autre conjecture ne se présentait à son esprit.

— Et puis? insista le vieillard avec le doux regard qui troublait Albéric. Ne me faites pas languir, je vous en conjure; parlez-moi bien vite d'Edgard.

— D'Edgard? Oh! le pauvre enfant:

— Eh bien, allez-vous me dire qu'il n'est plus?

Le geste affirmatif du jeune homme fut son uni-

que réponse. L'inconnu comprit, et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Voulez-vous me dire par quel coup du sort Hugues de Sérigny a vu mourir son héritier ?

Cette question fut faite d'un air tranquille; Albéric hésitait néanmoins à s'appesantir sur ce cruel sujet ; mais cet homme l'ordonnant, il obéit.

Quand il lui parla de la main mystérieuse qui avait retardé de quelques secondes la chute de l'enfant, le prisonnier poussa une exclamation étouffée, puis il attendit la fin du récit.

Alors il se leva, et le jeune homme vit des larmes dans cet œil qui lui semblait desséché.

— Cette main, s'écria le vieillard, la voilà !

Et il étendit sa propre main vers le narrateur.

— Vous dites, reprit-il ensuite, en proie à une fébrile excitation, que son père l'a amèrement pleuré, que sa douleur ne s'apaise point, ne s'apaisera jamais ? Edgard ! Cher enfant, que j'entrevis quelques secondes à peine, mais dont le doux visage effrayé est demeuré présent à ma mémoire... O justice éternelle, quel rôle tu m'as donné ! L'innocent devient la victime ; et moi je suis la cause involontaire de sa perte !

Je vais vous dire ce qui s'est passé, continua-t-il avec tristesse. Je gravissais l'étroit escalier qui conduit ici. On y a percé, pour l'éclairer, une meurtrière;

grâce à elle, je voyais un peu de verdure, je respirais un air plus sain : c'était toute ma jouissance pendant le jour, car pour rien au monde je n'eusse voulu me risquer dans cette chambre tant qu'il ne faisait pas nuit. Au moment où j'arrivais devant cette meurtrière, une ombre apparut sous mes yeux.... Je crus à une erreur causée par le contraste entre ma noire prison et le brillant soleil, et me reculai un peu.

Alors je vis un enfant se glisser à travers l'étroite fissure. Je m'en rapprochai vivement, considérant avec curiosité ce hardi visiteur ; mais sans doute mes paroles l'effrayèrent, et il recula sans songer à l'abîme... Je me précipitai, j'étendis le bras : déjà l'un de ses pieds cherchait un point d'appui dans le vide. J'étais fort encore ; mon élan fut tel, que, malgré l'épaisseur du mur, je saisis Edgard lorsqu'il perdait l'équilibre. Effort inutile! je n'avais gagné qu'une minute d'agonie. Je sentis la fragile étoffe se déchirer dans ma main, mon bras fut subitement allégé, et je tombai à genoux, pendant qu'un cri d'horreur s'élevait jusqu'à moi...

Ce funeste souvenir m'a toujours poursuivi, mais je n'ai rien pu savoir. En vain ai-je interrogé le moins inhumain de mes geôliers, celui qui me parle quelquefois, et qui m'avait annoncé la

naissance des enfants de Sérigny : il refusa de me dire le nom du bel enfant qui s'était brisé au pied de la tour. Ce nom, je l'entends aujourd'hui de votre bouche... et c'est celui d'Edgard de Sérigny !

Hugues, acheva-t-il tout bas, si bas qu'on eût dit un plaintif gémissement s'exhalant des profondeurs de la tour : j'avais demandé grâce, je ne voulais pas être vengé, et pourtant je le suis.

Qu'ai-je dit ? reprit-il avec épouvante, tandis qu'Albéric voyant la vérité pressentie se dégager de plus en plus de l'ombre, le regardait avec stupeur, sans oser prononcer le nom qui errait sur ses lèvres : j'ai votre serment, le serment d'un Ponsac. Quand viendra le jour, vous bannirez de votre esprit et le vivant trépassé et les imprudentes allusions échappées à l'amertume de son cœur.

Cher petit Edgard ! continua-t-il avec attendrissement : mort sans avoir souillé son âme... Qui oserait le plaindre, lui ? Mais le vieux tronc est frappé par la colère du ciel ; inutilement ses fortes racines s'enfoncent dans le sol, nul rameau verdoyant ne grandit à son sommet. L'arbre antique est mort, c'est le crime qui l'a tué !

Albéric, mon cher enfant, fit-il ensuite, parlez-moi d'elle encore.

— D'elle ? répéta le jeune homme.

— Oui, de Geneviève. Pensez-vous qu'il y ait

13

deux créatures qui puissent rattacher aux choses de la terre celui qui n'est plus ? Si, pourtant, il en fut une autre ; mais elle est morte, sans doute ?

Il se frappa le front avec une sorte d'égarement ; puis il continua ses questions.

Il se représenta Gaëtan beau et brave, spirituel et aimant comme l'était son père ; il confondit son image avec celle de Mlle de Sérigny ; il pria Dieu de les protéger. La perspective de cette heureuse union semblait le consoler ; un vague sourire se montra sur ses lèvres, et combien s'était-il écoulé d'années depuis qu'il n'avait souri ?

C'était ce nombre d'années que désirait ardemment connaître le jeune de Ponsac. Une fois ce chiffre connu, l'impossible, l'inexplicable deviendrait l'évidence.

Une pâle clarté apparaissait déjà du côté du levant. L'inconnu la remarqua.

— Je vais vous dire adieu, Albéric, dit-il, car nous ne devons plus nous rencontrer ici-bas. Mais votre souvenir me suivra dans mon cachot, comme un doux rayon de soleil. Vos paroles m'ont fait à la fois du bien et du mal, toutefois le bien l'emporte sur le mal. Je remercie le ciel de vous avoir vu ; ma captivité me pèsera moins désormais. D'ailleurs, elle va bientôt finir.

Le vieillard disait vrai. Un faible souffle animait

son corps, miné par le chagrin et les privations ; et c'était chose navrante que de considérer ce triste paria relégué dans une oubliette pour y mourir seul.

— Quoi ! se dit Albéric, dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, la mort va se saisir de cette proie, si cruellement respectée jusqu'ici par elle ; et je ne tenterais rien pour adoucir ses derniers moments ? Que m'importe ce qu'il fut ? Il souffre, voilà tout ce que je dois savoir.

Deux fois le vieillard fit un mouvement pour se lever. Evidemment, il regrettait de s'arracher aux charmes de cet entretien ; il regrettait ce jeune ami, qui lui témoignait un si touchant respect ; il regrettait de quitter le jour naissant pour la nuit profonde ; il regrettait aussi le moelleux fauteuil où se reposaient ses membres fatigués.

Le jeune homme jugea l'instant favorable pour essayer d'intervenir entre la victime et son bourreau.

— Noble inconnu, dit-il avec une douce fermeté, des inductions n'étant point des preuves, je ne vous connais pas, puisque vous n'avez point jugé à propos de vous faire connaître. Je vous parle donc comme je le ferais à un étranger. Vous êtes innocent, injustement persécuté, enfermé dans un cachot sans air ni lumière, quand vous auriez le droit de vivre de la vie des riches et des puissants. Les hom-

mes vous croient mort,abusés sans doute, par quelque abominable subterfuge. Un crime seul vous retient ici. Or, qui que vous soyez,étant le premier à découvrir ce crime, il est de mon devoir de travailler à votre délivrance.

— Non, non ! interrompit le vieillard. Non, car ce serait la honte ! Voilà vingt ans que je conjure le Seigneur de l'épargner à ceux qui la méritent, et vous voudriez ? Taisez-vous, laissez-moi... J'ai votre parole : vous devez garder mon secret !

— Vous avez dit vingt ans ! Ah ! je ne cèderai pas maintenant. Ecoutez-moi bien : pas plus que vous je ne veux de la honte, puisqu'elle ne retomberait point tout entière sur le coupable. Mais je veux que l'horrible forfaitsoit effacé. Voilà uneissue! Vous pouvez être... libre ! Libre ! entendez-vous ? Est-ce que ce mot de liberté ne fait pas battre le cœur de tout prisonnier, quelques raisons qu'il ait de haïr l'existence ? Venez avec moi sans crainte, je serai votre fils. S'il est un lieu où vous désiriez vivre, où vous soyez attendu, je vous y conduirai. Si vous préférez vous confier à l'amitié, je vous guiderai vers la demeure de mon père : elle vous est ouverte, j'en réponds, etnotre vieilhonneur vousrassurera. S'il est des visages que vous souhaitiez revoir, messager prudent, jeles amènerai près de vous. Ainsi toutes les voies vous sont ouvertes ; venez !

Le regard qu'Albéric aimait et redoutait se reposa sur lui.

— Que Dieu vous récompense de vos intentions généreuses, noble enfant, dit le vieillard ; mais je ne puis accepter votre dévouement.

J'aime ces murs, je veux mourir à leur ombre. J'ai même repoussé les offres presque séduisantes de mes geôliers, parce que ces offres impliquaient mon exil. N'essayez pas de m'arracher à ma prison : il est trop tard... Je suis résigné, qu'irais-je faire loin d'ici ? Imposer mon embarrassante personne à un vieil ami, troubler ses joies, être à la merci d'une puérile curiosité, car plus qu'un malfaiteur je craindrais d'être découvert. Non, merci, Albéric ; vous avez fait un rêve irréalisable, comme on en fait souvent à votre âge; mais je ne vous suivrai pas.

— Au nom de Geneviève, supplia le jeune homme, laissez-vous toucher. Effaçons toute trace d'opprobre... Dieu, ne se souvenant plus que de vos souffrances, absoudra les coupables.

— N'insistez pas, cher enfant, c'est inutile.

— Vous refusez ? Je me suis donc trompé ? Vous n'aimez pas Mlle de Sérigny, puisque vous laissez se consommer le crime qui plane sur elle.

— Je ne l'aime pas ? répéta le vieillard, d'un accent navré. Ah ! depuis le jour où j'ai appris sa naissance, sa radieuse image a dominé toutes mes

détresses. Mais elle doit ignorer que le mort l'a aimée... Voudriez-vous exposer ce front pur à rougir ? Ne sentez-vous pas qu'elle pourrait deviner ce mystère d'iniquité, craindre une tache sur son nom, et jusque devant l'autel où l'attend son jeune époux, être assiégée d'horribles angoisses ? Non il n'en sera pas ainsi !

Et cet homme, brisé par l'adversité plus que par l'âge, trouva un geste éloquent, un fier regard, une voix vibrante pour affirmer sa détermination. Puis il se leva spontanément et se dirigea vers le tableau.

— Je réclame de vous un service, Ponsac, reprit-il. C'est vous condamner peut-être à des recherches infructueuses. Réfléchissez avant d'accepter.

— De nouveau je vous affirme que je suis tout à votre disposition, répondit chaleureusement Albéric.

Le vieillard écarta le tableau, prit quelques papiers dans l'enfoncement et se mit à les classer.

— Mais vous ne m'avez point parlé de vous, mon jeune ami ? interrogea-t-il avec intérêt. J'ai cru comprendre pourtant que vous souffriez aussi. Quelles épreuves peuvent assombrir le printemps de votre vie ?

— Je les ai oubliées devant les vôtres, repartit Albéric ; mais elles sont bien amères ! On me refuse la femme de mon choix ; je vais partir, elle sera perdue pour moi !

— Quel obstacle subsiste donc entre elle et vous ?

— Elle est pauvre, répondit Albéric, elle est étrangère et ne peut même nommer sa famille. Sa vertu et sa beauté sont ses seuls apanages.

— Comment la nommez-vous ? demanda l'inconnu, qui voulait paraître attentif, mais que ses parchemins absorbaient visiblement.

Il venait d'en déplier un, tout couvert d'élégants caractères. Trois signatures étaient apposées au bas de la page ; sur l'une d'elles il appuya ses lèvres.

— Je ne la vois presque plus, murmura-t-il, mais sa place m'est bien connue.

Il regarda alors Albéric, avant de lui expliquer ce qu'il désirait de lui.

Le jeune homme crut qu'il renouvelait du regard sa dernière question.

— Ludovica Lunghini, se décida-t-il à répondre.

— Comment de votre place pouvez-vous lire ce nom ? dit le vieillard d'un air surpris. Je le croyais à demi effacé ?

— Qui ? Moi ? J'ai lu ? interrompit le jeune homme blessé. Faut-il vous affirmer, que, l'eussé-je pu, je ne l'aurais point fait ?

— Mais ce nom que vous venez de prononcer, qui vous l'a appris ?

— Ce nom ? C'est celui que vous venez de me

demander vous-même. C'est celui de la pauvre orpheline à qui je voulais donner le mien. Et que vous fait-il, ce nom?

— Redites-le ! Oh ! redites-le, de grâce ! cria le vieillard palpitant.

— Ludovica Lunghini, répéta docilement Albéric.

L'inconnu s'élança de son fauteuil. Son visage paraissait animé d'une nouvelle vie, tout son corps frémissait. D'un pas ferme il alla vers Ponsac, saisit sa main, que celui-ci crut sentir broyée dans un étau, et lui demanda, en lui présentant le papier encore déplié :

— Ludovica Lunghini ! Est-ce bien cela ?

Le jeune homme vit une délicate signature de femme, tracée au bas de la page, et reproduisant exactement le nom de la pupille de Mère Madeleine-Marie.

— Oui, affirma-t-il, c'est bien cela.

— Son âge ? interrogea le vieillard, d'une voix sourde et brève, dans laquelle vibrait une émotion indicible.

— Elle a huit mois de moins que Mlle de Sérigny.

— Quelle est sa demeure ?

— L'abbaye de Sainte-Croix, que vous connaissez sans doute. Mlle Lunghini est née sur les terres de l'abbaye ; elle n'a jamais quitté ce saint asile.

— Et elle est étrangère ? dit le vieillard.

— D'origine étrangère seulement, car sa mère était Italienne. Mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, la France est sa vraie patrie.

— Sa mère? balbutia le vieillard.

Il ne put en dire davantage, sa voix s'étranglait dans sa gorge.

Mais Albéric commençait à comprendre.

— La mère de Ludovica Lunghini, dit-il avec émotion, en conduisant l'infortuné presque défaillant jusqu'à son fauteuil, a été rappelée à Dieu bien jeune encore... Celle que je voudrais nommer ma fiancée est complètement orpheline.

Cet homme s'affaissa dans le fauteuil. Ses mains, abandonnant celles du jeune homme et les parchemins froissés, couvrirent son visage. Des sanglots que lui arrachaient la douleur et la joie, soulevèrent sa poitrine. Albéric, aussi bouleversé que lui, s'efforça de trouver le rapport qui existait entre ce pâle vieillard et l'intéressante orpheline; entre cette page jaunie gardant un nom tracé depuis des années, et cet autre nom que tout-à l'heure, en lui-même, il donnait au mystérieux captif. Des éblouissements passaient devant ses paupières; ses artères battaient à se rompre; sa raison fuyait déroutée...

Le vieillard désolé retrouva son sang-froid plutôt que le jeune homme.

— Mon ami, dit-il, mon cher Albéric.

Celui-ci s'approcha vivement.

— Vous l'avez nommée Ludovica Lunghini ? continua le prisonnier, d'un accent solennel. Eh bien, non, je ne me trompe pas ! L'Italie... l'abbaye de Sainte-Croix... un peu moins de vingt années... Oubliez Ludovica Lunghini... ce nom n'est plus le sien... Dès ce jour, elle reprendra celui qu'elle a le droit de porter, le nom de son père.

— Quel est-il ? interrogea Albéric, haletant, éperdu, arrivé au paroxysme de la fièvre de curiosité qui le dévorait depuis plusieurs heures.

— Ludovica de Sérigny ! articula nettement l'inconnu, debout, transfiguré, et dont les lèvres s'épanouissaient dans un fier sourire.

— De Sérigny ! exclama le jeune homme. Qu'est-elle donc au baron Hugues ?

— Sa sœur !

— Ah ! prouvez-le moi ! repartit Albéric, d'un ton impérieux.

— Vous demandez une preuve ? fit lentement l'être mystérieux. Mais il me semblait que mon fatal secret n'en était plus un pour vous ? Et, dans ce cas, mon nom vous garantit la véracité de mes paroles.

Quoi, Ponsac, poursuivit-il, vous n'avez pas compris que le malheureux enfermé vivant dans un

sépulcre, celui qui fut l'ami de votre père, celui qui, sans la connaître, a aimé Geneviève, celui qui veut vivre et mourir ici, à l'ombre de ces antiques murailles, vous n'avez pas compris que celui-là fut, aux jours où il vivait honoré, Guy, baron de Sérigny?

Oui, moi, le prisonnier, le spectre effrayant, le vieillard moribond, j'ai été jeune, fortuné, heureux et vaillant ! On m'a fait passer pour mort dans la force de l'âge, tandis que cette force se consumait au fond d'un cachot, dans la rage et dans la misère. Me croyez-vous, mon cher fils ?

Et son regard se reposa, doux et attendri, sur ce noble jeune homme qui prétendait l'arracher à son tombeau, qui avait voulu devenir l'époux de l'humble et pauvre orpheline.

Albéric comprit alors l'impression indéfinissable que ce regard lui faisait ressentir : c'était celui de l'étrangère, de l'enfant de Sainte Croix.

Le cadet de Ponsac plia le genou, et, baisant avec respect la main de l'infortuné baron :

— Je crois, lui dit-il avec élan, je suis certain... Vous êtes le magnanime baron de Sérigny, le maître qu'on a tant aimé et qu'on pleure encore ! J'en suis sûr, comme si Dieu lui-même était venu me révéler la vérité.

Le vieilard sourit de cet enthousiasme, et fit signe à Albéric de reprendre sa place auprès de lui.

Quand il eut obéi :

— Maintenant, je vais tout vous dire. Avant que nous délibérions sur ce qu'il convient de tenter pour l'avenir, il faut que vous connaissiez le passé. A vous je confierai tout, même le nom de mon oppresseur... Mais épargnez-moi le chagrin de le prononcer... Vous avez bien pressenti, n'est-ce pas, que c'est... mon fils ?

Albéric inclina silencieusement la tête dans une muette affirmation.

XIII

Mais qu'ils durèrent peu, ces jours brillants d'espoir,
Et plus purs que le flot mourant sur le rivage !
Dès le matin mon ciel renfermait un orage,
Qui devait éclater longtemps avant le soir.

(Elise Moreau. — Rêves d'une jeune fille.)

« — Je dois, commença le baron, reprendre les choses d'un peu haut. Moi aussi j'ai été coupable : Hugues a vengé mon père...

« Je suis né avec une imagination ardente, un

cœur sensible, une volonté opiniâtre. Mon père eut beau essayer de me dompter par la rigueur, je ne cédais jamais ; et, tout fier de constater que rien au monde ne pouvait me faire plier, je laissai s'enraciner en moi ces dispositions funestes.

« J'avais atteint ma dix-neuvième année, lorsqu'une aventure romanesque, dont le récit ne vous intéresserait pas, vint changer ma vie. Les paroles sévères qui m'accueillirent après mon incartade me blessèrent si profondément, que je résolus de me soustraire à l'autorité paternelle.

« L'occasion m'en fut offerte par mon père lui-même. Il m'avait obtenu, par l'influence du prince de Condé, un poste éminent à la cour.

« Je refusai ce poste qui, sollicité dans un tel moment, me semblait être une sentence d'exil. Me découvrant une vocation décidée pour la marine, je fis tant et si bien, que mon père souffrit, en dépit de ses désirs, que je m'engageasse comme volontaire pour entrer en campagne sous les ordres de l'amiral Duquesne.

« J'assistai au combat naval de Messine. L'un des premiers boulets que nous envoya Ruyter, frappa mortellement le capitaine du vaisseau qui me portait. Cet intrépide marin laissait sans protection une jeune fille exposée à mille dangers.

« Je me fis son chevalier, puis je lui jurai de de-

venir son époux. Elle était énergique, ambitieuse, et avait tout mis en œuvre pour m'arracher ce serment. Elle savait bien que désormais le ciel et la terre ne m'eussent point fait changer de résolution.

« Mon père, déjà mal disposé à mon égard — et c'était justice, — avait reçu, par un ami officieux, communication de mes projets, qui l'avaient exaspéré. J'allai le voir néanmoins, et même je l'implorai, chose inouïe pour moi.

« Quand je compris qu'il me refusait son consentement, je me révoltai. »

« Egalement résolus l'un et l'autre, lui armé de son droit, moi fort du serment dont rien à mes yeux ne pouvait me délier, longtemps nous discutâmes.

« Irrité, mon père proféra de dures paroles contre la fille du brave marin. Ma bouillante jeunesse m'entraîna, et je rendis insulte pour insulte. . . .

« Puis craignant pour ma liberté, j'annonçai brièvement au baron qu'il ne reverrait plus son fils, qu'en dépit de son opposition ce mariage s'accomplirait, et, fou d'audace et de colère, sans plus rien écouter je remontai à cheval pour quitter Sérigny.

« Je n'avais point pris le temps de faire changer ma monture fatiguée : à une lieue de là, un valet put me rejoindre. Il m'annonça que mon père m'ordonnait de revenir.

« M'ordonnait ! Et que me voulait-il ? Il m'avait appelé enfant ; je supposai que son intention était de me traiter comme tel. L'orgueil me dominait. Ma volonté de fer trouvait là une occasion de s'affirmer. Sans daigner répondre au messager, je poursuivis ma route. Alors il courut sur mes traces, et prit mon cheval par la bride, afin de pouvoir me donner à loisir ses explications.

« Je crus à une tentative de violence. Indigné, je cinglai l'air de ma cravache pour effrayer l'insolent valet. J'eus le malheur de l'atteindre au visage, et il resta un instant étourdi du coup. Profitant de cet incident, j'éperonnai mon cheval, et continuai mon chemin avec une vélocité incroyable.

« Je ne devais plus revoir mon père, continua le baron avec effort. Le lendemain, la rumeur publique m'apprit sa mort. Il était tombé, comme frappé de la foudre, après notre entretien. Son premier mot fut pour me demander; et comme un insensé, je fuyais sans vouloir l'entendre, ce mot d'appel, gage de clémence ! Dès qu'il sut que le serviteur était revenu seul, la vie acheva de l'abandonner. »

M. de Sérigny se tut, oppressé par le remords.

« Cet événement si terrible pour moi, reprit-il enfin, mit une barrière de glace entre le coupable

et la cause innocente de sa rébellion. Néanmoins, comme je tenais à accomplir mon serment, ma fiancée arriva à son but, elle devint baronne de Sérigny.

« Toujours triste, je m'enfermai dans mon château, refusant les offres brillantes qui m'étaient faites par mes protecteurs. Je voulais, dans ma solitude, conserver présent devant moi le souvenir de mes fautes...

Hugues naquit. Sa mère mourut peu d'années après. Je me consacrai tout entier à l'éducation de mon fils.

« Un saint prêtre, l'abbé Hamelin, fut choisi pour m'aider dans cette grande tâche ; il s'efforça, par ses enseignements et ses exemples, d'inculquer à son élève la vertu autant que la science.

« Pendant longtemps je crus qu'il avait réussi. Hugues paraissait bon, modeste, sérieux, peu disposé à rechercher l'éclat et la gloire ; sa soumission passive ne laissait rien à désirer. Je l'eusse souhaité plus généreux, plus bienveillant envers ses inférieurs ; toutefois, aveuglé par de favorables apparences, je remerciais le ciel.

« Combien je me trompais, il valait moins que moi !

« La volonté tenace, indomptable, existait chez lui comme chez moi, mais dissimulée. Il avait au

cœur une passion, une seule, et la cachait soigneusement aux regards.

« Cette passion, c'était l'avarice. Même avant mon malheur, j'avais fini par la pressentir.

« Me voici arrivé à la dernière période de ma vie, de ma vie libre du moins. Je vais vous faire connaître ma dernière joie, doux rêve terminé par le plus horrible des réveils.

« Tantôt il me semble que ces temps-là datent d'hier, car aucun changement depuis n'a eu lieu pour moi ; tantôt, au contraire, j'entrevois comme la longueur d'un siècle depuis qu'ils ont fui, car chaque heure a épuisé sur moi sa lente torture. Goutte à goutte, j'ai vidé l'amer calice.

« Hugues, très jeune encore, venait de se marier. Vous l'avez connue, celle qui fut le digne objet de son choix. Sérieux en toute circonstance, il pesa mûrement chaque avantage et ne donna rien, que je sache, aux entraînements de la jeunesse. Du reste, sa femme était belle, vertueuse, de noble race, et devait être fort riche dans l'avenir. Il n'y avait qu'à applaudir à sa résolution.

« Mais une fois cette union accomplie, je commençai à sentir mon isolement, et à le trouver fort pénible. Jusque-là, mon fils avait été l'objet de cette préoccupation nécessaire, indispensable à tout homme, et sans laquelle il succomberait sous

l'étreinte d'un mortel ennui. Je m'occupais bien de travaux scientifiques, de recherches littéraires; mais tout cela n'était qu'un passe-temps. Il fallait à ma dévorante activité, des difficultés à vaincre, des espérances ou des craintes à concevoir. Il fallait surtout à mon cœur un être à aimer, à protéger ; et mon fils n'était plus cet être-là.

« Pour me dédommager de mes années de réclusion, je résolus de voyager, d'aller vivre sous d'autres cieux. En prévision d'une longue absence, je remis à mon fils, dont la prudence m'était connue, mes pleins pouvoirs, tous mes titres de propriété, afin qu'aucun souci d'affaires ne vînt me troubler dans mes pérégrinations.

« J'ignorais que je venais de violer un précepte formel ; car le Seigneur a dit : « Tu ne tenteras pas ; » et je tentais, hélas ! sans le savoir.

« Hugues reçut cette marque de confiance avec une satisfaction qui me frappa. Mais j'oubliai promptement cette impression, et je partis, sans but déterminé, dans la direction du sud.

« Une longue absence !.. Combien peu l'homme sait ce qu'il adviendra de lui quand il propose, oubliant que seule la Providence dispose de tout ! A Sorrente, où je m'arrêtai pour saluer la patrie du Tasse et visiter les magnifiques antiquités que cette ville possède, à Sorrente était le terme de mes courses.

« C'est là que je connus Ludovica Lunghini. Elle était orpheline, sans autre appui qu'un frère beaucoup plus âgé qu'elle, et en disgrâce auprès de son souverain. Quoiqu'elle fût sans fortune, sa beauté valait une dot, et l'ambitieux Lunghini comptait bien que le mariage de sa sœur serait pour lui la source d'une faveur nouvelle. Il lui fallait un beau-frère influent, tout dévoué à lui. Cette influence, je ne pouvais la lui offrir ; aussi les vœux que je lui adressai au sujet de sa sœur furent-ils repoussés.

« Ce refus humiliant excita ma fureur, tripla les forces d'une volonté qui avait longtemps sommeillé, et qui se réveillait plus ferme que jamais. Je forçai Ludovica à m'avouer qu'elle eût été heureuse de devenir ma femme. Elle m'apprit, en même temps, que son mariage avec un diplomate espagnol, chargé d'autant de richesses que d'années, était irrévocablement décidé dans l'esprit de son frère, sans qu'il prît nul souci des larmes de la pauvre enfant.

« En l'écoutant, mon cœur bondit d'indignation et de joie. Elle était opprimée : l'acte que je méditais devenait un acte de justice qui m'absolvait à mes propres yeux.

« C'est ainsi qu'on trompe sa conscience, jeune homme ! Ah ! croyez-en mon expérience, ne vous

laissez jamais égarer par ces sophismes diaboliques, fleurs perfides qui cachent un abîme. Je ne me suis pas cru coupable pour avoir, de son libre consentement, enlevé Mlle Lunghini de la maison d'un frère ambitieux et cupide, qui spéculait impitoyablement sur sa destinée ; et pourtant, telle est la cause unique de mes longs jours d'agonie, des misères et des hontes qui ont abreuvé Ludovica, la cause unique, enfin, du délaissement de notre fille et du crime de mon fils. »

Le visage d'Albéric s'empourpra. Il se reportait par la pensée à l'ermitage de sainte Procule...

« Mais alors, reprit le baron, je me considérais comme le protecteur de l'innocence. Un vieux prêtre consentit à nous unir secrètement dans la chapelle d'un monastère, où nul témoin ne nous accompagna : je craignais une dénonciation à Lunghini. Il n'y eut d'autre preuve de l'accomplissement de cette cérémonie, que l'acte que vous venez de me voir relire, écrit par le prêtre et signé par nous.

« Que m'importait l'insuffisance légale de cet acte ? N'étais-je point là pour attester hautement, au besoin, les droits de la baronne de Sérigny ? Ne devais-je pas, de retour en France, obtenir la sanction des lois, et détacher pour ma femme une part de mes biens patrimoniaux ? Pour l'instant, je n'a-

vais à me préoccuper que de fuir... Mon aimable beau-frère était emporté, vindicatif, et, dans un accès de rage, il n'eût point hésité à rendre sa sœur veuve.

« Un navire nous attendait sur une côte déserte, à quelques milles de la délicieuse Sorrente. Nous le gagnâmes heureusement, et il fit voile aussitôt vers cette patrie que Ludovica aimait avant de me connaître. Sans regret, elle vit disparaitre à ses yeux les rivages enchanteurs de son pays natal.

« Mon ami, je tressaille encore d'émotion, en me retraçant le souvenir de cette traversée. Que je trouvais la mer splendide, la vie agréable !.. Insensé que j'étais ! Je me croyais rivé au bonheur, et tout ce brillant prestige allait s'évanouir pour jamais !

« A peine débarqués, nous traversâmes en toute hâte la Provence et le Bourbonnais. Quelle fatale puissance m'attirait donc ici, mon Dieu ?...

« Quand le terme de notre voyage approcha, je commençai seulement à me demander quel serait l'accueil de mon fils ? Aux questions inquiètes et détournées de Ludovica à son sujet, je compris que le moindre signe de mécontentement serait pour elle un chagrin et un funeste présage. Je devais donc ordonner, si cela état nécessaire, des apparences de cordialité.

« En même temps, je songeais à organiser une réception triomphale, à déployer un faste inaccoutumé, à réunir les vassaux qui m'aimaient. Cette pompe, ces cris de joie charmeraient et rassureraient la timide étrangère.

« Toutes ces considérations me décidèrent. J'exposai mes motifs à la baronne ; elle approuva ma résolution.

« Nous nous arrêtâmes à la porte de l'abbaye de Sainte-Croix.

« Je franchis avec elle le seuil de ce pieux asile, auquel ma famille et moi-même nous avions fait des dotations considérables. J'y étais connu, je ne pouvais douter du bon accueil des religieuses.

« A celle qui se présenta, je demandai pour Mme de Sérigny, la faveur de se recueillir un jour ou deux à Sainte-Croix. L'abbesse y consentit avec empressement.

« Au moment où j'échangeais un adieu enjoué avec ma jeune femme, je songeai au portefeuille qui renfermait mes papiers personnels, ceux de Ludovica, l'acte du vieux prêtre, et un acte de donation non encore légalisé.

« J'ai envie de vous laisser ceci, dis-je à la baronne, en sortant à demi le portefeuille de ma poche.

« — A moi ? fit-elle en riant, et que voulez-vous que j'en fasse ?

« Je souris moi-même de ma proposition, et m'éloignai rapidement, car la nuit était proche.

« Mon fils parut plus étonné que satisfait du peu de durée de mon voyage ; mais je ne tins aucun compte de ce premier mouvement. Toute la domesticité du château témoigna de mon retour une bruyante allégresse. Je soupçonnai que Hugues s'était montré sévère.

« Je visitai ma belle-fille, déjà retirée dans son appartement. Après lui avoir exprimé toute ma joie de l'arrivée prochaine d'un enfant à Sérigny, je glissai une plaisanterie sur la jeunesse de certaines grand'mères. Elle ne me comprit pas, mais je vis pâlir mon fils.

« Malgré l'heure avancée, je m'enfermai avec lui, et lui racontai tout ce qui s'était passé depuis mon départ. Il m'écouta les yeux baissés, sans mot dire. Quand j'eus terminé mon récit, il me complimenta en termes équivoques, qui pouvaient sembler ironiques ou respectueux. Feignant de prendre au sérieux ses félicitations, je l'entretins de mes voyages, de quelques merveilles de la nature, des mœurs italiennes. Rien ne put l'arracher au silence de glace qu'il gardait obstinément.

« Mon intendant Jérôme vint m'annoncer que mon appartement était prêt. Je fus contrarié de n'avoir pas donné mes ordres aussitôt mon arrivée ; il me

déplaisait d'habiter cet appartement, que dans ma pensée je réservais à la baronne, comme le plus grand et le mieux orné de tous.

« Et puis, une inquiétude vague m'avait saisi, au sujet des papiers importants que j'avais sur moi. Il me tardait de les mettre en sûreté dans un endroit connu de moi seul. J'ordonnai donc à mon brave serviteur de faire disposer la chambre située dans la tour de Sévig.

« Souvent je l'avais parcourue, au temps de ma jeunesse, cette vielle tour Maudite. Je m'y étais réfugié en mes jours de révolte ; j'en connaissais tous les escaliers dérobés, toutes les cachettes. Jamais je n'avais ressenti aucune des frayeurs puériles que ce vieux débris des constructions féodales inspirait généralement.

«Par deux fois, je dus répéter mon ordre à Jérôme.

« A la fin, il risqua une timide observation. Je le remis à sa place ; puis, fâché de ma sévérité, je lui commandai d'entrer chez moi le lendemain matin de bonne heure, pour y recevoir une communication importante.

« Après l'avoir congédié, restant de nouveau seul avec mon fils, je repris notre conversation interrompue. Par hasard, je parlai d'un chimiste italien célèbre alors par ses importantes découvertes. Mon amour pour la science m'avait fait très bien

accueillir de lui, et il m'avait même offert divers spécimens de ses patientes recherches. La valise où ils étaient se trouvant posée à portée de ma main je les fis voir à Hugues, en lui en expliquant les propriétés. Il m'écouta avec une attention que jamais aucune démonstration physique n'avait su obtenir de lui.

« Tout en causant, je maugréais intérieurement contre la lenteur de mes domestiques, car j'étais horriblemement fatigué. Les brèves réponses de mon interlocuteur ne suffisaient point à combattre le besoin de sommeil qui s'emparait de moi. Je finis par me laisser aller à un demi-assoupissement dont je ne fus tiré que par le retour de Jérôme.

« Hugues, en cet instant, m'offrit un rafraichissant breuvage. Je l'acceptai avec plaisir. Après l'avoir bu, je rangeai précipitamment, dans ma valise, les trésors du savant italien. Qui m'eût dit qu'il en manquait un, une certaine poudre ayant la propriété de donner à un être vivant, pendant plusieurs jours, l'immobilité, la pâleur de la mort ?

« Il en était ainsi, pourtant. Cette fatale coïncidence fut pour mon fils la tentation suprême ; elle rendit le crime possible ; elle seule explique tout.

« Je me retirai ici, dans cette même pièce où nous sommes. Je mis les papiers importants, pour la

sûreté desquels je ne croyais pas devoir prendre trop de précautions, derrière ce vieux tableau.

« Puis je m'endormis.

« O mon Dieu, pourquoi ne m'as-tu pas fait la grâce de changer mon sommeil en éternel repos? Je n'aurais pas éprouvé les tortures qui ont été mon partage !

« Désormais tout est vague et confus dans mon souvenir... Je me sens comprimé de tous les côtés...

« On dirait que des mains puissantes et glacées m'enserrent. Autour de moi on pleure... Mes paupières sont voilées et je ne distingue personne; mais, au travers de ce voile, je devine de tremblantes lueurs. Il me semble que je me débats dans un rêve....

« Je m'en réveille enfin, de cet horrible songe, et tout d'abord je me crois transporté dans un tombeau. Pendant que de pompeuses funérailles honorent le cercueil vide du baron Guy de Sérigny, moi, étendu sur un misérable grabat, je m'imagine être en proie aux horreurs du sépulcre.

« Peu à peu je rappelle mes esprits, et la réalité, l'affreuse réalité se fait jour.

« Non, pas un mot de plus. Je tairai ces heures épouvantables. Il me faudrait substituer au langage humain celui des enfers, pour vous faire comprendre tout ce que j'ai ressenti ! ! ! Tout à l'heure,

Albéric, devant le seul être accessible à la pitié qui soit venu à moi depuis vingt ans, j'ai laissé échapper quelques plaintes... Si faibles qu'elles soient, que Dieu me les pardonne! Je ne les renouvellerai plus. »

— Mais comment se fait-il, ne put s'empêcher de demander le jeune homme, que vous n'ayez pas, dès les premiers jours et dans le paroxysme du désespoir, profité de votre facile accès ici, pour tenter une évasion ?

— Il faut donc tout vous dire ? répondit tristement le vieillard. Eh bien, je ne pouvais sortir de mon souterrain : j'étais enchaîné...

— Le misérable ! exclama Albéric.

— Oh ! ne l'accusez point de cela, fit vivement le pauvre père. Je crois, je suis certain qu'il a dû ignorer cette circonstance. Il ignorait aussi qu'un passage secret permît de communiquer directement du haut en bas. Moi seul savais cela, et je ne l'ai jamais révélé à personne. On a dû me descendre par cette trappe que vous voyez sous vos pieds, et qui a été sitôt après maçonnée à l'intérieur, solidement clouée à l'extérieur. Ainsi, mon fils n'ayant rien à craindre, n'a certainement pu ordonner...

- Qui donc, alors ? murmura le jeune homme incrédule.

— Mes deux geôliers, qui me redoutaient et me haïssaient. L'un d'eux était ce même valet dont le visage reçut la sanglante impression de ma cravache. Il n'a pas oublié ma violence, de même que son visage en garde la cicatrice. Et il m'en voulait d'autant plus, que sa vue me rappelant ma faute, je le renvoyai dès que je fus le maître, non sans le dédommager, il est vrai. L'autre était un domestique voleur, que je recommandai à mon fils de chasser, lors de mon départ. Il paraît qu'il n'en fit rien, et qu'il reprit même celui que j'avais frappé ; naturellement, ces deux hommes me détestaient, et ne craignaient rien tant que ma réapparition en ce monde. Ayant été à même de juger de ma force, ils tremblaient pour leur vie... Les vieilles chaînes rouillées qui traînaient dans l'ancienne prison, servirent à la fois leur haine et leur lâcheté.

Vous me demandez comment leur cruauté s'est un peu ralentie ? Hélas ! avant qu'ils se fussent lassés de me faire souffrir, ma force avait fui ; je n'étais plus à redouter. Aussi, quand les chaînes rongées par la rouille vinrent à se disjoindre, ils ne les remplacèrent pas. Peut-être, comme je vous l'ai dit, leur maître ne l'eût-il pas permis.

Mais lorsque mes pieds purent se mouvoir, libres de toute entrave, bien des années s'étaient écoulées. Je savais par le moins méchant de mes gardiens,

l'ancien voleur, que Geneviève, qu'un fils de Sérigny étaient nés... Ma première rage s'était calmée, je redoutais la honte sur le front de ces innocentes créatures, j'étais à demi résigné...

Et puis, d'ailleurs, je n'ai jamais entrevu la possibilité d'appeler un être humain à mon aide : ces portes doubles, vous le voyez, étouffent tous les bruits. Je connaissais assez l'empire que la superstition exerce chez nos crédules Bourbonnais, pour savoir que nul n'oserait approcher de la tour Maudite. Jamais je n'ai vu âme qui vive au milieu de cet amas de décombres sur lequel donnent ces fenêtres. Du côté opposé, la meurtrière qui éclaire l'escalier est trop profonde...

— Et la baronne Hugues ? N'a-t-elle point pénétré jusqu'à vous ?

— Si... votre récit m'a prouvé que c'était elle. Je l'aperçus pendant une minute, et elle dut me reconnaître ; mais, glacée d'horreur, elle ne me parla pas... J'espérais qu'elle reviendrait : la présence de cette sainte femme m'eût aidé à souffrir. Vous venez de m'apprendre qu'elle est morte de douleur, peu après la découverte du crime de...

— Monsieur le baron, demanda le jeune de Ponsac, tout frémissant d'indignation, voulez-vous que je sois l'instrument de la justice divine pour vous venger ?

— Bannissez cette pensée, répondit doucement le captif.

— Comment ! L'infâme resterait impuni ?

— Je n'ose l'espérer... Mais ce n'est ni à vous, ni à moi qu'appartient le soin de son châtiment. Il a déjà bien souffert, du reste... Et puis, il eût pu être plus criminel encore. Je l'avais mérité...

— Même en poussant la magnanimité jusqu'à ses dernières limites, fit vivement Albéric, vous ne pouvez excuser l'abandon et la misère, qui, sans la charité des religieuses de Sainte-Croix, eussent été le partage de la baronne de Sérigny et de votre enfant. Pour ce crime-là, trouvez-vous de l'indulgence ?

— Tout sera réparé : l'enfant recouvrera ses droits, et sa pauvre mère est au ciel...

Albéric, plus rien ne vous sépare de ma fille, elle peut porter votre noble nom. Ah ! aimez-la tout à la fois comme un époux et comme un père, puisque le père qui l'eût tant chérie ne la connaîtra jamais !

— Jamais ? Vous vous trompez, je pense, affirma le jeune homme, remis enfin de son émotion, de son trouble, et commençant à se rendre compte de ce qu'il devait faire. Oui, vous vous trompez ! Ludovica de Sérigny sera connue de son père. Cette nuit doit être la dernière de votre martyre. Ecoutez-

moi, monsieur le baron, poursuivit-il, en voyant le geste de dénégation du vieillard.

Et debout, sérieux et calme, scandant chacun de ses mots comme pour mieux faire passer sa conviction dans l'esprit de son auditeur, Ponsac continua :

— Il n'y a pas une heure, quand je vous ai offert la liberté, un asile, des amis, vous avez refusé. Vous teniez à achever votre vie à l'ombre de ces murs· Vous craigniez le déshonneur pour votre noble famille. Il ne m'appartenait point de forcer votre volonté, je me suis tu. A présent, tout a changé : vous êtes père, et je suis en face du baron de Sérigny. Comprenez-donc que moi seul, moins que tout autre, je puis faire restituer à Ludovica son nom et son rang ! On sait bien qu'en cette affaire je suis le premier intéressé. Qui donc croirait aux preuves — insuffisantes, vous l'avez dit vous-même — que je présenterais, moi, prétendant à la main de l'orpheline ? On dirait que je mens. Ensuite le baron, votre fils, cèdera-t-il, ou serai-je contraint d'invoquer le témoignage de la justice, qui viendra indiscrètement sonder les mystères du passé ? Même, possesseur du secret de sa conduite, je me vois impuissant contre ce misérable. Il suppose bien qne le frère du fiancé de sa fille ne le trahira pas ; et ce nom, impitoyablement

exigé par le marquis de Ponsac, ce nom, Ludovica ne l'obtiendra point !

— Où voulez-vous en venir ? demanda le vieillard.

— A ceci, monsieur : pour assurer le bonheur de votre enfant, vous devez prendre mon bras, vous montrer dans ce château où vous pouvez parler en maître, et dire à la pauvre abandonnée qu'elle n'est plus orpheline.

— Y songez-vous ? interrompit M. de Sérigny avec épouvante. Moi ! réapparaître ? affirmer ? Un spectre, sortant réellement de son tombeau, ne produirait pas plus d'effroi, et rencontrerait peut-être moins d'incrédulité.

— Fiez-vous à moi, monsieur le baron, dit Albéric.

— Je le voudrais, murmura le vieillard d'un accent plaintif. Mon Dieu, il m'eût été si doux de la connaître, de la bénir, de la rendre heureuse !.. Mais c'est impossible, mon ami, impossible...

— N'admettez-vous pas, demanda Albéric d'un ton résolu, qu'un misanthrope noble et riche conçoive l'idée bizarre de faire dire un jour à tous : Il est mort! et qu'il aille s'enfermer dans quelque solitude, loin de tout contact humain? Cela ne s'est-il pas vu? Eh bien, au bout de dix, quinze, vingt années, cet homme apprend qu'une orpheline réclame son

appui, son nom, et il revient pour accomplir son devoir paternel. Qui oserait concevoir l'idée d'un crime? Qui douterait, quand lui-même dira : J'ai agi, ainsi parce que je l'ai voulu.

— Et vous prétendez que je sois cet homme-là ! Me voir en face de mon bourreau ! Etre obligé de le traiter comme mon fils ! Si Dieu m'a donné la force de ne le point maudire, pensez-vous que je puisse lui conserver quelque tendresse ?

— Votre fils est absent, et je me charge d'empêcher son retour. Depuis l'année dernière, il fait de longs séjours à son vieux castel de Sussat ; pour se distraire, sans doute, il y dirige quelques réparations.

— C'est là qu'on voulait me contraindre à aller mourir ! dit amèrement le baron.

Pauvre vieillard ! Pauvre père ! Ainsi, préoccupé des frayeurs et de la curiosité qu'éveille sans cesse la tour Maudite, las d'attendre que la mort se fasse sa complice, le fils coupable s'est décidé à éloigner sa victime...

— Il se repent, reprit celle-ci. Ne voyez-vous pas qu'il n'ose marier sa fille à Sérigny tant que j'y demeure ? Il redoute que ma malédiction, à l'heure solennelle, n'atteigne la jeune épouse et ne menace sa destinée. Il veut m'éloigner à tout prix...

— Oui, cela peut bien être, acquiesça Albéric, nullement convaincu, mais respectant une chère illusion. Seulement, jamais ses remords ne se trahiront par l'acte réparateur et nécessaire. On obtiendra de lui un don en apparence généreux et gratuit ; mais jamais il ne reconnaîtra l'orpheline pour sa sœur. Il ne le peut, du reste, sans exciter les soupçons. M. de Sérigny, vous seul avez le pouvoir d'arracher votre fille à ce cloître pour lequel elle n'est point faite... Moi, je ne puis que vous seconder.

La tête du malheureux baron s'inclina sur sa poitrine. Albéric attendit, dans un respectueux silence, le résultat de ses réflexions.

Le jour paraissait radieux, à travers les petits vitrages des fenêtres. Le captif leva soudain les yeux, vit cette lumière rayonnante, ce ciel bleu, cette verdure du printemps, et un frisson de désir courut dans ses veines. Dans un élan spontané, il fut debout.

— Pour elle, pour la fille de cette pauvre femme qui fut si peu de temps baronne de Sérigny, prononça-t-il avec fermeté, je cède... J'irai... je dirai... mon enfant !

Brisé par tant d'émotions, par les révélations successives qu'il avait entendues, par les souvenirs lointains et déchirants qu'il avait exhumés de sa

mémoire, épouvanté, enfin, de l'œuvre qu'il allait entreprendre, le débile vieillard chancela. Sans le bras robuste qui le soutint, sa tête blanchie eût heurté les dalles.

— Vous le voyez, je suis sans force, murmura-t-il avec découragement, dès que l'air frais du matin l'eut un peu ranimé. La mort est-elle donc si proche? Je l'ai appelée vingt ans, et elle ne viendrait qu'à l'heure où je voudrais vivre?

— Rappelez toute votre énergie, noble Guy de Sérigny, prononça le jeune homme, de sa voix mâle et sympathique. C'est Dieu qui nous a dirigés l'un vers l'autre, et pourquoi nous abandonnerait-il en cette heure suprême? Pourquoi, après tant d'années de souffrances, vous refuserait-il l'unique consolation que désire votre cœur?

— Qu'allez-vous faire? demanda le baron.

— Vous quitter un instant; et, si mon absence devait se prolonger, mon frère, le comte Gaëtan, de la discrétion duquel je vous réponds comme de la mienne, aurait l'honneur de venir vous chercher.

— Où me conduirait-il? interrogea l'infortuné, repris par ses appréhensions.

— Chez mon père d'abord : cette première étap me semble nécessaire; puis, dans l'appartement qui fut le vôtre, M. le baron, et que, d'après mes ordres, on va disposer à vous recevoir.

— Albéric, Albéric, votre audace me confond... Mais je m'abandonne à vous. L'honneur de Sérigny est le vôtre désormais.

— Mon père, fit affectueusement le jeune homme, merci de votre confiance, merci de cette parole d'espoir. Oui, l'honneur de Sérigny est mien, et il sera sauvegardé, je vous en réponds...

M de Sérigny attira sur son cœur le vaillant jeune homme, et lui dit en le bénissant :

— Je crois en vous, mon fils... Allez, c'est Dieu lui-même qui vous inspire.

Albéric, pressé d'agir, ne prit que le temps de réparer un peu le désordre qui régnait dans sa toilette. Puis, avec un soin filial, il enveloppa le vieillard de son long et chaud manteau de voyage, qui, tout en le réchauffant, devait dérober aux regards le délabrement de son costume.

— N'ayez plus aucune crainte, lui répéta-t-il, au moment d'ouvrir la première porte. Dans quelques heures, vous serez le maître à Sérigny... et vous l'aurez vue !

XIV

Plus loin que le fleuve qui gronde,
Plus loin que les vastes forêts,
Plus loin que la gorge profonde,
Je fuirais.....

(Victor Hugo. — Les Orientales.)

Le plan d'Albéric de Ponsac était fait ; il savait par quels moyens il atteindrait son but. Tout d'abord, il lui fallait le concours de son frère, et c'est vers sa chambre qu'il se dirigeait.

Mais au moment où il allait sortir du corridor qui reliait la tour Maudite au château, Gaëtan lui-même, très animé, désireux de présenter à ses amis le *héros* vainqueur des spectres, se trouva devant lui pour lui demander en riant :

— Eh bien, savez-vous le mot de l'énigme ? Ce vieux nid féodal a-t-il livré ses mystères ?

— Le mot de l'énigme est crime ! murmura Albéric à l'oreille du comte, qui recula terrifié.

— Que me dites-vous là, mon pauvre ami? fit-il, un peu inquiet pour la raison de son frère. Quels rêves impossibles avez-vous faits ?

— Des rêves !... Ah ! pour le repos du maître de céans, je voudrais en avoir fait ! Venez, je vais tout vous dire... Nous n'avons pas une minute à perdre. Seulement, allons chez vous, car je crains les échos indiscrets de ces murs.

Abasourdi, Gaëtan l'introduisit dans son appartement ; puis il écouta, stupéfait, l'invraisemblable et authentique récit qui lui fut narré en quelques mots.

Sans laisser à son frère le temps d'émettre son opinion, Albéric le pria de sonner son domestique, et il ordonna à cet homme d'aller quérir immédiatement le jeune page Hubert Larrey. En l'attendant, il s'installa devant une table, et se mit à écrire rapidement.

— A qui écrivez-vous ? demanda le comte.

— Au baron. Au baron Hugues, s'entend.

— Qu'attendez-vous d'Hubert ?

— Qu'il porte mon message avec célérité, et qu'il me rapporte non moins promptement une réponse.

— Et que pouvez-vous bien dire à cet infâme criminel ?

Albéric ne répondit pas, mais, dix minutes plus

tard, il présentait à son frère un billet conçu en ces termes :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer l'arrivée de « M. le baron Guy de Sérigny, votre père, en son « château. Il a fallu son extrême désir de voir enfin « sa fille et sa petite-fille, joint à celui de faire re- « connaître les droits de Mlle Ludovica de Séri- « gny, pour le décider à quitter la retraite qu'il « habitait depuis vingt ans.

« J'ai le regret d'ajouter que ces années de soli- « tude et d'austère régime ont hâté la vieillesse « pour M. le baron... Les émotions inévitables « après une aussi longue absence, la surprise et la « joie qui vont éclater autour de lui, quand tous « seront instruits que cette mort tant pleurée n'était « que simulée, peuvent avoir — fasse le ciel que je « me trompe ! — des conséquences propres à vous « alarmer.

« Je dois vous en informer, afin que votre re- « tour ne subisse aucun retard. Il faudrait les plus « graves raisons pour vous engager à le différer. »

Suivait une formule de politesse, où le mot de respect ne se rencontrait pas.

— Voilà une mauvaise nouvelle annoncée sans

ménagement, fit Gaëtan après avoir lu : l'arrivée du baron Guy ! Les droits de sa fille ! Quel camouflet !

— Je ne me suis point inquiété de cela, répondit Albéric. C'est involontairement que je le frappe. J'avais, en lui écrivant, deux mobiles tout autres.

En cet instant on frappa à la porte, et le gentil Humbert se montra, sa toque à la main.

— Il paraît que mes nobles cousins ont envie de me voir, dit-il gaiement.

— Nous réclamons tes services, Larrey, expliqua Albéric d'un ton grave. Tu vas monter à cheval, et courir bride abattue vers Sussat, pour y remettre cette lettre à M. de Sérigny.

— A Monsieur le baron de Sérigny, rectifia le bambin.

— J'ai dit à M. de Sérigny, à M. Hugues de Sérigny, répéta le cadet de Ponsac avec un mécontentement affecté. Nous n'avons nullement l'intention de plaisanter ce matin, petit drôle, et si tu ne veux pas être sérieux, un autre te remplacera.

— Je serai sérieux, mon cousin, fit Hubert, tandis que ses yeux expressifs se fixaient, pétillants de curiosité, sur les deux jeunes gens, extrêmement sérieux, je vous le jure.

Albéric signa, plia la feuille, mit tout simplement comme adresse le nom de M. Hugues de Sérigny, et tendit le message à Hubert.

— Vous ne scellez pas? demandèrent à la fois Gaëtan et Larrey.

— A quoi bon? repartit le jeune homme, jouant la négligence, et paraissant ne s'adresser qu'à son frère. Ce secret n'en est plus un... avant deux heures, tout le château sera instruit du miracle. Et qu'importe si l'étrange histoire se propage un peu plus tôt? Quant à M. Hugues, il comprendra que les circonstances doivent faire excuser le manque de formalités... Eh bien, eh bien, que faisons-nous là, messire page? En route! et surtout qu'on ne se fasse point jeter à bas de son poney. Il faut arriver vite et sûrement.

— On sait contraindre ledit poney à être docile, cousin de Ponsac. Seulement il n'est pas sellé, et je ne suis pas équipé.

L'enfant disparut en courant.

— Hubert! Hubert! cria Albéric en le rappelant. Avant de partir, préviens M. Jérôme que nous l'attendons chez le comte Gaëtan. Tu lui diras qu'il s'agit de choses urgentes, importantes, et que sous aucun prétexte il ne peut différer de se rendre auprès de nous. M'as-tu bien compris?

Le jeune Larrey promit de ne rien oublier, et partit prestement, pendant que Gaëtan disait d'un air railleur :

— Si cet étourneau ne glisse pas un œil dans

votre message, tout en s'habillant, je veux perdre la main droite, mon imprudent frère.

— J'espère bien que non seulement il y glissera les deux yeux, mais encore qu'il sèmera la nouvelle des combles à la cour des écuries.

— Comment ! vous désirez cela ?

— Ne devinez-vous pas, mon cher Gaëtan, que le baron Guy ne tient nullement à prendre la peine d'affirmer son identité ? Cette tâche ne me sourit guère non plus ; j'ai autre chose en tête. Et puis, comme il se rencontre parfois des incrédules, qu'adviendrait-il si le doute naissait et se propageait ? Pour parer à cet inconvénient, je ne dis rien, mais une indiscrétion dévoile tout... je n'ai point uniquement écrit à ce misérable : je m'adressais, par l'entremise d'un page curieux et bavard, à tout le château. On ajoutera d'autant plus foi à cet événement, qu'on l'apprendra comme un secret, qu'on pourra le commenter tout bas. S'il n'en eût pas été ainsi, je me serais bien gardé de vous dire, devant Hubert, que bientôt tous seraient instruits, etc. Si étourdi qu'il soit, l'enfant a de l'honneur. Peut-être, sans ma permission tacite, aurait-il hésité... Maintenant, sa curiosité est excitée, et sa conscience tranquille.

— Ma foi, vous êtes habile, mon très cher. Vous plairait-il de me confier votre but ?

— C'est d'éloigner le fils de son père... Mes paroles seront comprises, je n'en doute pas, et il trouvera bien un prétexte, une raison grave, pour se dispenser de venir jouer ici une abominable comédie.

— Et c'est le père de Geneviève! soupira le comte. Non, non! reprit-il aussitôt, devant le regard pénétrant et inquiet de son frère. Non, je ne l'en estime pas moins! Le crime n'étend point ses ombres jusque sur elle. Je l'admirais jusqu'ici : dorénavant je la plaindrai et ne l'en aimerai que davantage. Non, ma chère sainte n'a point perdu sa radieuse auréole!

Les deux frères étaient tous les deux fort émus. L'un avait rejeté son masque d'impassible froideur, l'autre rompait avec sa mordante gaieté. Ils se comprenaient mieux. Leurs mains se serrèrent.

— Je vais à la tour, dit Gaëtan après un court silence ; j'ai hâte de voir cet infortuné.

— Frère, voulez-vous faire plus? J'attends monsieur Jérôme, le temps se passe, d'autres oisifs peuvent venir, comme vous l'avez fait vous-même, flâner dans le corridor pour m'y attendre. Consentez-vous à conduire le baron chez mon père? Il existe un passage qui aboutit près de la porte de la tour, et qui part du cabinet de notre père : hier au soir, tandis qu'on me cherchait de tous cô-

tés, j'ai passé par là pour rejoindre nos amis. Agissez comme vous l'entendrez, mais soyez certain que chaque minute gagnée est une sûreté de plus pour l'honneur de Sérigny.

— J'accepte la mission, et je compte sur le succès ! affirma le comte, avec son audace habituelle. Toutefois, je vous prive d'une bien douce joie, mon bon frère.

— Vous êtes le fiancé de Geneviève, répondit simplement Albéric.

Puis il continua :

— Voici la clef de la première porte, voici celle de la seconde. Souvenez-vous, je vous prie, que, fatigué par la lourde atmosphère de cette chambre, depuis si longtemps fermée et inhabitée, je suis sorti de bonne heure. Dans l'ancienne avenue, j'ai rencontré un étranger. Cet étranger s'est nommé à moi, et je l'ai conduit dans l'appartement du marquis. Si le baron arrive jusque-là, on croira à notre affirmation.

— Très bien, je sais ma leçon. Je vais prévenir mon père, et je grimpe là-haut. Ne craignez rien : à cette heure-ci, tout le château doit être encore livré au sommeil.

— Soyez prudent, comte, fit Albéric. Veuillez aussi vous entendre avec notre père au sujet d'une question capitale : les vêtements.

On frappa de nouveau. C'était M. Jérôme. Gaëtan s'éloigna pour accomplir sa mission.

Du premier coup d'œil, le jeune de Ponsac vit que l'honnête intendant n'était pas dans son assiette ordinaire : son visage ridé était agité d'un tremblement nerveux ; ses petits yeux gris, très vifs encore, s'étaient dilatés ; la dignité de sa contenance n'était plus intacte, et le profond salut qu'il adressa au jeune homme se trouva moins mesuré qu'en toute autre autre circonstance.

— Mon cher monsieur Jérôme, lui dit Albéric avec autorité, je regrette d'être obligé pour la seconde fois d'interrompre vos occupations, et cela, pour vous entretenir de choses que vous confiez toujours à des inférieurs.

Le digne homme voulut balbutier quelques mots sur l'honneur qui lui était fait. Contre son habitude, il s'embrouilla dans ses phrases. Avant qu'il s'y fût retrouvé, Albéric reprit :

— Vous avez déjà vu bien des événements, dans votre longue carrière... Votre expérience des jeux bizarres de la fortune vous aura sans doute appris à ne vous étonner de rien ? Cependant, aujourd'hui, je crois que vous serez surpris, et qui plus est, heureux de cette surprise. Je n'ai pas le droit de tout vous apprendre, mais voici ce que je puis vous communiquer :

Un étranger de distinction est arrivé ce matin à Sérigny. Le hasard m'a conduit sur ses pas. Pour le moment, il refuse de décliner ses titres. Je lui ai offert mes services, et il a accepté de se reposer provisoirement chez le marquis de Ponsac. En son nom, je vous prie, M. Jérôme, de faire remettre en état l'ancien appartement de M. le baron Guy de Sérigny. Dans une heure une pièce, une seule, peut-elle être prête ?

— Monsieur, murmura le vieux serviteur, la face bouleversée, en s'approchant plus près que le respect ne l'autorisait : Monsieur, c'est donc vrai ?

— Très bien, pensa le jeune homme avec satisfaction, il est déjà au courant.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Puis, prenant le ton de la confidence :

— Je devine que vous pressentez la vérité. La vieille avenue n'est guère fréquentée pourtant, et aucun des serviteurs ne s'est rencontré sur mon chemin. En tout cas, M. Jérôme, ne m'interrogez point, vous n'auriez de moi aucune explication. Quand l'étranger, l'inconnu qui désire l'hospitalité de Sérigny le jugera à propos, il se nommera, il racontera ses aventures.

L'intendant restait là, bouche béante, la tête perdue, observant d'un air terrifié le jeune gentilhomme, qui souriait mystérieusement. Lorsque le

vieillard se fut un peu remis de son trouble, il balbutia en hésitant :

—Donc les ordres de monsieur sont que l'appartement de... de... — il n'osait plus dire de mon défunt maître — que cet appartement, abandonné depuis vingt ans, soit immédiatement préparé ? Il faut du temps, monsieur, beaucoup de temps pour cela.

— Je vous ai dit, M. Jérôme, que le vénérable voyageur n'a besoin pour aujourd'hui que d'une seule pièce. Choisissez de préférence la chambre à coucher. Un bon lit est utile après un long voyage. Point d'apparat, point de luxe. Faites seulement le nécessaire.

— Monsieur de Ponsac, dit Jérôme avec angoisse, j'en demande pardon à votre Seigneurie, mais veuillez m'affirmer que... vous ne vous moquez pas de moi ?

— N'était le trouble fort naturel où je vous vois, M. l'intendant, je m'indignerais d'une telle pensée J'aime mieux m'en étonner. Comment se fait-il que vous puissiez concevoir, que vous osiez énoncer des idées pareilles? Je vous croyais presque aussi instruit que moi. Que signifie ?....

— Pardon ! pardon ! murmura le malheureux Jérôme, qui, dans sa stupéfaction, croyait sentir le sol trembler sous ses pieds. Veuillez m'excuser,

monsieur, je deviens fou. Vos ordres vont être exécutés à la lettre et de suite... de suite. Vous êtes un trop loyal gentilhomme pour vous amuser aux dépens d'un pauvre vieux. J'ai eu tort, grandement tort de le supposer.

— Allons, du calme, mon brave Jérôme, lui dit amicalement Albéric. Songez qu'il y a ici quelqu'un qui attend, et vous retrouverez promptement votre prodigieuse faculté d'ordonner, de diriger ; faculté qui peut produire des merveilles, nous le savons tous.

Il se dirigea vers la porte. L'intendant le suivit machinalement.

— Ah ! un mot encore, reprit le jeune homme. Veuillez donner l'ordre de faire disposer, dans la petite bibliothèque qui touche à la chambre du marquis de Ponsac, un repas réconfortant. Qu'on n'oublie pas le vin vieux. Vous devez vous rappeler encore... vous vous rappelez, j'en suis sûr, quelle sorte de vin buvait de préférence M. le baron Guy de Sérigny ?

Et sur ces dernières paroles, qui affirmaient tout sans rien dire de positif, Albéric s'éloigna rapidement.

Pendant ce dialogue, Gaëtan était entré chez le marquis, pour lui raconter les événements de la nuit.

Tout d'abord, M. de Ponsac manifesta la plus franche incrédulité : il avait vu, de ses yeux vu,

son noble ami le baron étendu raide et livide sur son lit de mort.

Les explications de son fils finirent pourtant par l'ébranler. Il résolut de recevoir l'hôte, quel qu'il fût, de la tour Maudite, et condescendit même à régler d'avance quelques détails de l'aventure, afin d'être prêt à tout, dans le cas où il s'agirait vraiment de Guy de Sérigny.

Le comte pénétra ensuite dans le cabinet, vit l'escalier, le gravit, et se trouva, comme le lui avait annoncé son frère, dans un recoin obscur, à deux pas du seuil de la vieille tour.

Mais, devenu prudent en sentant quelle responsabilité pesait sur lui, Gaëtan, au lieu d'avancer, jeta un coup d'œil furtif dans les alentours.

Bien lui en prit : le vicomte de Gannat arpentait le corridor dans toute sa longueur, comme un homme qui attend.

Qu'attendait-il en cet endroit, le digne Justin, et pourquoi ne dormait-il pas paisiblement à cette heure matinale, lui qui n'était rentré à Sérigny, avec les jeunes filles qu'il était chargé d'escorter, que vers le milieu de la nuit ?

Gaëtan se posait ces questions et le souhaitait à cent lieues de là, tout en redescendant rapidement chez son père, afin de gagner le second étage par le grand escalier.

Le vicomte fut surpris de le voir venir à sa rencontre ; tous deux se demandèrent mutuellement ce qu'ils faisaient là.

— Je viens m'informer si le jeune Larrey s'est acquitté d'un message à lui confié, fit Gaëtan d'un air indifférent.

— Moi, mon cher, répondit le vicomte d'un ton solennel, j'attends votre frère.

— Eh bien ! s'écria le jeune homme, vous l'attendrez longtemps ? Peut-on s'informer du motif qui vous fait guetter son petit lever comme celui d'un prince ?

— Je voulais lui dire, murmura Justin, que je sais tout...

Le comte ressentit, durant quelques minutes, toutes les commotions terribles que produit la terreur.

— Vous serait-il possible de parler un peu plus clairement, vicomte ? interrogea-t-il, en feignant une parfaite insouciance.

— Clairement ! clairement ! Ces choses-là ne se disent pas clairement... Je tiens à ce qu'il sache que je ne suis plus son rival, voilà tout.

— Son rival ! fit Gaëtan, tout en se disant que le vicomte avait le cerveau détraqué. Peut-on savoir en quoi ?

— Ce n'est ni en science, ni en fortune, bien sûr

Cherchez... Ah! j'ai deviné beaucoup de choses pendant le pèlerinage, et je me retire loyalement. Tel est mon caractère. Il ne faut pas que ce pauvre Albéric soit jaloux de moi.

Cette naïve déclaration lui eût attiré en d'autres temps quelque mordante raillerie ; mais le comte, trop heureux de découvrir qu'il s'agissait uniquement des anciennes prétentions de M. de Gannat à la main de l'orpheline de Sainte-Croix, ne fit aucune objection.

— Bon! exclama Justin avec dépit. En voici que la curiosité a éveillés avant l'aube, mais leur vigilance ne leur servira de rien : je suis arrivé le premier, je pénétrerai le premier.

Et il se dirigeait vers la porte de la tour, tandis qu'à l'autre extrémité du corridor on voyait apparaître un groupe de cinq ou six jeunes gens. Gaëtan était pris entre deux feux : il eut l'inspiration de les combattre l'un par l'autre.

— Maladroit vicomte ! lui dit-il en le rejoignant. Mauvais général ! Vous laissez l'ennemi en paix sur vos derrières ! Ne devinez-vous pas que ces enragés vont assiéger la tour? Allez donc leur dire que, depuis le lever du soleil, Albéric hume les fraîches senteurs du matin, par là-bas, du côté des remparts. Il paraît que la vieille Maudite ne renferme que des odeurs nauséabondes. Dépêchez-vous, égarez-les

dans les ruines, et je me charge de vous procurer le tête-à-tête désiré.

— Le conseil n'est pas mauvais, merci ; attendez-moi là... Je les éloigne et je reviens.

— Il y a une Providence! pensa Gaëtan en les regardant s'éloigner ensemble. Sans cet importun, avec sa naïve loyauté, la bande des curieux rencontrait peut-être le ressuscité.

Quand il pénétra enfin auprès du baron, celui-ci, les mains jointes, les yeux au ciel, semblait prier.

Le comte de Ponsac, respectant cette prière, demeura immobile, le front découvert, à deux pas du vieillard.

— Vous êtes le comte de Ponsac, fit tout à coup M. de Sérigny, sans attendre qu'il se nommât, et en lui tendant la main.

— Je suis Gaëtan de Ponsac, le fiancé de Geneviève, mon père, répondit le jeune homme, en s'inclinant respectueusement pour baiser cette pauvre main de squelette.

Puis il pressa le baron de prendre son bras, de quitter au plus vite ce lieu redoutable, cette solitude malsaine.

Il frémit de tout son corps, l'infortuné captif, en repassant ce même seuil que, vingt années auparavant, il avait franchi, jeune, aimant, heureux !

Le marquis de Ponsac l'attendait avec anxiété.

— Je tremble que vous n'ayez fait quelque monstrueuse erreur, mon fils, disait-il à Albéric. On aura peut-être abusé de votre crédulité. Comment admettre que ce malheureux baron...

— Le voici, mon pére, dit le jeune homme, dont l'oreille exercée avait saisi le bruit des pas dans l'escalier dérobé.

Il ouvrit la porte : le vieillard parut, se tenant assez droit, grâce à l'appui de Gaëtan, drapé dans le vaste manteau qui cachait sa misère, jetant un peu en arrière sa tête dévastée, tête de martyr, fière et résignée. Il avait vraiment fort grand air ; le prisonnier s'effaçait, le gentilhomme reparaissait.

— Mon cher marquis ! Mon vieil ami ! essaya-t-il de dire.

L'émotion le suffoquait.

M. de Ponsac l'enveloppa d'un long regard scrutateur, puis, éclairé soudain, et retrouvant au milieu de ces ruines humaines les traces indélébiles de la vérité, il tendit ses deux mains au baron, en lui disant d'un accent à la fois amical et joyeux :

— Je vous eusse reconnu, je vous reconnais, mon noble Sérigny ! Soyez mille fois le bienvenu. Vos nombreux amis, — et moi tout le premier, — seront heureux de vous revoir et prêts à se dévouer pour vous.

Le baron se calma ; il put parler, remercier le trois hommes, auxquels Mme de Ponsac, prévenue, s'était jointe. Il commençait à croire à la réalité de son bonheur ; il commençait à sentir qu'il était libre et vénéré.

— Avez-vous pris quelques autres mesures depuis que nous nous sommes quittés, Albéric ? demanda le comte à voix basse.

— Oui ; j'ai envoyé votre valet de chambre quérir un médecin. Je crains, hélas! que ce ne soit chose trop nécessaire. En outre, je lui ai donné une lettre, scellée celle-là, pour Mme l'abbesse de Sainte-Croix. Il ne faut pas qu'un doute plane sur la naissance de Mlle Ludovica. Mère Madeleine-Marie, qui sait tout, parlera maintenant, et son témoignage sera la dernière preuve....

— Vous allez courageusement au-devant de la vérité, mon frère, approuva Gaëtan.

— C'est mon devoir, fit simplement le jeune homme.

— Et M. Jérôme ? Il doit avoir la tête perdue.

— A moitié seulement. Il lui en reste assez pour diriger ses subalternes. Voyez, le repas que j'ai commandé est déjà servi dans la petite bibliothèque. D'autre part, son effarement nous est utile : grâce à lui et au bavardage d'Hubert, pas une âme au château n'ignore qu'un mystérieux prodige s'est accompli...

— Et les vêtements? continua Albéric. Cette question a bien son importance.

— Le marquis a eu, à ce sujet, une idée lumineuse: Il a, dans sa valise, un costume de voyage qu'il n'a porté qu'une seule fois, et loin d'ici; il va l'offrir à M. de Sérigny. Vous savez que justement le valet de chambre de mon père, un peu souffrant, est resté à Ponsac? Le mien, qui le remplace, n'est au courant de rien. Vous avez même eu l'esprit de l'éloigner.

— Allons, décidément, la Providence est pour nous.

Et les deux jeunes gens, l'esprit tranquille, s'occupèrent avec une sollicitude toute filiale de réconforter le vieillard, puis de le revêtir de linge blanc et de chauds vêtements. Toujours prudent, Albéric jeta au feu les tristes haillons du prisonnier.

Moins de trois heures après l'instant où le père de Ludovica avait accepté la liberté, on apprenait que l'appartement confié aux soins de l'habile M. Jérôme était digne de recevoir le noble étranger.

Presque aussitôt, on vit sortir celui-ci de chez M. de Ponsac, appuyé sur le bras du marquis lui-même, escorté par le comte Gaëtan.

Il traversa lentement la longue galerie qui conduisait à l'aile du sud-est. Les domestiques, disséminés çà et là, se dérobant de leur mieux dans les

embrasures des fenêtres ou derrière quelques doubles portes entrebâillées, désireux de voir et tremblants après avoir vu, voguant à pleines voiles dans les régions de l'absurde, joyeux et épouvantés à la fois, se taisaient tous.

Albéric parcourait la galerie en sens inverse, pour mieux considérer comment allaient les choses. Le vicomte, tout essoufflé, tomba presque sur lui, au moment où il arrivait devant le grand escalier ; en même temps, le chevalier du Vernet l'abordait avec empressement.

— J'ai eu des peurs atroces en pensant à vous, mon cher, lui dit-il tout bas. Comment vous êtes-vous tiré de tous ces dangers ?

— Trompeur de Gaëtan ! grommelait M. de Gannat. Il m'envoie... J'accompagne.. Je reviens... Personne... Oh ! il me revaudra cela !

— Ne vous inquiétez plus à mon sujet, chevalier, dit Albéric. Je n'ai couru d'autre danger que celui de périr par asphyxie. N'accusez pas mon frère, vicomte. Apprenez que j'ai été accosté dans ma promenade matinale par quelqu'un qui touchera bientôt de fort près à Gaëtan ; et le comte a dû aller offrir ses hommages à ce puissant seigneur.

— Ah ! le baron de Sérigny est de retour? J'ai bien entendu dire cela de tous les côtés ; mais vous

savez, acheva M. Justin avec bonhomie, j'ai parfois des distractions ...

D'inconcevables distractions en effet !

Ce pauvre vicomte, tout occupé de ce qu'il avait à dire à Albéric, le suivait sans prendre garde à rien ni à personne.

Le jeune de Ponsac, l'interrompant au beau milieu de ses explications, lui dit tout à coup :

— Voici M. le baron de Sérigny.

Le distrait s'arrêta une seconde, leva son tricorne, et prononça d'une voix haute, sans même regarder celui auquel il s'adressait :

— M. le baron de Sérigny, j'ai l'honneur de vous présenter mes civilités.

Puis il voulut s'éloigner tranquillement.

Mais l'ignorant qui, par hasard, a posé le doigt sur un appareil de physique dont il ne connait point les effets, et qui se trouve atteint par le choc électrique, ne montre pas un visage plus ahuri que ne le fut celui de M. de Gannat, en voyant ce qui arrivait.

Les paroles polies qu'il avait jetées au hasard, furent comme une étincelle faisant jaillir un même cri de tous les cœurs et de toutes les bouches.

Les doutes étaient loin !

Attendri et charmé, le vieux baron s'entendit acclamer par des voix émues. On saisit ses mains,

pour les baiser avec un respectueux empressement.

Au seuil de son ancien appartement, il trouva le pauvre Jérôme éperdu.

Le gentilhomme et le serviteur se regardèrent ; celui-ci tomba à genoux.

— Mon maître, mon cher maître tant regretté, balbutia-t-il en pleurant, pardon de n'avoir point volé au-devant de vous. Je n'osais croire... Je tremblais d'être abusé... Béni soit Dieu ! O mon maître, combien nous vous aimions ! Quelle joie dans Sérigny !

Ces délicieuses émotions étaient trop fortes pour le faible vieillard. Quand il eut pénétré dans sa chambre, on crut que ses forces allaient l'abandonner.

— Il ne s'abusait point, pensa Albéric, qui, revenu sur ses pas, s'empressa de le soutenir. Il ne s'abusait point quand il me disait: A quoi bon la liberté? Hélas ! pendant combien de jours doit-il en jouir ?

Pourtant, Guy de Sérigny sembla se remettre assez promptement ; et, aussitôt remis, il fixa son regard suppliant et doux sur son libérateur.

Le jeune homme comprit qu'il voulait voir ses filles. Ludovica, Geneviève devaient apprendre à leur tour l'étonnante nouvelle.

Mais Albéric se disait qu'il faudrait mentir à Geneviève... Et puis, qu'allait-il donner à l'orphe-

line : le bonheur, ou bien une déception cruelle ? Aucun message de l'abbesse n'était encore arrivé.

Que dire au pauvre père pour le décider à l'attendre ?

Son regard lui signifia de nouveau : Allez vers elles ; hâtez-vous ! hâtez-vous !

Toujours confiant en la Providence, il obéit.

XV

Hélas, j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné,
Quand le mot qui doit le proscrire,
A son oreille a résonné.

(Victor Hugo. — *Odes et ballades*).

Le sommeil n'était point venu clore rapidement les paupières des deux jeunes filles, revenues de leur pèlerinage au milieu de la nuit. Une longue causerie avait précédé leur repos.

Lorsque Ludovica, bercée par les tendres paroles, par le doux murmure de cette voix presque

maternelle qui lui disait d'espérer, eut fini par s'endormir, Mlle de Sérigny renouvela une fois encore sa généreuse prière.

— Qu'elle soit heureuse, mon Dieu ! Quoi qu'il doive m'en coûter pour lui acheter ce bonheur, je suis prête à souffrir.

Et c'était l'heure où, dans la vieille tour, qui avait servi de criminels desseins, l'aïeul de Geneviève apparaissait aux yeux d'Albéric.

Quand Mlle de Sérigny s'éveilla, Ludovica dormait encore. La jeune fille, voulant un peu de jour, sonna Jeannette.

Celle-ci, aussi gaie que de coutume, sortit d'un cabinet contigu à la chambre de sa maîtresse, pour exécuter sans bruit les ordres qu'on lui donnait. Ensuite elle se retira par la porte qui donnait sur l'antichambre, afin d'aller s'enquérir des nouvelles du jour.

Après son départ, Geneviève admira longtemps sa chère Ludovica. Elle pensait à son avenir, et priait encore pour elle.

— Comme elle a besoin de joie, mon Dieu ! Le malheur abattrait ce faible courage, la tuerait peut-être. Qu'il me soit permis de lui tout donner, Seigneur ! Pour moi, rien que votre croix divine, rien que votre saint amour !...

Elle ignorait pourtant, la généreuse fille, quels

liens l'attachaient à cette sœur de son choix. Elle ne se doutait guère que le même sang coulait en elles, que l'humble orpheline avait le droit de porter son noble nom.

Elle n'avait point deviné, en écoutant le récit de l'abbesse, quel était l'ennemi implacable de l'étrangère et de son enfant. Jamais le soupçon d'un crime ne vint l'effleurer.

Et cependant, tout en son âme la poussait à réparer les injustices du sort. Elle appelait ce sentiment pitié, fraternelle affection, obéissance aux volontés de sa mère, et croyait avoir suffisamment expliqué ainsi l'attrait mystérieux qui lui faisait aimer, protéger la pupille de Sainte-Croix.

Mais bientôt Geneviève connaîtra le honteux secret. Des pas s'approchent... C'est la jeune suivante qui accourt, éperdue, en refermant bruyamment les portes, en poussant des exclamations de terreur.

Elle apporte, la superstitieuse et innocente créature, la première goutte de l'amer calice que Mlle de Sérigny est destinée à épuiser.

Le bruit qu'elle fit réveilla la gracieuse endormie : sa main s'étendit dans la direction de Geneviève, et s'appuya doucement sur son épaule,. Arrachées par ce mouvement, l'une à sa rêveuse méditation, l'autre à son demi-sommeil, elles se sourirent et se

questionnèrent :

— J'ai fait de beaux rêves ! dit la jeune Italienne. Quel temps superbe !... Vois donc comme le soleil resplendit ! Ah ! quel plaisir de vivre.

Jeannette, hors d'haleine, tremblant de tous ses membres, vint tomber sur un siège placé entre les deux lits.

— Jeannette, que signifie ? demanda sa maîtresse d'un air sévère.

Mais changeant subitement de ton :

— Que t'est-il arrivé ? Qu'as-tu, ma pauvre enfant ?

— Ma... de... moi... selle..., balbutia la pauvre fille.

Sa voix s'éteignit dans sa gorge.

— Grand Dieu ! Que se passe-t-il ? se demandèrent les deux amies, sérieusement alarmées.

— Mr le baron ! exclama Jeannette, en frissonnant de plus belle.

— Mon père ! cria Geneviève en pâlissant.

Elle se pencha vers sa suivante, lui prit les mains, et la forçant à la regarder :

— Tu me fais mourir, mon enfant... Parle, je le veux ! Un malheur a-t-il frappé mon père ?

La fillette fit un signe de tête négatif, mais ne put rien répondre ; on voyait qu'elle se contenait pour ne pas jeter les hauts cris.

— Il ne s'agit point de ton père, tu le vois bien,

remarqua vivement Ludovica, en arrêtant son amie, qui s'habillait à la hâte pour aller aux informations.

— Non, non, il ne s'agit pas de monsieur le baron, votre père, dit enfin Jeannette; il n'est pas de retour. Mais l'autre ! Il est de retour, lui !.. Et je ne l'ai pas vu seule, tous l'ont vu comme moi. Ah ! ma grand'mère le disait bien, et ces demoiselles le savent aussi, ce n'est qu'au temps des grands malheurs que les morts ressuscitent.

— Mais, qui donc est ressuscité, Jeannette? demanda Ludovica en souriant.

— Mr le baron ! murmura la pauvrette.

— Encore ! s'écria Geneviève.

— Ça lui était-il déjà arrivé, Mademoiselle? questionna la crédule et naïve suivante, en fixant sur sa jeune maîtresse, ses yeux démesurément agrandis par une indicible frayeur.

Ludovica partit d'un éclat de rire.

— Voyons, dit posément Mlle de Sérigny, tu parles de quelqu'un qu'on croyait mort tandis qu'il est vivant ?

— Il était mort, mademoiselle, bien mort, je vous le jure. Je ne crois pas que ce soit le revenant de la tour Maudite. Mais, pour ce qui est de l'avoir vu, je l'ai vu, vrai, bien vrai, tout comme je vous vois.

— Qui ? interrogèrent-elles ensemble.

— Celui qui était mort...

— Mais son nom ? Son nom ?

— M. le baron.

Les jeunes filles eurent un geste d'impatience, qui décida Jeannette à ajouter :

— Comment désignerais-je autrement le grand' père de mademoiselle.

Ludovica sentit le bras de sa compagne frémir sous le sien. Ni l'une ni l'autre ne donna un démenti à l'invraisemblable affirmation de la suivante.

Toutes se turent un instant. On frappa à la porte.

— Va voir, Jeannette, dit Geneviève.

— Mademoiselle ? Et si c'était... Miséricorde !

— Faut-il que j'y aille moi-même ? reprit Mlle de Sérigny, avec cette fière autorité que nul ne méconnaissait.

— J'y vais... voilà! J'y suis... balbutia la jeune fille.

Elle alla en effet jusqu'à la porte, l'ouvrit, puis se sauvant sans regarder, se blottit dans un angle de la chambre, d'où, plus morte que vive, elle demanda ce qu'on voulait.

Une des femmes de service du château entra, et s'informa si mademoiselle était réveillée.

— Je suis bien au regret de déranger mademoiselle, explique-t-elle, mais M. Albéric de Ponsac sollicite l'honneur de voir mademoiselle ; il la supplie de l'excuser... Il dit qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

— Faites entrer M. de Ponsac dans mon oratoire, fit Mlle de Sérigny en affectant une tranquillité qu'elle n'avait pas, et priez-le de m'attendre. Je le rejoins dans quelques minutes.

La femme se tourna vers Ludovica :

— M. de Ponsac s'excuse également après de Mlle Lunghini, ajouta-t-elle, il la prie de vouloir bien accompagner mademoiselle. Ce qu'il doit communiquer à mademoiselle l'intéresse aussi.

Pas un mot ne fut échangé, pas une question ne fut adressée à Jeannette. Geneviève, oppressée par une angoisse indéfinissable, se trouva prête en peu d'instants, et vint en aide à son amie qui tremblait.

Une vaste pièce inoccupée séparait la chambre de l'oratoire. Quand toutes deux l'eurent traversée, elles se trouvèrent en face d'Albéric, qui les salua gravement, et leur fit le récit convenu.

Jamais peut-être le jeune homme n'avait eu à subir pareille épreuve. Il lui fallait mentir, et mentir à Mlle de Sérigny, qui, droite et immobile, avec sa dignité simple et imposante, dirigeait sur lui, pendant qu'il parlait, ses yeux perspicaces.

Mais ne devait-il pas mentir à tout prix, épargner à cette sœur aimée, à cette noble enfant, la connaissance du déshonneur paternel ?

Geneviève n'interrompit point le narrateur. Elle

le laissa entremêler tout à son aise la vérité à la fiction. Puis, quand il eut fini :

— Vous êtes certain, monsieur, de la réalité des faits presque incroyables que vous me rapportez ?

— Absolument certain, dit Albéric.

— Le baron Guy de Sérigny aurait alors, pour des motifs inconnus, désiré passer pour mort ? Vingt ans, il aurait vécu dans la retraite, sans famille et sans amis ? Aujourd'hui il revient au milieu de nous, pour des motifs également inconnus ? Voilà le résumé de ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ?

— Le résumé exact... Oui, mademoiselle.

— Mon père était-il instruit de cette résolution originale ? Jamais, que je sache, il n'en a parlé à ma mère. Jamais il n'y a fait aucune allusion devant moi.

— M. le baron Hugues devait, sans nul doute, savoir cela, répondit Albéric en frémissant ; mais nous ignorons les motifs de son silence, comme nous ignorons ceux de la retraite soudaine de votre aïeul.

Elle le regarda bien en face. Il soutint avec sang-froid ce regard inquisiteur.

— Vous n'avez pas de doute ? continua-t-elle, après ce muet examen. C'est bien le baron Guy, mon grand'père, qui vient d'arriver à Sérigny ?

— C'est bien lui, mademoiselle. Le marquis de Ponsac a reconnu son vieil ami... L'intendant Jérôme l'a appelé son maître... Tous ses anciens serviteurs l'ont acclamé.

— En ce cas, veuillez nous conduire de suite vers ce vénérable vieillard, que Dieu veut bien rendre à notre amour.

Et, très pâle, mais toujours calme, elle se dirigea vers la porte. Voyant que Ludovica restait en arrière, Albéric lui dit :

— Vous ne sauriez nous quitter, mademoiselle, Je n'ai pas le droit de vous apprendre quel intérêt se rattache à votre présence, mais je puis vous affirmer que vous êtes attendue là-bas.

Pendant le trajet, tous gardèrent le silence. Arrivées près de l'appartement du baron, les deux jeunes filles se regardèrent. L'une était si émue, l'autre tremblait si fort, que, par un mouvement instinctif, elle se rapprochèrent l'une de l'autre, et enlacèrent leurs bras pour franchir le seuil.

Le vieillard avait fait tourner son fauteuil de manière à avoir, à sa gauche, l'âtre rempli de flammes, vis-à-vis de lui les fenêtres largement ouvertes, à droite, l'entrée par laquelle ses filles devaient apparaître. Un bruit léger produit par le bouton de la porte lui fit aussitôt tourner les yeux dans cette direction. La pièce étant vaste, il eut tout le loisir

necessaire pour considérer, pour admirer les deux amies.

Oh ! qu'il les trouva belles ! Comme il bénit Dieu de lui montrer, en ce lieu d'où le bannit un crime, ces créatures innocentes ! Comme il fut touché de l'appui qu'elles se prêtaient l'une à l'autre !..

Il sourit d'abord à ce gracieux tableau, puis une crainte lui survint.

— Distinguerai-je mon enfant ? se demanda-t-il, en examinant tour à tour l'imposante Geneviève et la charmante Ludovica.

Les grands yeux d'un bleu sombre, la brune chevelure de l'étrangère le tirèrent d'embarras. Lorsque sa petite-fille s'agenouilla devant lui :

— Geneviève ! dit-il tendrement, en la baisant au front.

Il l'embrassa une seconde fois, comme pour la remercier des paroles filiales qu'elle venait de lui faire entendre, puis, l'écartant doucement, il tendit ses mains amaigries à la tremblante Ludovica.

— L'avez-vous instruite ? demanda-t-il à Albéric. Et comme celui-ci allait répondre, Gaëtan parut devant lui, tenant un papier à la main.

— Selon votre désir, dit-il tout bas à son frère, j'ai reçu le message de l'abbesse. Plus d'hésitation: Mme Lunghini n'était autre, en effet, que la baronne de Sérigny.

Albéric s'approcha vivement du vieillard.

— Elle ne sait rien, murmura-t-il. J'ai voulu vous laisser la joie de tout lui révéler.

Alors le baron, qui n'avait cessé de contempler la jeune fille, l'attira doucement vers lui. Dès qu'elle se fut agenouillée comme l'avait fait Geneviève, il plongea avec délices son regard dans ce regard brillant, et d'une voix où palpitait un amour infini :

— Ma Ludovica ! répéta-t-il par deux fois, ô ma pauvre orpheline ! Et tu ne sais rien, continua-t-il avec une sorte de passion ; ton cœur ne bat pas de tendresse, et tu ne devines pas la mienne ? Enfant chérie, tu ignores jusqu'à ton nom ?

— On me nomme Ludovica Lunghini, murmura la jeune fille.

— Laisse ce nom ! prononça avec autorité le vieillard, dont la taille courbée se redressa soudain. Ta mère, avant toi, l'abandonna pour en prendre un autre. Ludovica, mon enfant, ma fille bien-aimée, porte, le front haut, le noble nom de Sérigny. Moi, Guy de Sérigny, je l'ai donné à ta mère, ce nom... Il est légitimement le tien.

Un cri de surprise et de ravissement échappa à la jeune fille.

— Un père ! J'ai un père ! exclama-t-elle avec une joie délirante, tandis que ses lèvres couvraient

de baisers les mains froides du vieillard. Je ne suis pas seule au monde... O mon Dieu, j'ai un père !!!

Geneviève s'approcha, tendit de nouveau son front à son aïeul, pressa contre son sien sa meilleure amie, maintenant la sœur de son père, et s'éloigna.

Albéric, qui la suivit, rencontra sur sur son chemin M. Jérôme. Le digne homme, n'ayant pas voulu quitter son maître depuis leur réunion, avait assisté à toute la scène d'une des extrémités de l'appartement.

— Monsieur, interrogea le brave intendant, qui aimait si fort à conter, mais qui, pour rien au monde, n'eût trahi la confiance de son seigneur, monsieur daignera-t-il me dire si c'est un secret ?

— Non. Tôt ou tard, tous doivent être instruits de ces événements.

Impatient d'entretenir ses subordonnés de l'étonnante révélation, Mr Jérôme sortit, sans s'apercevoir qu'il avait passé avant sa jeune maîtresse.

— Vous voilà heureuse, Geneviève ? lui dit son futur beau-frère, en la rejoignant.

— Heureuse ? fit-elle, avec un étrange accent.

Quelque chose semblait se briser dans sa poitrine.

— Heureuse ? Ah ! oui, je le suis.. pour ma chère Ludovica.

Puis elle le quitta, marchant comme une personne douloureusement absorbée.

La nouvelle, ou plutôt les nouvelles du jour, circulèrent dans le château avec la rapidité de l'éclair. Bientôt tous les hôtes se trouvèrent debout, et tous sollicitaient la faveur d'être présentés au baron de Sérigny.

Il consentit à les recevoir, malgré sa faiblesse. On les introduisit. En dépit de l'âge, en dépit du sceau indélébile que ses malheurs avaient imprimé sur sa personne, ses anciens amis le reconnurent, l'accablèrent de félicitations, de protestations amicales.....

Il tint bon jusqu'au bout, pressa toutes les mains qui se tendaient vers lui, répondit à toutes les paroles de bienvenue.

Il voulut recevoir aussi ceux qui l'avaient servi autrefois.

Avec une bienveillante cordialité, il leur déclara qu'il n'était plus leur maitre, puisque depuis vingt ans son fils avait hérité de tous ses droits, mais qu'il les considérait comme de vieux et dévoués compagnons.

Les acclamations du matin se renouvelèrent. On y joignit avec enthousiasme le nom de Ludovica.

Celle-ci étourdie par le premier choc d'un bonheur inattendu, demeurait sérieuse et presque triste. Les

félicitations de tous la firent rougir de plaisir, ce qui charma le pauvre vieillard.

— Enfant, je veux que tu sois heureuse, lui dit-il quand ils furent seuls. Je veux, en te quittant, voir un sourire sur tes lèvres. Alors je n'aurai plus de regrets... Je sais tout, ma bien-aimée. Il est ici quelqu'un qui pourra te faire oublier les épreuves de tes premières années.

En ce moment, le marquis de Ponsac rentrait avec ses fils, accompagné d'un homme grave, qui fut présenté à monsieur de Sérigny comme un médecin en renom arrivé pour quelques jours au château.

Le baron ne se méprit pas sur l'intention de ses amis. Il savait parfaitement ce qu'il devait penser de l'arrivée fortuite du docteur; aussi lui dit-il à mi-voix:

— J'accepte les soins que vous venez m'offrir, et je vous en suis reconnaissant ; mais toute votre science n'arrivera point à prolonger ma vie... Je vous demande donc de vouloir bien préciser le chiffre des heures qui me restent ; ensuite, je m'abandonnerai à vous.

Marquis, dit-il à Mr de Ponsac, un mot en particulier, je vous prie.

Ludovica, assise aux pieds de son père, se leva et s'éloigna de quelques pas. Gaëtan s'approcha

d'elle. Par contenance, Albéric entretint le docteur ; mais il l'entendait à peine et lui répondait au hasard.

Sur un signe du marquis, tous se rapprochèrent avec empressement.

— Mon cher ami, disait celui-ci, vos pressentiments sont déraisonnables, et je ne les admets point; vous n'êtes pas de retour parmi nous pour nous quitter aussitôt. Cela ne peut être. Néanmoins, devant les préoccupations que vous cause le sort futur de Mlle de Sérigny, et comprenant que ces préoccupations peuvent être fatales à votre santé, je dis avec vous : on ne saurait trop se hâter.

Monsieur le baron, poursuivit-il d'un accent solennel, je suis l'interprète d'un sentiment profond et désintéressé, de mes propres désirs et de ceux de la marquise de Ponsac, en vous priant d'accorder à mon fils Albéric la main de Mlle Ludovica.

Albéric, radieux, plia le genou devant celui qu'il avait sauvé.

— M'autorisez-vous, dit-il, à vous nommer mon père ?

— Mon cher enfant, repartit doucement le vieillard, elle n'a pas encore dit oui.

Tous les regards se portèrent alors vers la jeune fille, qui cacha son visage dans ses mains. Mille sentiments confus agitaient son âme; et, sans qu'elle pût savoir pourquoi, ce n'était pas le sentiment de

sa félicité qui la dominait. Son père insista. Elle eut comme un mouvement de frayeur, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Accordez-moi un peu de temps, je vous en conjure... Je ne sais... Ayez pitié de mon trouble... Ne me pressez pas...

— Me prends-tu pour un tyran, ma fille bien-aimée? répondit tristement Mr de Sérigny, en caressant la brune chevelure de son enfant. Certes, celui qui a si noblement brigué la main de ma chère délaissée, ne souffrirait pas, et moi bien moins encore, que ton consentement fût forcé. Va, ma fille chérie, va sonder devant Dieu les dépositions de ton cœur, va le prier de t'éclairer, ce Dieu de lumière. Pendant ce temps, je causerai avec le docteur, puisque mes amis le désirent. Ensuite, je recevrai ta décision.

Il l'embrassa tendrement ; mais, la sentant frissonner sous ses caresses, le baron réfléchit un instant.

— Allez, mon ami, dit-il résolûment à Albéric. Dites-lui bien tout ; vous me comprenez? Il le faut absolument : cette enfant ne s'expliquerait pas mon abandon.

Tandis que le vieillard parlait, la porte qui communiquait avec les appartements intérieurs s'était ouverte, et Geneviève avait paru.

Le jeune homme, en l'apercevant à côté d'eux,

se demanda avec épouvante si les paroles de l'aïeul n'avaient point frappé son oreille ?

Vainement il chercha à lire sur les traits de Geneviève. Son beau visage, immobile et blanc comme la cire, ne pouvait plus pâlir.

Elle se pencha vers Mr de Sérigny, lui dit d'une voix calme et douce quelques mots affectueux, s'informa si rien ne lui manquait, le prévint qu'elle allait s'installer dans la pièce voisine, afin d'être toute à son service, et se retira sans parler à personne, marchant du même pas lent et raide qui avait tout à l'heure éveillé l'attention d'Albéric.

Le comte et son frère échangèrent un regard, plein de douloureuse inquiétude.

— Allez vers elle, Gaëtan, dit le père de Ludovica.

Le jeune homme obéit docilement, mais sans joie.

Hélas ! il avait raison de craindre. Comme elle allait souffrir, la pauvre Geneviève, cette chère sainte qu'il vénérait !

XVI

Pauvre prisonnier qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente.
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel.
(Victor Hugo. — Les Orientales.)

Il est des maux si grands, que la parole humaine)
Expire sur le seuil.
(Marie Jenna. — Harmonies poétiques et religieuses.

Ludovica, croyant rencontrer son amie, était venue jusqu'à cet oratoire qu'elle avait quitté le matin, ignorante du sort qui l'attendait, et où elle rentrait, ne sachant trop ce qu'elle en devait penser.

Ne trouvant pas Geneviève, elle s'agenouilla devant le petit autel où tant de fois elle avait prié avec sa sœur d'adoption.

Quand elle se releva, étonnée de n'avoir pas plus vivement senti la bienfaisante influence qu'elle espérait, le messager de son père était debout à l'entrée de l'oratoire.

Elle eut un mouvement de crainte, presque de répulsion.

— Voulez-vous m'entendre ici un instant, avec Dieu pour témoin ? lui demanda-t-il d'un accent plein de tristesse, car son mouvement involontaire ne lui avait point échappé. Il faut que je vous parle, insista-t-il, en voyant qu'elle hésitait, il le faut : votre père l'exige ; et moi, je vous en conjure eu son nom...

Elle ne dit rien, mais, appuyée sur un prie-Dieu gothique, elle reposa son visage sur sa main, et, à demi tournée vers de pieuses images, elle attendit.

— Ce matin, ici même, reprit le jeune homme, ce que je vous ai raconté n'était pas vrai. Il fallait tromper Geneviève ; mais vous m'avez cru, vous, et vous souffrez à présent.

— Qui vous l'a dit ? répliqua-t-elle avec une certaine hauteur.

— Si je ne l'avais deviné moi-même, votre père, votre infortuné père m'en eût instruit. Vous doutez de sa tendresse ? Vous trouvez étranges ces vingt années d'abandon ? Aussi veut-il que je vous apprenne l'horrible secret, car votre filial amour doit être son dernier rayon de soleil. Quand je vous aurai tout révélé, je ne sais ce qui l'emportera en vous, de la pitié ou de l'affection.

« Sachez donc, commença-t-il, que le baron de Sérigny, heureux et aimé, n'a jamais songé à s'ensevelir dans la retraite; tout au contraire, il rêvait d'entourer votre mère de prévenances et d'hommages, d'ouvrir son château à ses amis et à ses vassaux, de vivre, enfin, de la vie opulente que lui permettait sa fortune.

« Sachez aussi que votre père n'a jamais quitté les murs de Sérigny. Il a vécu vingt ans, prisonnier et misérable, dans les profondeurs de la tour Maudite.

« Vous connaitrez plus tard les causes et les détails de ce crime. Qu'il vous suffise de savoir qu'une insatiable ambition entraîna le criminel, et qu'un narcotique puissant, aux effets invraisemblables et à peu près inconnus en France, servit à l'accomplissement de cet acte monstrueux.

« Entrevoyez-vous maintenant les angoisses et les douleurs de ce malheureux captif ? Lui, riche, fêté, heureux, plongé tout à coup au fond d'un cachot, seul avec sa misère et ses désespoirs ! Pressentez-vous ses tortures ?

— Je veux le voir, retournons vers lui ! interrompit la jeune fille. Ah ! je comprends tout ! Depuis la répulsion instinctive que m'inspirait le baron Hugues, jusqu'à l'amour de ce père qui m'avait si étrangement délaissée, tout est clair dans mon

esprit... Folle et coupable que j'étais, je méconnaissais sa tendresse... Mon pauvre, mon noble et malheureux père! Oh! comme je vais l'aimer, qu'elle vénération sera la mienne!

Oubliant presque le crime pour ne songer qu'à la victime, elle volait vers la porte. Albéric l'arrêta d'un geste, au moment où elle allait en franchir le seuil.

— Veuillez m'écouter encore, lui dit-il gravement.

Docile, elle revint vers lui. Ils se rapprochèrent ensemble de l'autel; ni l'un ni l'autre ne remarqua que Ludovica avait laissé la porte entr'ouverte.

Or, l'oratoire était fort sombre, son unique fenêtre étant voilée par un rideau bleu foncé; la porte, située dans un coin, était plus sombre encore que le reste de la petite pièce.

Il résulta de toutes ces circonstances que quelqu'un put entrer sans être entendu, puis entrer sans être aperçu par les jeunes gens préoccupés.

— J'ai à vous recommander une prudence extrême, disait le jeune de Ponsac. Geneviève ne sait rien, et il est indispensable qu'elle ignore le passé. Soyez prudente, songez à la désolation de cette sainte créature, si elle soupçonnait...

— Merci de m'avoir avertie, répondit la jeune fille. Dans mon égoïsme, j'oubliais que cet homme est le père de ma pauvre Geneviève.

— Il faut prendre garde que le public ne vienne à découvrir la vérité ; mais, envers Geneviève, il faut redoubler de précautions. Elle pourrait pressentir, elle pourrait deviner... Son intelligence et son cœur dépassent ceux du vulgaire autant qu'une montagne dépasse une vallée.

— Oh ! j'ai peur ! répondit Ludovica. Ce secret m'effraye... Il me semble que tous le liront sur mon visage. Et elle... elle... Je n'oserai plus l'aborder !

Un léger bruit les fit tressaillir. Ils se retournèrent : Geneviève était là.

Une sensation d'épouvante envahit ceux qui venaient de parler. Que dire ? Ils avaient l'air d'être eux-mêmes les coupables.

Geneviève, l'œil égaré, les regardait, semblant chercher dans sa pensée ce qu'elle allait leur dire.

Ludovica, conseillée par son cœur, mit fin à cette situation en courant vers son amie, la serrant dans ses bras, la couvrant de baisers et de caresses.

— Ton père t'attend, mon ange, murmura tout bas la fille du baron Hugues. Va le rejoindre, va !

Sa voix n'avait plus le timbre d'une voix humaine. On eût dit un écho affaibli par la distance.

Elle se dégagea des bras de Ludovica, qui s'agenouilla devant l'autel.

— Elle a entendu, elle va m'interroger, pensait Albéric. Que faire? Mon Dieu, inspirez-moi! Rien ne me vient à l'esprit pour expliquer nos paroles de tout à l'heure; mais si elle n'a pas tout saisi, avec un peu d'adresse on peut encore la tromper; le nom de son père, le mot de crime n'ont pas été prononcés...

Soudain il eut une inspiration :

— Geneviève, dit-il avec chaleur, j'ai un secret à vous confier. Quand vous le saurez, vous me prêterez votre concours, j'en suis sûre.

Elle le considéra avec une attention profonde; tout son corps tremblait.

— Son père consent à accéder à la demande du mien, poursuivit-il, il me la donnera, si elle y consent. Lorsque vous êtes entrée, j'allais essayer de plaider ma cause; mais je la plaiderais mal, je le sens... Le subit revirement de mon père étonne et blesse cette fière enfant. Défendez-moi, vous qui savez si bien que je ne recherchais ni une fortune, ni un nom. Dites-lui que je l'aime!

Il s'arrêta, s'apercevant que Mlle de Sérigny ne l'écoutait pas.

Le silence tira la pauvre enfant de sa distraction.

— Que désirez-vous de moi? fit-elle faiblement.

Le jeune Ponsac hésitait à répéter sa demande.

Ses propres intérêts, quelque chers qu'ils lui fussent, lui paraissaient mesquins devant cette douleur immense, si navrante et si touchante dans son calme surhumain. Pourtant, à une nouvelle interrogation, il redit en quelques mots ce qu'il souhaitait.

— J'ai compris maintenant, et je vous aiderai, prononça-t-elle d'un ton plus naturel. Il faut, en effet, que cette union s'accomplisse : non seulement la félicité de Ludovica, mais encore la sécurité de son avenir est en jeu. Et puis, ce sera une joie suprême pour cet infortuné... pour mon aïeul.

Soyez tranquille, continua-t-elle toute frissonnante, je dois et je vais agir.

Il s'inclina, et la quitta sans oser lui témoigner sa gratitude.

Geneviève alla se mettre à genoux près de son amie, et s'absorba dans une prière ardente.

Sa croix l'écrasait. La fièvre de l'angoisse la dévorait. Elle eût voulu la certitude, et ne savait de qui l'implorer. Elle cherchait à douter, et ne doutait déjà plus. Elle souffrait comme une martyre.

Pourtant, dès qu'elle eût prié, se sentant l'esprit plus lucide, elle songea à remplir la tâche qui lui avait été confiée. C'était la seule réparation immédiate qu'elle pût faire ; c'était, comme elle l'avait dit, préparer le bonheur du vieillard et de l'orpheline.

— Pourquoi refuses-tu de devenir la femme d'Albéric ? dit-elle tout à coup, en prenant dans ses mains glacées les mains de Ludovica.

— Je ne refuse ni n'accepte, répondit celle-ci, j'ai demandé à réfléchir.

— Et quel est le résultat de tes réflexions ?

— Que te dirai-je ? Je me sens toute troublée.

— Tu savais depuis longtemps quels étaient ses vœux. Je te les avais fait pressentir, et puis, tu as dû les deviner ?

La jeune fille baissa la tête.

— A ce moment-là, tu aurais donné ton consentement sans trouble, avec joie peut-être...

— Oh ! Geneviève !

— Ne nie pas, c'est inutile ; et pourquoi donc aujourd'hui, quand sa mère t'ouvre les bras, quand son père est fier de te nommer sa fille, quand ton noble père n'a pas de plus cher désir que celui de voir célébrer cette union, pourquoi donc sembles-tu hésiter ? Tu ne me réponds rien ? J'ai compris, je crois, mieux que toi-même ce qui se passe en ton âme, et je vais, si tu veux, te l'apprendre.

La démarche du marquis de Ponsac t'a froissée par son empressement même. Un si prompt revirement te surprend et te blesse, pauvre amie. Hier, le marquis forçait son fils à partir ; aujourd'hui il te demande à M de Sérigny. Tu apprécieras plus

tard ces divers sentiments ; plus tard tu excuseras le père d'Albéric. Aujourd'hui, ce n'est pas lui que je veux défendre ; je te parle uniquement de l'homme qui veut être ton époux. Celui-là du moins n'a jamais changé à ton égard, et je te le prouverai.

— Comment peux-tu lire ainsi dans mon cœur ? dit Ludovica tout interdite. Quel indice t'a révélé ce froissement imperceptible dont je n'arrivais pas à me rendre compte ? Comment as-tu pressenti que ce projet si honorable ne m'avait causé tout d'abord qu'une souffrance ?

— Ne sais-tu pas combien je t'aime, ma chérie ? fit Geneviève avec une expression de tendressse presque maternelle. Je t'aime comme ta mère t'aurait aimée, et, pour te venir en aide, Dieu me donne l'intuition qu'elle aurait eue.

L'orpheline voulut répondre à ces paroles par une caresse ; mais l'infortunée, qui craignait de laisser éclater sa douleur devant l'heureuse enfant, la repoussa doucement et reprit :

—Ainsi, j'ai devinéjuste ? Là, dans cette invincible souffrance , se trouve l'écueil de votre félicité à tous. Eh bien, écoute-moi. Albéric n'a pas varié, lui, je te l'ai dit, et tu dois le récompenser de son affection si grande, si désintéressée. Il a failli pousser cette affection jusqu'à la folie : je puis te

le dire, à présent, puisque la Providence permet que cette aventure le justifie à tes yeux. Rappelle-toi le pélerinage, notre arrivée à Sainte-Procule, les hommes masqués qui nous effrayèrent, la brusque apparition d'Albéric, sa fuite non moins précipitée.

Tu n'as pas compris alors ce qu'elles signifiaient. Sache-le donc, Albéric venait, foulant aux pieds la défense de son père, qui exigeait impitoyablement, pour l'épouse de son fils, la possession légitime d'un noble nom, bravant tous les préjugés du monde, sortant de la ligne de respect qu'il avait suivie jusqu'alors, il venait, luttant contre tous, même contre toi, j'en suis convaincue, t'offrir son nom et sa vie... t'enlever, en un mot, pour te conduire à l'autel. Dieu eut pitié de toi, pitié de l'écrasante responsabilité qui pesait sur moi : il me fit pressenti ce qui se préparait, et me donna le courage de lutter contre Albéric. Je lui dis que sa tendresse n'était que de l'égoïsme, j'essayai de lui dépeindre les malheurs qui frappent ces unions qu'un père n'a pas bénies...

Hélas ! j'eusse échoué, tant son désespoir était violent, si une circonstance providentielle n'eût rappelé devant lui le fatal exemple de Clémentine de Varex. Alors, il trembla pour toi, il abjura son fatal égoïsme, et sa volonté fut brisée.

Ne crois-tu pas, ma Ludovica , que celui qui se montra si généreux, si chrétien, si aimant, mérite bien l'unique récompense à laquelle il aspire ?

Ludovica pleurait, mais un sourire joyeux se dessina sur ses lèvres.

— Réponds-moi, sœur aimée, je l'exige : Ludovica Lunghini eût elle voulu devenir la femme d'Albéric de Ponsac ?

— Je crois que oui, murmura l'orpheline.

— Mlle de Sérigny dédaignerait-elle à présent de s'unir au cadet de famille, sans titre, sans dignités ?

— Non ! Oh non ! exclama Ludovica. Moi, le dédaigner ? Geneviève, tu me calomnies.

Sans en demander davantage, Geneviève alla ouvrir la porte de l'oratoire, certaine que celui dont elle plaidait la cause ne s'était pas éloigné.

Il était là, en effet, mais non pas seul, et s'entretenait avec Hubert Larrey.

En quittant les jeunes filles, Albéric, préoccupé, n'avait pas remarqué tout d'abord que le gentil page, posté à quelque distance, guettait sa sortie.

— Mon cousin ! appela l'enfant, au moment où le jeune homme le frôlait sans l'apercevoir, votre humble messager vous attend.

— Tu m'attendais ? Qui donc t'a prévenu que j'étais ici ? interrogea Albéric.

— C'est Mlle de Sérigny, qui m'a dit que très

probablement... Comme elle est pâle ! Elle a l'air triste et malade. Est-ce qu'elle sait déjà que son père?

— Tu bavardes à tort et à travers, petit drôle. Tais-toi, et donne-moi la réponse que j'attends.

— Si je me tais, vous ne saurez rien, fit le page triomphant. La réponse que j'ai à vous transmettre est verbale.

— Eh bien ! reprit sévèrement le jeune homme, dépêche-toi !

Hubert, voyant qu'il n'y avait pas moyen de plaisanter, s'empressa de narrer les faits en termes succincts.

Il n'avait point été admis auprès de M. Hugues de Sérigny ; mais le grand balafré, ce valet si sauvage et si méchant, était venu chercher la missive et l'avait portée à son maitre. Sans doute M. Hugues dormait, car on avait fait attendre le page assez longtemps. Enfin, le vilain balafré était revenu dire, d'un ton rogue, que M. de Sérigny, atteint d'un violent accès de fièvre depuis une course à cheval faite par une pluie battante, ne pouvait quitter son lit sans danger.

Le jeune de Ponsac eut peine à dissimuler sa vive satisfaction : le coupable s'inclinait devant le fait accompli, s'exilait de la présence de son père, et en donnait une raison plausible. Tout allait bien ; les difficultés avaient été prévues et évitées.

— Non pas toutes, dit Albéric. Pauvre Geneviève, que faire ?

Peut-être n'a-t-elle que des appréhensions, continua-t-il en lui-même, peut-être ne nous a-t-elle ni entendus ni compris, et son tourment ne provient-il que de son inquiétude pour la santé de son père.

— Et tu t'es hâté d'annoncer cette mauvaise nouvelle à Mlle de Sérigny ? demanda brusquement le jeune homme.

— Pour qui me prenez-vous, cousin de Ponsac ? répondit Larrey, en accentuant ses paroles avec fierté. A qui devais-je rendre compte de mon message, si ce n'est à vous, et à vous seul ? Je vous en prie, ayez de moi une autre opinion.

Autant pour tromper sa fièvreuse attente que pour être au courant de tout ce que savait l'enfant, Albéric continua la conversation.

Soudain la porte de l'oratoire s'ouvrit, et un signe lui fut fait.

— Mon frère, lui dit Geneviève en l'amenant vers le petit autel, conduisez Ludovica vers son père. Lui seul a le droit de la nommer votre fiancée.

Il balbutia un remerciment ; l'orpheline voulut la serrer dans ses bras.

Elle n'en eut pas le temps : un geste impérieux de Geneviève les congédiait. Celle-ci n'eut que la force de leur adresser, comme pour atténuer son

geste, le même sourire navré qu'ils avaient déjà entrevu.

— Venez avec nous, supplia Ludovica, en franchissant le seuil,

— Tout à l'heure, répondit-elle, mais laisse-moi prier.

Ils s'éloignèrent ensemble, heureux et tristes tout à la fois.

L'abbé Hamelin, absent durant cette matinée-là, pour aller porter à un vassal éloigné les secours de la religion, venait d'arriver, et il se livrait à la première impression d'une étourdissante surprise.

Lui aussi avait reconnu son vieil ami, et, s'il eût fallu un témoignage de plus pour affirmer l'identité du baron, le digne prêtre l'aurait fourni sans hésiter.

M. de Ponsac et la marquise se trouvaient auprès de M. de Sérigny ; le docteur ne l'avait pas quitté.

Les regards de tous ces personnages se dirigèrent du côté de la porte, dès qu'elle s'ouvrit ; et les physionomies de ceux qui entraient furent soigneusement étudiées.

En dépit de la tristesse où Geneviève avait involontairement jeté les fiancés, le baron de Sérigny ne s'y trompa point.

— Je crois inutile de renouveler ma question, dit-il avec allégement à ses amis, ma fille a enfin vu clair dans son cœur.

Et Ludovica, rougissante, dit tout bas à son père, en le comblant de baisers et des caresses, le mot de l'acquiescement ; puis, des bras paternels, elle passa dans ceux de la marquise.

— Pas trop de bonheur à la fois, recommanda le médecin ; je réclame pour M. le baron le repos le plus absolu.

— Un instant encore.....

Et le geste du vieillard arrêta tous ceux qui s'apprêtaient discrètement à se retirer.

— Mes enfants, continua-t-il, en joignant la main de sa fille à celle d'Albéric, j'ignore si Dieu me laissera bien des jours à vous aimer, mais, par prudence, je dois agir comme s'il ne m'en restait aucun. Demain, je le veux, vous serez unis. A quelle heure, l'abbé ?

— Mais.. décidez vous-même, mon cher baron, répondit le bon prêtre, pris à l'improviste.

Le médecin, sans affectation, passa derrière le fauteuil du malade, et agita ses lèvres de façon à faire comprendre clairement aux auditeurs qu'il ne répondait pas du lendemain.

M. Hamelin finit par comprendre.

— Il faut, reprit-il, savoir ce que l'on préfère : minuit ou la grande clarté du soleil ?

— Mon rêveur choisirait minuit, s'il était consulté, insinua Mme de Ponsac, à qui la muette sentence

de l'homme de l'art n'avait point échappé. Mais vous, ma bien chère enfant ?

— Si Mr Albéric préfère cette heure, fit naïvement la jeune fille, elle me plaira aussi.

— Touchant accord ! s'écria en riant l'excellent abbé. Y mettez-vcus une discordance, marquis ?

— Je n'aurais garde ! repartit celui-ci, j'opte dans le sens général.

— A minuit donc, conclut M. de Sérigny épuisé. Au revoir, mes très chers... Ponsac, je compte sur vous pour faire prévenir un tabellion honnête et habile. Quand j'aurai pris un peu de repos, nous règlerons ensemble les dispositions essentielles.

— Non, non, ma bien-aimée, répondit-il un instant après à sa fille, qui sollicitait tendrement la faveur de rester auprès de lui, pour le servir : il faut que tu accompagnes ta nouvelle famille ; il faut que ses amis te connaissent, vous félicitent... Va, je l'exige. Au revoir ! Bientôt, oh oui ! bientôt, je te rappellerai.

Elle dut se soumettre. La marquise l'emmena, la revêtit elle-même de sa robe blanche, et l'embellit avec un soin tout maternel, avant de la présenter aux nobles hôtes du château.

Au moment de quitter à son tour le baron, Albéric aperçut Geneviève, qui, entrée sans bruit, se cachait à demi dans l'embrasure d'une fenêtre.

Il alla vers elle, puis essayant de prendre un ton dégagé, il l'avertit qu'un léger malaise retenait M. Hugues de Sérigny à Sussat.

— Je le savais ! répondit-elle d'un air morne, glacial.

Le jeune homme saisit sa main : elle était plus froide encore que son accent.

— Hubert vous a effrayée à tort, poursuivit-il, ne vous inquiétez point de ce qu'a pu vous dire cet enfant étourdi.

— Hubert ne m'a rien dit ; n'accusez ni lui ni personne. Je le savais ! répéta-t-elle d'une façon étrange, pleine de douleur résignée ; une de ces douleurs qui font peur et pitié, mais qu'on n'ose pas consoler.

Albéric baisa cette main de marbre, et s'éloigna doucement. Le vieillard s'assoupissait déjà.

Avant de fermer la porte, le jeune homme entendit l'abbé Hamelin dire à Geneviève, qui s'installait auprès du baron :

— Venez au moins quelques instants, ma chère fille, disait le bon prêtre. La marquise m'a prié de vous faire chercher... Une garde suffit, puisque le docteur est là.

— Je dois rester, répondait-elle avec des intonations brèves et résolues. Je n'ai pas de félicitations à recevoir, moi ! Je remplace mon père... Laissez-moi ici.

— Je le savais! se dit Albéric, *je remplace mon père*... Mon Dieu, elle a donc tout deviné, elle sait donc tout?

Il pensait que cette cruelle certitude allait empoisonner pour lui tout le bonheur de ce jour. Combien il se trompait!

Peu à peu, la présence de ses amis, de sa mère radieuse, de sa charmante fiancée, effaça de son esprit tout ce qui était en dehors de la félicité présente.

Seuls les saints savent se souvenir toujours de ceux qui souffrent. Les meilleurs d'entre nous ont leurs heures d'oubli.

XVII

> Vous avez dans le port poussé ma voile errante,
> Seigneur, je vous bénis !
> (Victor Hugo. Odes et ballades.)

Quand vint le soir, M. de Sérigny parut moins débile, moins brisé que dans la journée. Il marchait presque sans aide, sa taille était droite, son visage un peu coloré, son esprit étonnamment lucide.

C'est qu'il avait obtenu du savant docteur un fortifiant cordial, pour donner, au moins pendant quelques heures, une force factice à ce pauvre corps, usé par vingt ans de souffrances.

Grâce à cette précaution, sa fille put se livrer à la délicieuse incertitude de ceux que surprend le bonheur, allant et revenant sans cesse d'une crainte illusoire à une douce réalité.

Geneviève lui offrit les riches parures préparées pour son union à elle, disposant dentelles et fleurs

avec une minutieuse complaisance, et dissimulant avec un héroïque courage les angoisses sans nom qui l'assiégeaient, afin de ne pas assombrir le front de sa jeune tante.

Puis, satisfaite de la voir si jolie, elle s'était revêtue d'un costume sombre, sans ornements, et avait conduit la charmante fiancée au baron, qui fut comme ébloui de cette ravissante apparition.

On s'occupait alors du contrat, dont tous les termes avaient été, durant cette soirée, mûrement pesés par un habile homme de loi et quelques amis compétents. Il fallait que la pauvre orpheline fût avantagée, que son avenir fût assuré. Son père ne voulait rien négliger pour atteindre ce but.

A peine les dernières signatures étaient-elles apposées au bas du parchemin, que minuit sonna.

Minuit! Albéric se souvint que, vingt-quatre heures auparavant, il avait cru entendre dans ce timbre métallique un glas de mort. Maintenant, le même son vibrait pour donner le signal d'un événement désiré, d'une fête touchante : il annonçait l'aurore d'une vie heureuse.

O Providence divine, quelle hymne d'actions de grâces il vous adressa, cet enthousiaste ce chrétien!

Les plus indifférents se sentaient émus en pénétrant dans la chapelle. L'heure ajoutait sa gravité à tous les sentiments; les nombreuses lumières ne

dissipaient qu'à demi l'obscurité des voûtes. Le contraste entre ce pâle vieillard, si faible et si fier à la fois, et cette belle jeune fille qu'il conduisait à l'autel, était saisissant. Comme le fond de cette mystérieuse histoire restait inconnu, il y avait à la fois de la curiosité et une appréhension vague, dans l'âme des témoins de cette union.

Puis, au milieu d'un religieux silence, la voix du prêtre retraça aux fiancés leurs devoirs, et les unit au nom de Dieu.

Lorsque les mains d'Albéric se furent jointes à celles de Ludovica, lorsqu'ils eurent échangé leurs serments, le baron de Sérigny, détachant ses regards du jeune couple, laissa retomber sa tête fatiguée sur sa poitrine ; et ceux qui étaient près de lui l'entendirent murmurer les paroles du saint vieillard Siméon :

« C'est maintenant, Seigneur, que votre ser-
« viteur peut mourir en paix. »

Il dissimula encore, il demeura là jusqu'à la fin de la cérémonie ; mais il sentait venir ses dernières heures.

Il réunit ce qui lui restait de forces pour regagner son appartement, appuyé sur Gaëtan, ou plutôt soutenu par lui ; mais c'était son effort suprême.

Le Dieu des miséricordes, à qui il n'avait demandé que le temps de rendre sa fille heureuse, voulut

néanmoins lui accorder davantage. L'évanouissement prolongé qui suivit le retour de la chapelle n'amena point la mort, comme l'avait prédit le docteur. Le baron jouit, avant de rendre le dernier soupir, d'une longue journée de printemps, tiède, ensoleillée, radieuse au dehors, calme et presque joyeuse au dedans, car des sourires amis répondaient aux pâles sourires du vieillard, car des paroles de tendresse répondaient à ses douces paroles.

Il fut donc pleinement heureux, le captif infortuné, pendant ces heures délicieuses que ne troublèrent nulle peine, nul souci, nul regret. Sa fille le pleurerait, mais elle serait consolée par Albéric. Son fils saurait par M. Hamelin que son crime était pardonné. Quant à lui, il espérait que vingt années de tortures l'avaient suffisamment purifié, et que le Juge infaillible allait l'accueillir là-haut.

Autour de lui se succédaient son vieil ami de Ponsac, le comte Gaëtan, quelques vieux compagnons d'autrefois. Son fils Albéric ne le quittait pas plus que Geneviève et Ludovica elles-mêmes.

Journée bénie ! journée de grâces !

Vers le soir, le baron tomba dans un lourd sommeil. La marquise insistant pour que sa belle-fille et Mlle de Sérigny allassent prendre quelque repos:

— Je le veillerai moi-même, leur dit-elle, et si

quelque symptôme alarmant se produisait, on irait vous en avertir de suite. Votre présence ici pourrait effrayer le malade.

Mais le médecin, ayant entendu la discussion, vint dire à Albéric :

— Si votre jeune femme veut passer la nuit ici, laissez-la libre de le faire. Plus tard, elle regretterait que vous vous fussiez opposé à son désir.

Le jeune homme comprit, et, sans explication, il autorisa sa femme à demeurer dans la chambre. Elle s'assit à côté de Geneviève, tout près du lit où était étendu son père. Albéric se plaça non loin de ce groupe, le marquis et le comte prirent un siège près du foyer ; M. Hamelin et l'intendant Jérôme vinrent partager cette triste veille que Ludovica fut la seule à ne pas nommer une veillée de mort.

Plusieurs fois le vieillard sortit de son assoupissement, et, à son réveil, son premier regard était pour sa fille ; puis, comme s'il se fût reproché son amour trop exclusif, ses yeux se dirigeaient tendrement vers Geneviève.

Mais celle-ci, constamment occupée à faire exécuter les prescriptions du docteur, ne voyait pas toujours les muets témoignages d'affection qui lui étaient adressés ; tandis que Ludovica, penchée vers lui, réchauffant sous ses baisers ses mains re-

froidies, lui prodiguant ses caresses enfantines, ne perdait rien de ses dernières tendresses.

Albéric reporté par la visible action de la Providence vers les pensées religieuses, se remémorait, en les voyant toutes deux, la page du Livre Saint où sont nommées Marthe et Marie. Sa Ludovica lui offrait l'image de celle qui a choisi la meilleure part.

Dès que les premiers rayons du jour passèrent sur le visage du baron, il en reçut comme une étincelle de vie, et se redressa soudain :

— Quel délicieux sommeil ! Quel indicible bien-être ! dit-il à l'abbé qui se penchait sur lui.

Puis il considéra son enfant.

Elle avait cédé à la fatigue et dormait paisiblement, le front dans sa main, sa taille flexible inclinée avec grâce. Ses lèvres s'étaient épanouies, on eût dit qu'elle faisait un agréable rêve.

Elle s'éveilla enfin, et, ne voyant tout d'abord que son mari près d'elle, elle lui sourit. En ce moment, son père l'appela, et elle se retourna vivement vers lui.

— J'ai vu briller ton sourire, murmura-t-il, à présent je puis mourir sans regret. Mais écoute, ô mon enfant chérie, l'ordre que je vais te donner ; ce sera le premier et le dernier... respecte-le ! Pardonne à celui qui a causé ton malheur et le mien. Ta vie est belle aujourd'hui... Pardonne, com-

me je le fais. Pardonne, en mémoire du Dieu crucifié qui sut pardonner à tous...

Ludovica le promit.

Tranquille désormais, le baron réclama les derniers sacrements de l'Église. Après les avoir reçus, il voulut dire adieu à tous ceux qui le regrettaient. M. et Mme de Ponsac, Gaëtan, Jérôme, quelques fidèles amis étreignirent tour à tour une main déjà trempée des sueurs de l'agonie.

Quand l'acte solennel et attendrissant par lequel un mourant donne sa bénédiction comme un précieux héritage, fut accompli ; quand les spectateurs attristés se furent groupés tous, sauf Albéric et sa jeune femme, derrière le chevet du vieillard, afin de ne point lui intercepter l'air et le soleil ; quand le prêtre eut terminé les invocations qui recommandent à Dieu celui pour lequel les hommes ne peuvent plus rien ; quand le médecin, découragé, eut abandonné le pouls dont le battement insensible ne l'instruisait plus ; quand on n'entendit dans le vaste appartement que les sanglots de Ludovica, une voix s'éleva, ferme et pourtant suppliante et vibrante d'angoisses.

C'était celle de Geneviève.

Elle écarta doucement son amie, et prit place entre elle et Albéric, en s'agenouillant comme eux.

— Mon aïeul vénéré, articula-t-elle distinctement, vous ne m'avez pas bénie pour mon père.

Tous ceux qui savaient, frémirent en entendant ces paroles.

M. de Sérigny regarda fixement ce doux et impérieux intercesseur. Dans ses yeux dépouillés de leur fierté, cerclés de noir et noyés d'amertume, il lut que la pauvre enfant était au courant de tout.

Il s'attendrit.

En exigeant de sa fille le pardon du crime, en chargeant M. Hamelin de transmettre le sien au coupable, il croyait avoir atteint les limites de la clémence possible ici-bas.

Mais Geneviève l'incitait à faire davantage, et la prière de Geneviève ne pouvait être rejetée.

Grâce à cet ange, l'absent, le parricide fut traité comme la bien-aimée orpheline.

— Mais dis-lui, fit le baron avec effort, dis-lui que je l'ai béni sur ta tête... Dis-lui que j'ai compté sur sa justice à l'égard de sa sœur... Oh ! qu'il soit juste pour elle, s'il veut qu'un jour il lui soit fait, comme à moi, miséricorde !

— Tout sera pour elle, tout ! Je vous le jure ! s'écria Mlle de Sérigny.

Le moribond ne comprit certainement pas toute la portée de ce serment ; mais, en l'écoutant, il

sourit faiblement, puis il regarda sa fille, sa Ludovica chérie, et sourit encore.

— C'est la fin.... C'est le port bienheureux, murmura-t-il. Dieu puissant, je vous bénis ! Mon Maître, vous m'avez absous, je vous rends grâces..

Au bout de quelques minutes, un tressaillement léger parcourut tout son corps.

Le docteur s'approchant, interrogea le cœur.

— M. de Ponsac... dit-il lentement à Albéric.

Celui-ci comprit, se releva, baisa pieusement, en la mouillant d'une larme, la main inerte du père de Ludovica, et pria sa femme de le suivre.

Elle hésita d'abord, puis soudain, lisant la vérité sur tous les visages, elle eut un accès d'affreux désespoir.

Les tendres paroles de la marquise, qui lui jurait d'être réellement sa mère, les affectueuses démonstrations d'Albéric et de Geneviève, calmèrent un peu ce premier transport. Maîtrisant la violence de son chagrin, elle promit d'obéir, de s'éloigner...

Mais auparavant, elle supplia qu'on lui permît de revoir celui que, vivant, elle avait si peu vu.

On la laissa libre. Elle baisa ce visage glacé, et le contempla longtemps, muette et attendrie.

Puis elle sortit courageusement, soutenue par cet époux, doux et ferme appui que lui avait donné son père.

L'image qu'en elle-même elle emportait de ce père, adoucissait ses regrets. Après de si longues souffrances, le baron de Sérigny, mort, semblait dormir d'un paisible sommeil.

XVIII

Du bras dont il venge ses droits,
Le Seigneur soutient ceux qu'il aime
Et les aide à porter sa croix.

(*Victor Hugo. Odes et Ballades.*)

Les cérémonies funèbres étaient terminées. La tombe vide, preuve irréfragable, dernière évidence pour les incrédules, s'il s'en fût trouvé, avait été rouverte. Celui dont, depuis tant d'années, elle portait mensongèrement le nom, y reposait maintenant en paix.

Les étrangers, passablement mécontents, en vertu du robuste égoïsme qui caractérise l'espèce humaine, de n'avoir rencontré que scènes émouvantes ou lugubres en ce lieu où on les avait con-

viés pour de joyeuses fêtes, s'empressaient d'abandonner le triste Sérigny.

Au moment où s'effectuèrent les derniers départs, deux bruits circulaient dans le château. Les uns disaient que le baron Hugues était de retour, les autres affirmaient que le mariage du comte Gaëtan était indéfiniment ajourné.

Geneviève, dans l'après-midi du jour des funérailles, fit demander l'abbé Hamelin.

L'excellent homme se hâta de se rendre auprès d'elle. L'entretien fut court.

Quelles paroles furent échangées entre eux ? Nul ne le sut jamais.

Sans doute, la fille du criminel voulait une certitude qui lui donnât un calme relatif, en lui traçant sa route d'une manière plus distincte ; car elle ne possédait encore que des inductions, des mots dérobés çà et là.

Le digne prêtre ne résista pas à l'habileté inouïe qui fut déployée contre lui. Frémissante de honte, mais inébranlablement résolue à s'éclairer, Geneviève lui tendit un piège, elle, toujours si sincère.

Ses lèvres pures osèrent formuler un soupçon, plus odieux que la vérité.

— Non, non, exclama l'abbé, perdant toute prudence, non, il n'a point attenté à la vie de son père.

Ces paroles et d'autres analogues étaient à peine

dites, que M. Hamelin eût voulu les reprendre; mais il était trop tard : après ce premier aveu, il ne lui restait plus qu'à tout expliquer.

Geneviève l'écouta, pâle comme une morte, et en apparence aussi insensible qu'elle.

Dès qu'il eut achevé son récit, elle l'en remercia, et réclama de sa bonté un nouveau service : elle désirait entretenir quelques instants, devant lui, le comte Gaëtan.

Désolé, inquiet, le vieux prêtre alla prévenir le jeune homme. Celui-ci accourut, pour entendre sa fiancée lui rendre sa parole, et prononcer le mot d'adieu.

Avec chaleur, il manifesta son douloureux étonnement : il eut des élans de tendresse, d'enthousiastes protestations.

Froidement triste, Geneviève le laissa dire.

Puis, quand il eut fini, elle lui déclara, avec un mélange navrant de fierté et de douleur, que toujours elle avait cru à l'hérédité des actes, à la transmission de l'honneur ou de l'opprobre.

Autrefois, elle s'était glorifiée des vertus de ses ancêtres, et elle avait accepté la mission de léguer à d'autres ces nobles exemples ; mais aujourd'hui, la honte existait, et devait mourir avec elle.

Elle dit tout cela sans verser de larmes, sans agitation apparente.

Gaëtan, vaincu par tant de fermeté, n'insista pas. A genoux devant elle, il lui déclara qu'elle était une sainte dont il se reconnaissait indigne, et lui rendit la promesse qu'elle ne devait plus donner qu'à Dieu.

— Est-ce bien le Seigneur qui vous a inspirée, mon enfant? demanda M. Hamelin tout ému, lorsque le comte se fut retiré.

— Ah! s'il n'était pas avec moi, que deviendrais-je? exclama-t-elle, subitement redevenue faible femme. Tout est brisé, tout est mort en moi. Ce désir de vivre dans un cloître, mon rêve, mon espoir, a changé lui-même d'aspect : ce n'est plus un bonheur, c'est une expiation... Ah! je comprends, enfin, les paroles qu'à son lit de mort prononça ma mère! Longtemps et sans succès j'en ai cherché le sens... Désormais elles m'indiquent mon devoir. Il faut que je l'accomplisse.

Pendant quelques minutes, elle parut écrasée sous le poids de son affliction ; puis l'abbé l'entendit murmurer un fragment de la ballade de Sévig :

« Que ta race soit retranchée de la terre !.. Toi qui frappas, sois frappé à ton tour... »

Mais bientôt elle se releva, forte, courageuse, sereine : ses défaillances avaient cessé.

Toutes les grandes âmes, aux prises avec la douleur, connaissent ces instants de lutte et d'agonie, et toutes s'y retrempent d'ordinaire.

Mlle de Sérigny fit alors appeler Hubert, et lui intima l'ordre de faire atteler son carrosse. Elle était fort pressée, lui dit-elle.

Le page obéissant partit comme une flèche, et il alla étourdiment se heurter contre le baron Hugues, qui montait l'escalier.

Tout honteux, il s'excusa de sa maladresse sur la promptitude réclamée par sa jeune maîtresse.

— Ma fille part ? demanda le baron, dont le visage livide et la voix sourde auraient effrayé l'enfant, si, avant tout, il n'eût cherché à échapper au poignet de fer qui étreignait son bras.

Larrey répondit affirmativement.

— Où va-t-elle ? continua M. de Sérigny, redoublant, sans y penser, son étreinte.

— Je ne sais pas .. Aie ! Aie !... A l'abbaye, je suppose.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait deviner que la vierge chrétienne avait le projet d'aller rejoindre son coupable père à Sussat.

Hubert se voyant délivré, s'élança dans l'escalier.

Hugues gravit rapidement les marches du second étage, et se précipita, plus qu'il n'entra, dans la tour Maudite, dont il possédait une double clef.

Il se jeta sur un siège, celui-là même où s'étai reposée sa vénérable victime.

Il .. e se sentait plus ni force, ni volonté, ni facul-

té de réfléchir. Tout avait fini, tout, hormis le remords, cet hôte abhorré qui l'obsédait depuis vingt ans, hôte bien connu, et néanmoins se présentant toujours sous une forme nouvelle.

Depuis vingt ans !

Mais, durant ces années, longues chacune comme un siècle, il avait su, comptant sur l'impunité, dompter ses tourments intérieurs. Il avait pu dérober à tous, et les gémissements du captif, et les cris de sa conscience. Rares avaient été les circonstances où un tressaillement plus aigu, plus violent que les autres, avait agité la calme et sombre surface de son âme. Alors il lui semblait, puisque les hommes ignoraient son secret, que la justice divine ne s'occupe pas de nous, et que lui-même en viendrait peut-être à oublier...

Tandis qu'à cette heure, il se croyait deshonoré, perdu. Ses semblables le traiteraient en paria. Mille échos allaient lui apporter le déshonneur et la malédiction jetés sur lui à cause de son crime.

Ce crime, dont le fruit n'existait plus et qui vivait encore !

Geneviève enfin, son unique enfant, le méprisait, et elle allait se cacher loin de lui !

Vivre à la fois avec le remords et avec le châtiment ? Ah ! c'en était trop !

Dans ses jours de jeunesse innocente, son pré-

cepteur avait gravé en lui l'idée d'une autre vie. Malgré ses maximes philosophiques, cette croyance première lui était restée. Mais un enfer, pensait-il, ne pouvait rien produire de plus atroce que ses tortures.

Après maint combat, le mauvais ange l'avait emporté.

Si Hugues de Sérigny revient dans la tour Maudite, doublement maudite pour lui, puisque là s'est accompli son forfait, c'est que là il veut mourir.

La perspective que toutes ses angoisses finiraient bientôt, parvint à lui procurer quelque soulagement. N'allait-il pas offrir à l'ombre irritée de son père la seule satisfaction qu'elle pût, lui semblait-il, exiger ? A la faveur de l'apaisement que produisait en lui cette réflexion, il revint, pour la maudire, vers la fatale ambition qui, troublant son repos, le conduisit à l'abîme.

— Est-ce que je haïssais mon père ? se disait-il avec rage. Et cette femme innocente ? Et cette enfant qui triomphe ? Ma sœur ! Non, certes, je ne la haïssais pas ; mais je ne les en ai pas moins sacrifiés à mon insatiable besoin de posséder. Et aujourd'hui, comme depuis longtemps, ils sont cruellement vengés. Mon fils, mon bien-aimé Edgard, ma sainte épouse, qui me conjura dans son délire de tout réparer, morts ! parce qu'il était là...

Son pied frappait le sol avec violence.

— Plus une nuit paisible, plus une jouissance qui ne fût empoisonnée... Soumis à de vils complices, déchiré de regrets, tremblant devant cette orpheline, voilà ma vie, ma vie horrible... Et désormais mon nom sera flétri, le plus obscur manant aura le droit de m'insulter, le monde évitera mon contact... Et Geneviève ? O ma Geneviève ! Adieu, adieu !

Le baron étendit la main pour prendre près de lui, sur le sol, l'arme qu'il y avait déposée. Ne la trouvant pas, il se leva. Au même moment, la porte s'ouvrit.

Avant de quitter Sérigny, pour longtemps peut-être, Ludovica avait voulu voir la pièce où s'étaient rencontrés son père et son époux. C'était elle qui entrait, accompagnée d'Albéric.

En apercevantson frère, elle recula, saisie. Et lui, sentant quelle horreur il inspirait, recula aussi.

M. de Ponsac allait mettre entre eux et le parricide, la double porte de cet endroit fatal, lorsque, dans l'ombre du corridor, il entrevit un pâle et suppliant visage. Attendri, le jeune homme se pencha vivement vers Ludovica.

— Geneviève est ici, lui dit-il tout bas. Soyez compatissante. Vous l'avez promis à votre père.

Ludovica s'approcha aussitôt de M. de Sérigny,

et lui tendit sa petite main, nerveusement agitée.

— Adieu, bégaya-t-elle, pouvant à peine parler.

— Quoi ! vous ne me fuyez pas ? fit-il d'une voix sombre. Quels sentiments avez-vous donc à mon égard ?

— Mon père... notre père... se reprit-elle.

Et sa parole hésitante s'affermit.

— Notre père m'a ordonné l'oubli. Ma mère est morte sans haine... Je ne vous en veux pas...

— Merci ! Je ne vous dis pas : soyez heureuse ! je suis de ceux dont les vœux portent malheur. Adieu. Si pour vous j'ai été cruel, la destinée se montre clémente. Oubliez.

Il eût voulu ajouter : ma sœur... Il ne le put.

Ludovica s'inclina et sortit.

Si cet effort lui avait coûté, elle en fut dédommagée par les tendres effusions de Geneviève. Dans le corridor, elles échangèrent un long et fraternel embrassement.

Puis, quand son amie en deuil eût disparu sous ses regards, Mlle de Sérigny, faisant un énergique appel à son courage, implorant le secours de Dieu, marcha au devant de l'héroïque devoir qu'elle voulait accomplir.

Le baron, demeuré seul, fut un instant comme pétrifié ; l'acte chrétien de Ludovica le confondait.

La nuit devenait plus noire. Il songeait à sa fille

qu'il ne reverrait plus, sans doute, et ce souvenir le torturait. Il recherchait son arme, se disant qu'il fallait en finir, et, pour la première fois, sa volonté lui faisait défaut.

De temps à autre sa bouche s'entr'ouvrait, et il répétait faiblement :

— Geneviève !

A son dernier appel, une voix répondit. On ne pouvait plus rien voir, mais une longue robe frôlait les dalles, et les accents de l'ange aimé vibraient aux oreilles du coupable.

Son enfant était à ses genoux, et lui disait que leurs peines étant les mêmes , ils devaient les pleurer ensemble.

La voiture qui emportait Albéric de Ponsac et sa jeune femme, passa rapidement sous les fenêtres de la vieille tour.

— Tu partiras, toi aussi, tu vas partir, fit le malheureux père. Eh bien, puisque je dois rester seul, va-t'en ! Si l'air de ces lieux t'oppresse, pourquoi es-tu venue vers moi ? Ne m'a-t-on point assez chargé d'opprobres devant ma fille ?

— Père, dit-elle simplement, laissez de côté les pensées fausses et amères. Mon aïeul m'a bénie pour vous, n'exigeant en retour que justice pour l'orpheline. Moi, je ne veux plus vous quitter... N'ayant point désormais le devoir de faire revivre

votre nom, je renonce à Gaëtan ; mais je suis votre fille, et, je vous le promets, un vœu secret sera mon unique engagement jusqu'au jour où, résigné à me perdre, vous me direz vous-même que vous me cédez à Dieu.

Avec un courage surhumain, elle lui rapporta alors le récit mensonger d'Albéric, les déclarations du vieux baron à ses serviteurs et à ses amis.

A peine insinua-t-elle qu'elle avait deviné et blâmé un peu de dureté envers la mère de Ludovica.

Héroïque créature, qui, le glaive dans le cœur, jouait la naïve ignorance !

Le coupable, en l'écoutant, comprit la miséricorde divine ; il lui sembla sentir couler sur les plaies de son âme, une précieuse goutte de baume.

Et c'était sa fille, doux ange interposé entre lui et le juge éternel, qui, par sa volontaire immolation, lui obtenait du ciel ce premier et délectable apaisement depuis la soirée du crime.

Lorsque, sur les pas de Geneviève, le baron Hugues quitta la tour Maudite, il ne songeait plus à mourir.

XIX

Il lui fut donné de survivre au martyre.

. . . .

Dieu la marqua d'un signe entre toutes les femmes,
Et voulut, dans son champ où glanent si peu d'âmes,
Laisser cet épi mûr de la sainte moisson.

(*Victor Hugo. — Odes et Ballades.*)

Au sortir de son entretien avec Mlle de Sérigny, Gaëtan accablé rejoignit son père.

Il trouva le marquis décachetant un message.

— Voici une inutile dépense de crédit, fit M. de Ponsac à son fils, en lui tendant un papier.

Le duc de Nangis ne s'était pas trompé ; ce papier contenait la nomination au poste sollicité pour Albéric à l'ambassade d'Autriche.

Mais le comte, voyant que la place du nom de baptême était laissée en blanc, demeura quelques minutes pensif et comme indécis.

— Mon père, dit-il enfin, si vous vouliez bien

mettre mon prénom à cette place, la faveur qui vous est accordée ne resterait pas sans emploi.

Et il appuya sa demande par un bref récit de ce qui venait d'avoir lieu. Il était triste ; les circonstances éveillaient en lui ce subit désir.

Le marquis finit par reconnaître qu'il pouvait y avoir un fond de raison dans ce caprice inattendu ; d'ailleurs, il n'était pas habitué à contrarier les volontés de Gaëtan. Quoique en soupirant, il acquiesça donc à son projet.

Le comte de Ponsac quitta Sérigny peu de temps après le départ de son frère.

Au moment où il franchissait à cheval la grande porte du château, une élégante berline de voyage se croisa avec lui, et la gracieuse tête de Berthe de Saint-Priest apparut à la portière. Elle venait, dans son ignorance des événements, offrir joyeusement à celle qu'elle croyait comtesse de Ponsac, ses félicitations empressées.

Malgré la demi obscurité qui régnait alors, elle reconnut le cavalier, et le cavalier la reconnut aussi. Le souvenir de l'agréable soirée où il avait fait connaissance avec la charmante héritière, revint à l'esprit de Gaëtan. Il emporta donc du sombre et lugubre Sérigny une image souriante.

Ce souvenir et cette image l'accompagnèrent dans son volontaire exil ; puis, lorsque le temps

allait peut-être les effacer, le hasard mit le comte en rapport avec l'un des tuteurs de la jeune millionnaire. Il apprit alors que Mlle de Saint-Priest était un des plus beaux partis de France.

La fortune, jointe à la beauté, à l'intelligence, a toujours de puissants attraits.

Le jour où, trois ans plus tard, on annonça le retour du comte Gaëtan, tous ses amis apprirent officiellement le nom de celle qui était destinée à remplacer Mlle de Sérigny ; et quand celle-ci revit son ancien fiancé, la jolie Berthe portait fièrement le titre de comtesse de Ponsac.

Combien il la trouva changée, la pauvre jeune fille ! Malgré sa jeunesse, sa taille imposante fléchissait déjà, son front se plissait, son visage s'était amaigri, sa beauté était devenue austère comme celle des Saintes.

Son père se mourait d'une maladie dont bien peu connaissaient la cause, mais dont tous pouvaient constater les progrès désastreux et rapides. Il quitta ce monde moins de quatre ans après la mort du baron Guy ; mais il le quitta résigné, repentant, purifié, chrétien. Son angélique enfant l'avait ramené à Dieu.

Alors Geneviève accomplit librement l'œuvre rêvée par sa sœur d'adoption et par elle-même à l'ermitage de Sainte-Procule; elle prit le voile à Sainte-

Croix, et revint fonder un orphelinat à Sérigny.

La fortune de sa mère fut d'abord son unique capital, car elle avait voulu que Ludovica, la jeune et heureuse baronne, héritât, sans restriction aucune, de tous les biens paternels. Elle ne garda que le château, et encore les actes du monastère indiquent-ils que Mme de Sérigny-Ponsac en a fait don.

La sainte œuvre prospéra.

Mère *Louise du Cœur de Jésus*, — tel est le nom sous lequel voulut vivre et mourir Mlle de Sérigny, — fit élever la superbe église de son couvent sur l'emplacement des anciennes fortifications. L'aile droite touchait à la tour du nord-est... On ouvrit un passage, et le trou noir et humide où languit si longtemps un père infortuné, fut transformé en chapelle expiatoire.

Chaque jour, jusqu'en 1790, un prêtre célébra le Saint Sacrifice dans cet ancien cachot, pour le repos de l'âme du baron Hugues de Sérigny.

Quand vint la tourmente révolutionnaire, le pieux asile fut envahi, ses habitantes furent dispersées. Plusieurs tenanciers dévoués ayant voulu les défendre, une lutte s'engagea, et les vainqueurs, exaspérés, livrèrent aux flammes le refuge des orphelines.

Au commencement de ce siècle, les murs eux-mêmes avaient disparu, les pierres avaient été sous-

traites. Seule, la tour massive du nord-est avait survécu à tout.

Ce lieu n'a plus l'apparence d'une prison ; sa dernière destination est encore visible. A des signes irrécusables le voyageur peut reconnaître que là on a prié Dieu. Ce fait n'est-il point un indice de la miséricorde dont ce Dieu clément use à l'égard des pécheurs ?

Il n'est plus, à Sérigny, aucun vestige de l'attentat du baron Hugues; il n'y reste debout — consolant témoignage — que la chapelle de l'expiation, l'endroit consacré où la grâce du coupable a été implorée par sa fille.

Ah ! nous le proclamons bien haut, afin de glorifier la piété filiale, afin aussi, que, s'il passe près de nous une conscience troublée, elle comprenne et se repente.

Il ne reste debout que la chapelle de l'expiation, l'endroit consacré où la grâce du coupable a été implorée, et où cette grâce a été obtenue.

Quand la centenaire eut terminée l'histoire de Sérigny et de ceux qui portèrent ce nom, le voyageur l'interrogea sur elle-même.

Elle lui apprit alors quel trait d'union l'unissait à toute cette histoire.

La délaissée de l'ermitage, la fille des ducs, Procule-Geneviève-Ludovica-Berthe de Varex, la filleule aux trois marraines, ne faisait avec la vénérable trisaïeule qu'une seule et même personne. C'étaient les malheurs de sa mère qui avaient arrêté Albéric de Ponsac, sur le point de commettre une faute. Sans sa présence inattendue, sans les naïfs récits de sa vieille bonne, Guy de Sérigny fût mort sans secours dans son affreux cachot, et Ludovica n'eût point retrouvé son père, sa fortune et son nom.

La bienfaisante action des trois fées du Berceau s'exerça heureusement sur leur filleule. Les dons de l'opulente comtesse Berthe de Ponsac, la sollicitude de la baronne Ludovica, enfin, l'amour maternel de Geneviève de Sérigny ne lui manquèrent jamais.

La première, elle fut admise dans l'asile des filles nobles et pauvres ; et, par faveur spéciale, sa vieille

Miette l'y suivit. Là, elle reçut une pieuse et excellente éducation, devint la fille adoptive de la première supérieure-fondatrice, et conçut, pour cette sainte femme, l'un de ces enthousiastes attachements qui ne finissent qu'avec la vie.

Elle fut aussi la compagne et l'amie des filles de Ludovica et de Berthe ; avec elles, sous les auspices de leurs mères, elle entrevit le monde; puis, quand elle eut atteint sa majorité, on lui choisit un fiancé. Elle accepta simplement, avec joie, avec confiance, la demande d'Hubert Larrey, le malin page dautrefois, devenu un des plus brillants officiers du roi.

La Providence ne lui donna que deux fils, mais plusieurs de ses petites-filles portèrent le nom de Geneviève.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE G. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, 92.

Paris. — Imp. G. TÉQUI, 92, rue de Vaugirard.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03333615 8